

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04339 1739












LETTRES

DE

M^GR^ DE SÉGUR



## OUVRAGES DU MARQUIS DE SÉGUR

---

VIE DE MADAME MOLÉ, fondatrice de l'institut des Sœurs de la Charité de Saint-Louis (1763-1825). 1 vol. in-18 jésus. 3 50

HIVER (un) A ROME, portraits et souvenirs. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

VIE DU COMTE ROSTOPCHINE, gouverneur de Moscou en 1812. 1 vol. in-18 jésus. 3 50

SAINTE CÉCILE, poème tragique. 1 vol. in-18 raisin. 2 »»

FABLES COMPLÈTES. 1 vol. in-18 jésus. 2 50

---

2142. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

# LETTRES

DE

# Mgr DE SÉGUR

## DE 1854 A 1881

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

Par le Marquis DE SÉGUR

---

TROISIÈME ÉDITION




PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1882

# INTRODUCTION

Il ne nous appartient pas d'écrire la vie proprement dite de Mgr de Ségur ; c'est une œuvre complexe, qui demande une autorité doctrinale, des connaissances théologiques, une habitude de la direction des âmes, plusieurs ajouteront sans doute, une liberté d'appréciation et une impartialité de jugement qui nous feraient défaut. Il est utile d'ailleurs que quelques années passent sur les événements publics, politiques ou religieux, auxquels Mgr de Ségur a été mêlé, et que le temps apporte, avec ses apaisements, ses enseignements et ses lumières. Suivant que la sainteté de ce grand ministre de Jésus-Christ apparaîtra de plus en plus

manifestement par l'action de la divine Providence ou qu'il plaira au souverain appréciateur de toutes choses de la tenir dans un demi-jour plus proportionné à ses mérites, le ton de son historien devra changer ; car entre la vie d'un saint et celle d'un saint prêtre, il y a un abîme.

Notre seule ambition, notre seul droit et notre seul devoir, c'est de faire pour Mgr de Ségur ce que le frère de saint François de Sales fit pour le grand Evêque de Genève ; c'est de lui apporter notre témoignage de frère, mais de frère chrétien c'est-à-dire sincère ; c'est de raconter, sans enthousiasme de parti pris, mais sans respect humain, avec une simplicité digne de cette âme si parfaitement simple, transparente et lumineuse, ce que nous avons vu, ce que nous savons, ce que nous pouvons affirmer de sa vie, de ses œuvres, de ses vertus ; c'est en un mot de tracer un portrait aussi fidèle qu'il nous sera donné de le faire, de cette figure, si douce et si forte, si humaine et si divinisée, si rayonnante de l'amour de Dieu et des hommes, dont

le souvenir vit dans tant d'âmes et mérite d'être fixé dans la mémoire de l'Église et de la France chrétienne.

En attendant ce portrait de Mgr de Ségur, qu'avec l'aide de Dieu nous espérons mener à bonne fin, nous avons eu la pensée de présenter dès aujourd'hui aux innombrables amis du saint prélat, au clergé et au peuple catholique, un recueil de ses lettres où ceux qui l'ont connu le retrouveront tout entier. Quoique son infirmité l'oblîgeât de dicter, et que sa pensée écrite dût nécessairement passer par un intermédiaire, sa simplicité était telle que ces lettres dictées semblent couler de source et sont d'un naturel, d'un entrain, d'un abandon incomparables. Nulle correspondance, que nous sachions, ne reproduit à un égal degré l'esprit, le cœur, le tout de l'écrivain. Mgr de Ségur est là, plus vivant que dans le plus vivant des portraits, avec son zèle de feu, son âme sacerdotale, sa bonté sans limite, sa tendresse paternelle, son enjouement, son inaltérable gaieté, les charmantes audaces de sa naïveté. Son style change suivant les per-

sonnes auxquelles il s'adresse, et, à l'exemple de l'apôtre, il se fait tout à tous pour donner Jésus-Christ à tout le monde et tout le monde à Jésus-Christ.

Petit avec les petits, se laissant aller à la verve de son esprit parisien avec les apprentis et les ouvriers de Paris, gracieux et charmant dans la direction des âmes innocentes et de la jeunesse pieuse, consolant et tendre avec les affligés, tout rayonnant de l'esprit de saint François avec les fils du Patriarche Séraphique, docteur tour à tour enjoué et sévère dans ce qu'il appelle ses encycliques à ses enfants des séminaires, passant des enseignements les plus élevés sur la grandeur du sacerdoce à d'aimables plaisanteries qui cachent de profondes leçons, aussi indulgent et paternellement tendre pour la faiblesse humaine que terrible aux calculs et aux vices pharisaïques, se livrant avec ses chères sœurs, les épouses de Jésus-Christ, à toute l'effusion de son amour mystique pour la souffrance, à des chants d'allégresse et d'actions de grâces sur sa bienheureuse cécité, Mgr de Ségur se montre

dans ses lettres ce qu'il se montra dans ses discours, dans ses retraites, dans ses actions, dans sa vie tout entière, un homme de Dieu, un prêtre, un apôtre, qui ne poursuit qu'un but, faire connaître et aimer Jésus-Christ, et auquel tous les moyens permis sont bons pour l'atteindre. De là l'unité et en même temps la diversité de ses accents et de ses œuvres ; de là son action extraordinaire sur tout le peuple des âmes, depuis les gamins de Paris jusqu'aux hommes du monde, depuis les petites ouvrières jusqu'aux grandes dames, depuis les troupiers jusqu'aux membres les plus éminents du clergé, depuis les prisonniers et les condamnés à mort jusqu'aux religieux les plus austères et aux religieuses les plus abimées dans la vie contemplative.

Ce caractère de la vie de Mgr de Ségur apparaît avec tant d'éclat dans ses lettres qu'elle sont, en quelque sorte, sa vie écrite par lui-même. C'est pour ne l'affaiblir en rien que nous avons adopté dans le classement de ces lettres un ordre peu usité. Nous publions tour à tour sa corres-

pondance, suivie du commencement à la fin, avec telle ou telle association de jeunes gens, tel ou tel séminaire, telle ou telle communauté religieuse, telle ou telle personne privée, comme autant de chapitres complets et distincts de son ministère et de sa vie. On pourra ainsi le suivre chapitre par chapitre, dans ses rapports, tantôt avec les enfants du peuple et les ouvriers, tantôt avec les enfants du collège Stanislas, tantôt avec les personnes du monde, tantôt avec les séminaires, les communautés d'hommes ou de femmes, tantôt avec les âmes simples et pacifiques, tantôt avec les âmes tourmentées et scrupuleuses. Sa correspondance avec un jeune homme atteint de cette étrange maladie du scrupule nous paraît, entre toutes un chef-d'œuvre de bonté, d'esprit et de sagesse sacerdotale. Il lui écrit lettres sur lettres, le poursuit dans tous ses retranchements, et mêle avec un art merveilleux le rire à l'enseignement, la tendresse à la plaisanterie, la condescendance qui discute à l'autorité qui décide.

Au milieu de l'étonnante variété d'accent de cette correspondance, ce qui domine, ce qui se retrouve partout, c'est, au point de vue naturel, une bonté et une gaieté également inépuisables, au point de vue surnaturel, l'amour débordant de l'Église, de la sainte Vierge et de l'Eucharistie. Jusque dans l'épreuve, dans l'infirmité, dans les bras de la mort, il plaisante, il sourit encore, mais en même temps, il enseigne, il prêche, avec une effusion de doctrine et d'amour que rien n'arrête, le Pape infaillible, Marie Immaculée, et Jésus dans le Saint-Sacrement de l'autel.

Notre but en publiant ces lettres de Mgr de Ségur n'est pas seulement de le rendre à ceux qui l'ont connu, c'est de le faire connaître et de le donner à ceux qui ne l'ont pas rencontré durant son passage en ce monde. Nous espérons, nous croyons que ce prolongement de son ministère ne sera pas stérile, et que, parmi ses écrits, si populaires et toujours si opportuns et si vivants, aucun ne fera plus de bien après lui, n'ira plus directement aux âmes, que

ces lettres écrites sans prétention, dans toute la simplicité d'une belle âme qui s'épanche, adressées à quelques-uns, mais que sa mort permet de livrer à tous. *Defunctus adhuc loquitur :* il écrit comme il parle, il parle comme il agit, et par ses écrits qui subsistent, il continuera à parler et à agir comme s'il vivait encore.

Nous avons déjà reçu et nous recevrons certainement beaucoup d'autres lettres de Mgr de Ségur qui nous sont annoncées. Si, comme nous l'espérons, le public chrétien, auquel nous adressons ce recueil, le goûte, s'en nourrit et en tire profit, nous en publierons un second en temps opportun. Que Dieu bénisse nos efforts et continue à se donner aux âmes par l'entremise du fidèle serviteur qu'il a rappelé à lui avant le temps. !

A. de Ségur.

# LETTRES

ADRESSÉES PAR MONSEIGNEUR DE SÉGUR AU FRÈRE BAUDIME ET A L'ASSOCIATION DES JEUNES GENS DE SAINT-THOMAS D'AQUIN, DE 1859 A 1875.

# LETTRES

# DE M^GR DE SÉGUR

---

LETTRES ADRESSÉES PAR MONSEIGNEUR DE SÉGUR AU FRÈRE BAUDIME ET A L'ASSOCIATION DES JEUNES GENS DE SAINT-THOMAS D'AQUIN, DE 1859 A 1875.

Cette Association fondée en 1854 par le frère Baudime dans l'établissement de la rue de Grenelle 44, école libre qu'il dirigeait, recevait et reçoit encore les enfants et les jeunes gens sortis des écoles des frères qui ne veulent pas rompre avec leurs habitudes chrétiennes et les bons maîtres qui les ont instruits. Elle prit un grand développement sous la direction spirituelle de Monseigneur de Ségur qui, dès 1857, s'en constitua l'aumônier volontaire. Le zélé prélat ne manquait jamais, sauf obstacle in-

vincible, de venir évangéliser ce petit peuple d'apprentis, de jeunes ouvriers, commis ou employés de commerce, tous les dimanches après la messe de midi. Il présidait aux loteries qui suivaient les exercices religieux, aux fêtes de l'Association, aux retraites de la semaine sainte et de Noël, et aux communions de chaque mois. Sa maison, son temps, son cœur appartenaient tout entiers à ces chers petits enfants de Paris qui, pour la plupart, lui rendaient toute son affection. On pourra juger par les lettres que nous reproduisons ci-après et qu'il leur écrivait surtout pendant les vacances, de l'aimable et sainte familiarité de ses rapports avec eux et de la façon dont il s'y prenait pour gagner leur cœur et le donner à Dieu. Se faisant tout à tous, prenant le ton et l'accent de ceux auxquels il s'adressait, il parlait à ses enfants de Paris comme il leur écrivait, et il leur écrivait comme il leur parlait.

Le nombre des chrétiens fervents, des religieux et des prêtres qui sortirent de cette Association est très considérable.

---

Laigle, (Orne) 8 septembre 1859.

Mon cher Frère.

Je reviens à Paris de samedi en huit et je compte être à mon poste le dimanche 18. Le dimanche suivant 25 j'irai faire une visite à nos chers roquets de la rue de l'Ouest et je leur ferai l'instruction. Voudriez-vous les avertir, ainsi que nos grands jeunes gens, que pour mieux espacer le temps qui sépare la communion de l'Assomption de celle de la Toussaint, nous mettrons au dimanche 25 septembre, la communion du mois. — Dites leur mille choses aimables de ma part, ainsi qu'au cher frère Albert et à toute la communauté.

Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

---

## LETTRE ADRESSÉE AUX JEUNES QUÊTEURS DE L'ASSOCIATION (1).

Mai 1860.

Mon cher enfant,

Bien que je n'aie pas encore le plaisir de vous connaître personnellement, je ne veux pas tarder à vous remercier de la charité avec laquelle vous avez bien voulu vous constituer le protecteur et le *frère-quêteur* de l'Association si intéressante des apprentis et jeunes ouvriers du faubourg Saint-Germain. Bientôt nous allons recueillir le fruit de vos efforts ; j'espère qu'il sera proportionné à votre bon cœur. En ma qualité de directeur et de père spirituel de ces jeunes gens, je vous rends grâces ainsi qu'à vos parents de ce que vous voudrez bien faire pour cette bonne œuvre et en vous demandant la permission de vous embrasser, je vous bénis au nom de Celui qui vous récompensera.

(1) Monseigneur de Ségur, dans le double but de procurer des ressources d'argent à sa chère association pour les frais des loteries de chaque dimanche et des fêtes trimestrielles, et d'habituer aux bonnes œuvres les enfants des classes riches, avait constitué une association de jeunes quêteurs qui s'engageaient à solliciter autour d'eux des aumônes et à venir en aide à leurs frères moins fortunés. Il faisait ainsi de la charité à *deux tranchants*.

Dimanche 27 novembre 1861.

Mes bien chers enfants (1),

Je ne puis, à mon grand regret, assister ce soir à notre petite fête de famille. Je suis si fatigué qu'il me serait impossible d'apprécier comme il faut les artistes éminents qui se succèderont sous vos yeux. Samedi soir et dimanche matin, nous réparerons tout cela ; et je vous donne rendez-vous pour affaire sérieuse. Ce sera un petit coup d'État contre le diable. Je m'en chargerai et je compte sur tous les braves garçons de la Société qui n'ont pas envie d'y venir, sans exclure nos dignes et très chers enfants qui sont fidèles à nos pieuses réunions de chaque mois. Ce soir, le frère Baudime, avec l'éloquence entraînante que nous lui connaissons et qui terrifie si souvent les bavards, vous mettra les points sur les *i*. J'espère que sa timidité naturelle lui permettra, malgré la présence de monsieur le

(1) Tous les trois mois, une fête organisée par les soins des frères, des fondateurs de l'Association et de Mgr de Ségur réunissait dans la grande salle de l'école de la rue de Grenelle les jeunes associés et leurs familles. Ces soirees étaient charmantes, et des artistes de grand talent se plaisaient à y apporter leur concours charitable et gratuit

Curé, de vous électriser et même de vous attendrir, en vous convoquant tous pour notre communion du mois.

Je remercie ceux de nos jeunes bienfaiteurs qui seront présents ce soir à la fête, et je leur présente, ainsi qu'à vous, mes très profonds respects.

Adieu, mes enfants, amusez-vous bien ; bon soir, bonne nuit et bonne semaine. Je vous bénis du même cœur dont je vous aime.

P. S. Je crois qu'il serait bon et même charitable d'encourager l'orateur ci-dessus (frère Baudime) par deux ou trois tonnerres d'applaudissements.

---

Les Nouettes, par Laigle (Orne), 18 septembre 1862.

Mes chers enfants et mes bons amis,

Voilà bien longtemps que nous sommes séparés ; le temps de notre réunion approche et je me fais une fête de cette pensée. S'il plaît au bon Dieu, si rien ne vient contrarier mes projets, je serai de retour le 9 ou le 10 octobre et à midi précis, le dimanche 12, fidèle à mon poste de la rue de Grenelle, 44, au milieu de Vos Excellences Illustrissimes et Vos

Altesses Sérénissimes. J'ai reçu de vos nouvelles et je sais que vous êtes toujours de braves garçons, sinon des anges, du moins de bons diables. Le diable n'a qu'un seul bon côté : il a de l'esprit ; et c'est par là que vous lui ressemblez. Dieu veuille, mes enfants, que vous soyez aussi bons qu'il est mauvais !

Êtes-vous bien reconnaissants envers les bons Pères Dominicains qui veulent bien me remplacer auprès de vous ? Écoutez-vous avec un religieux respect leur sainte parole ? Je prie le Père qui fera l'instruction le jour où cette petite lettre vous parviendra de vous poser de ma part quelques questions :

1° Faites-vous tous, avec une scrupuleuse exactitude, avec attention et respect, vos prières du matin et du soir ?

2° Récitez-vous chaque jour, au moins une petite dizaine de chapelet ?

3° Avez-vous soin de renouveler tous les jours vos bonnes résolutions, d'éviter les occasions du péché, les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, les cafés, les bals publics et autres mauvais plaisirs ?

4° Gardez-vous vos âmes en état de grâce et cherchez-vous à vous repentir parfaitement de vos fautes quand vous y tombez par faiblesse ?

5° Assistez-vous régulièrement aux réunions de notre chère Société et rendez-vous la vie bien dure au pauvre frère Baudime, martyr de vos langues, de vos pieds et de vos mauvaises têtes ?

Quel vaste sujet d'examen et combien je serais heureux qu'à toutes ces questions, chacun de vous pût donner une bonne réponse ! Tâchez du moins qu'il en soit ainsi à l'avenir, mes chers enfants, et consolez-nous par votre bonne volonté.

Adieu ; je vous embrasse et vous bénis tous au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me donne pour vous une si cordiale et si vive affection.

---

Paris, 24 juillet 1863.

Mes chers amis,

Le bon frère Baudime vous a appris déjà la perte que je viens de faire. Aidez-moi, mes enfants, à soulager et à délivrer mon pauvre père. Je compte beaucoup sur vos prières et sur votre bon cœur.

Préparez-vous tous à la communion de l'Assomption, que nous célébrerons selon notre usage le dimanche précédent, 9 août.

Adieu, mes bons enfants. A nous revoir bientôt. Je vous embrasse du fond du cœur.

---

Laigle, 15 septembre 1863.

Mes enfants et mes bons amis.

De peur que vous ne m'oubliiez tout à fait, après une si longue séparation, je viens du fond de la Normandie, vous donner signe de vie, signe de souvenir et de tendre souvenir. Bientôt je vais me retrouver au milieu de vous et reprendre ce cher ministère que je voudrais ne pouvoir jamais interrompre. J'y suis malheureusement forcé, et pour mieux sauter je suis obligé de temps en temps de reculer un peu. Je reviens à Paris le vendredi 2 octobre, sous la conduite de nos saints Anges gardiens dont la fête se célèbre ce jour-là. Vous m'enverrez les vôtres afin qu'ils empêchent certaine affreuse petite patache qui me porte au chemin de fer de verser en route et pour empêcher le dit chemin de fer de sauter. Si vous le voulez bien, mes amis, nous nous remettrons immédiatement et sérieusement à la besogne : afin de réparer le temps perdu, et de compenser ma mésaventure du di-

manche de l'Assomption, je vous convoque tous pour le dimanche 4 octobre, fête de saint François, et pour la veille au soir, à partir de six heures et demie. Je serai, s'il plaît à Dieu, fidèle au rendez-vous, à notre école Saint-Guillaume, et le lendemain matin, le bon frère Baudime et moi, nous aurons la joie de vous voir tous ou presque tous, agenouillés pieusement à la Table du Seigneur. Vous savez, mes enfants, que c'est là et là seulement que jaillit pour vous la source divine de la chasteté, de la foi vive, de la prière, de la persévérance. La sainte Vierge et saint François daigneront, je l'espère, vous y conduire. Adieu mes enfants et mes amis ; ce que je ne puis faire quand je suis au milieu de vous, je le fais ici, par lettre, je vous embrasse tous à la fois, et en outre, je vous charge tous de sauter sur le frère Baudime (après la séance bien entendu) et de l'embrasser aussi de ma part. Je lui souhaite de n'en pas mourir. Adieu, mes chers enfants.

---

Laigle, août 1864.

Mes très chers amis,

Le bon frère me fait savoir que notre communion d'août et de septembre doit avoir lieu prochainement, et je ne puis résister à la bonne pensée de vous engager tous à ne pas manquer cette belle occasion. Vous savez, mes enfants, que notre âme ne peut pas plus impunément se passer de nourriture que notre corps, et qu'elle meurt bientôt de faim quand elle reste longtemps sans recevoir le pain vivant descendu du ciel exprès pour la nourrir. Elle est si grande que sa nourriture est le bon Dieu lui-même, qui a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture. Si vous ne la mangez, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » J'espère, mes chers enfants, que celui qui m'écrira après la communion de notre Société me donnera sur ce point des nouvelles consolantes. L'absence ne m'empêche pas de penser à vous et de vous aimer de tout mon cœur. Je me recommande bien à vos prières, corps et âme. Je ne suis pas très vaillant depuis quelque temps ; la fatigue me gagne et je

sens que je ne vaux pas cher. Il faut faire comme les lampes du Saint-Sacrement, brûler tant qu'il y a de l'huile, brûler avec joie, s'user avec bonheur pour le service du bon Dieu, puis s'éteindre tranquillement, sans fumer, c'est-à-dire sans grogner.

Allons, mes amis, soyons tous sans exception des lampes allumées ; l'huile c'est la foi, la conscience, la bonne vie ; le verre qui empêche l'huile de se renverser et la lampe de s'éteindre, c'est en général l'Eglise, et en particulier pour nous, c'est notre chère petite Société de persévérance.

Je vous bénis tous, en vous embrassant sur les deux joues, et en vous souhaitant ainsi qu'à notre bon frère directeur, les plus douces bénédictions de la sainte Vierge, la joie du cœur et le bonheur le plus complet possible ici-bas et là-haut.
Votre père et votre vieil ami.

---

Laigle, 22 septembre 1865.

Mes bons amis,

Dans quinze jours, s'il plaît au bon Dieu, j'aurai la joie de me retrouver au milieu de vous, et de reprendre mon petit ministère pastoral et paternel, interrompu depuis bientôt deux mois.

En attendant, soyez tous de bons et fidèles garçons, et ne mettez pas en pratique le proverbe trop souvent vérifié : « Quand le chat n'y est pas, les souris dansent. » Heureusement que vous n'êtes pas des souris et que je ne suis pas un chat. Ni vous ni moi ne sommes des bêtes, ni grosses ni petites. Vous savez, mes enfants, que moins on est chrétien, plus on est bête. Être bête, c'est n'avoir pas d'esprit ; or, n'est-il pas évident que l'homme qui se rend le plus heureux est celui qui a le plus d'esprit, et que l'homme qui se rend, par son fait, le plus malheureux, est l'homme le plus bête et le plus stupide de tous ? Les chrétiens, les vrais chrétiens sont des hommes qui se préparent le bonheur éternel au Paradis ; le meilleur chrétien sera l'homme le plus heureux : donc le meilleur chrétien c'est l'homme le plus habile, le plus spirituel, le plus avisé qu'il y ait au monde. Le plus bête, c'est le plus impie, le plus loin de Dieu.

Je vous souhaite, mes enfants, d'être toujours ainsi heureux en étant chrétiens, en pratiquant courageusement tous vos devoirs de chaque jour, en gardant la chasteté, en bravant le respect humain, et en sanctifiant vos journées par la présence de Dieu, par la piété et la prière.

Je compte être de retour à Paris le vendredi

6 octobre. Priez bien pour moi, et aussi pour une retraite que je vais prêcher au grand séminaire de Poitiers à partir de jeudi prochain. Adieu, mes chers amis ; je vous embrasse tous bien affectueusement et vous bénis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

---

Laigle, 13 septembre 1866.

Mes bons, mes chers, mes jeunes, mes vieux enfants,

Je voulais vous écrire pour dimanche dernier, afin de couper en deux parts bien égales l'absence qui me sépare de vous. J'ai fait comme les gens qui visent au purgatoire et qui vont en enfer ; j'ai mal pris mes mesures et force m'a été de remettre à huitaine.

Je n'ai, du reste, mes enfants, aucune nouvelle bien intéressante à vous donner : c'est de Paris que viennent les nouvelles ; on y sait les choses avant qu'elles soient, et on y a tant d'esprit qu'on raconte, avec tous leurs détails, même les choses qui ne seront jamais. Ici, je me repose le mieux possible de mes dix mois de travail ; je

fais des économies pour recommencer une dépense de gosier, de tête, de langue, de poitrine. Quant au cœur, Dieu nous l'a fait si admirable qu'il n'a jamais besoin de trêve, ni de relâche, et que nous pouvons toujours aimer sans nous épuiser jamais ; loin de là, plus on aime, et plus on a de capacité d'aimer, de facilité d'aimer. Le cœur du chrétien, c'est la merveille de Dieu ; le cœur du prêtre est plus encore : c'est Dieu lui-même, c'est Jésus Christ aimant tous les hommes par le cœur d'un homme. Or, aimer, c'est se donner et se sacrifier avec bonheur.

J'espère, mes enfants, que vos prières et votre bonne conduite auront pleinement écarté les atteintes du choléra : il frappe quelquefois les plus saintes gens et les hommes les mieux réglés ; mais d'ordinaire, il fait comme les poules qui picotent sur le fumier.

Adieu, mes bons amis, mes très chers enfants, ne manquez jamais à vos prières de chaque jour, ni à la sanctification de vos dimanches. Soyez purs et honnêtes, dans un milieu qui ne l'est malheureusement pas ; soyez de bons fils pour vos parents, de bons amis pour vos camarades ; et, pour le bon Dieu, soyez de très fidèles serviteurs, des enfants pleins d'amour, de reconnaissance et de respect. Ne m'oubliez pas dans vos prières.

Je vous embrasse tous en vous bénissant du fond de mon cœur.

---

Poitiers, 23 novembre 1866.

Mes bons amis.

Ce dimanche est, s'il plait à Dieu, le dernier où je me vois obligé de demeurer éloigné de vous. Je tiens à vous dire moi-même la peine que j'éprouve quand nous sommes ainsi séparés. Les travaux importants qui m'ont tenu jusqu'à ce jour loin de Paris sont enfin terminés, et dans trois ou quatre jours je reprendrai les chères occupations de mon ministère ordinaire. Tachez, mes bons enfants, de répondre toujours par une cordiale affection à l'affection, bien cordiale aussi, et bien dévouée, que nous vous portons, le frère Baudime et moi; laissez-vous doucement et joyeusement conduire dans les voies saintes du service de Dieu. Que voulons-nous, nous autres, sinon votre bonheur, votre salut éternel?

Je vous bénis tous du fond de mon cœur, en priant la sainte Vierge de vous obtenir la grâce d'une vie vraiment chrétienne, d'une prière persé-

vérante, d'une chasteté vigilante et courageuse, de tous les bons sentiments qui sont comme l'auréole des chrétiens ici-bas.

A nous revoir, s'il plaît à Dieu, dimanche prochain.

---

Paris 16 décembre 1860.

Mes amis,

Je prie le bon frère directeur de notre chère petite Société de profiter des belles fêtes de Noël pour faire appel à la bonne volonté de tous. Je m'unis à lui pour demander aux jeunes gens qui manquent à nos réunions sans raison légitime, de revenir à des habitudes meilleures et de ne pas oublier qu'au milieu du tourbillon parisien, il est plus qu'utile, il est nécessaire de s'étayer les uns les autres pour ne pas être renversés. Or, notre Société est un moyen aussi simple qu'efficace de résister au torrent et de demeurer fidèles au devoir.

Je m'unis au bon frère, pour réclamer, outre l'exactitude de tous, l'assistance religieuse de tous à nos petites séances depuis le commencement jusqu'à la fin. — Quelques-uns ont pris la mauvaise

habitude de sortir avant l'instruction: l'instruction religieuse n'est pas moins nécessaire à la persévérance que la sanctification du dimanche par l'assistance à la messe. Qu'est-ce d'ailleurs qu'une heure ou une heure un quart donnée à Dieu sur un dimanche tout entier ?

Enfin je m'unis au frère pour féliciter cordialement l'immense majorité de nos jeunes sociétaires, dont l'exactitude, la tenue à la chapelle, la bonne volonté, la fidélité aux sacrements, l'excellente conduite, sont pour nous une grande consolation et une douce récompense des soins que nous ne cessons de vous donner.

Que la sainte Vierge vous bénisse tous, mes chers enfants ! Qu'elle ramène au bon Dieu ceux qui auraient eu le malheur de perdre sa grâce ! Qu'elle affermisse le courage et les bonnes dispositions des autres, et qu'elle daigne protéger tout spécialement vos parents, vos amis et tous ceux qui vous sont chers !

---

Douai, 6 juillet 1865.

Mes bons amis,

Dimanche dernier déjà je voulais vous écrire, et vous dire tout le regret que j'éprouve de me voir aussi loin de vous. J'y suis obligé : la fatigue me pousse par les épaules hors de Paris qui, cette année plus encore que les autres, est un vrai tourbillon. Heureusement que le Grand Turc me remplace ; le frère Baudime pourrait le prier de venir vous faire une instruction dimanche prochain. On dit qu'il est fort bonhomme, et qu'après avoir conquis la France, il consentira à nous la rendre quand il reprendra le chemin de Constantinople.

J'espère qu'après le sultan, le bon frère vous trouvera, pour les deux dimanches où je serai encore forcément absent, un bon prédicateur qui aura la charité de vous convertir si bien qu'à mon retour je ne vous reconnaîtrai plus et que vous serez tous, sans exception, devenus meilleurs que le frère Baudime, qui est pourtant bien bon. (Ici, le frère Baudime, lecteur de la lettre, rougit modestement).

Faites tous les jours très exactement vos

prières du matin et du soir. Pensez souvent au bon Dieu dans le courant de vos journées, gardez-vous de l'entraînement des bruyants plaisirs et de l'espèce de fièvre qui met tout Paris sens dessus dessous ; conservez vos bonnes mœurs et préparez-vous d'avance à notre communion du premier dimanche d'août.

Je vous bénis tous, mes bons et chers enfants, en commençant par les meilleurs, en finissant par les moins bons ; et je charge le cher frère d'ajouter à cette lettre tous les petits avis de détail qu'il vous sait utiles et qu'il répandra sur vous, avec les flots de son éloquence accoutumée. Je vous embrasse tous.

---

Laigle, 24 août 1867.

Mes amis et mes enfants,

Ne pouvant être au milieu de vous en ce jour, pour la Saint-Louis, je viens me souhaiter ma fête en vous écrivant, en vous embrassant tous, (même les plus coquins) et en vous demandant très-instamment de me donner un beau bouquet. Mais ce bouquet, je le demande à tous, même à mes chers coquins. Savez-vous

de combien de fleurs il me le faut? De onze. — Onze? Quel drôle de chiffre ! Pourquoi onze ? — Parce qu'une dizaine de chapelet se compose d'un *Pater* et de dix *Ave Maria. Un et dix font onze.* Demandez plutôt au frère Baudime ! — Or, mes enfants, je ne veux pas de vous d'autre bouquet de fête que votre affection et votre bonne prière. Chaque *Ave Maria* est, selon la belle pensée de saint Dominique une rose céleste. Vous en attachez dix ensemble au moyen de ce beau fermoir que l'on appelle le *Pater*, fleur précieuse, plus précieuse encore que la rose, et que le jardinier du ciel est venu apporter à la terre où elle fleurit incessamment dans tous les cœurs et sur les lèvres de tous les chrétiens.

Mes bons enfants, j'espère que le frère pourra me donner de bonnes nouvelles de la chère Société, de la communion de l'Assomption, et de celle que vous vous préparez sans doute à faire pour la belle fête de Notre-Dame de septembre.

J'espère que les santés sont en bon état, et les âmes bien plus encore. A quoi servirait en effet de se bien porter physiquement si l'on avait une âme gangrénée par le vice, mourante ou morte devant Dieu?

Adieu, mes chers enfants; que la paix et la joie

de Notre-Seigneur vous gardent tous dans l'état de grâce, d'où il ne faut jamais déchoir !

Je vous embrasse de tout mon cœur, en vous bénissant, vous et tous ceux que vous aimez.

---

Laigle, 6 septembre 1867.

Mes bons enfants,

Encore un petit mot d'amitié pour tromper l'absence. Il vous arrivera le jour même de la Nativité de la sainte Vierge, probablement le jour de votre communion de septembre. Je félicite et bénis tout particulièrement ceux d'entre vous qui ont eu le bonheur de recevoir leur Sauveur, ou du moins qui ont voulu le recevoir. Les sacrements sont l'âme de notre Société; puisse cette âme se répandre dans tous les membres pour les vivifier, leur apporter la vie, la santé et la force, et les préparer aux combats difficiles de l'avenir ! Sans les sacrements on ne peut pas plus persévérer, que sans l'âme le corps ne peut vivre. Et cependant, il faut absolument persévérer au service de Dieu, mes bons petits amis ; nous ne sommes sur la terre que pour aller

au ciel, et la persévérance étant l'unique chemin du ciel, coûte que coûte, il faut persévérer. — Prenez garde à Paris : Paris est un endroit malsain pour les âmes, surtout pour les jeunes gens. Si on se couvre bien, et si on prend soigneusement ses précautions, on s'y porte à merveille, mieux qu'autre part ; mais si on fait des imprudences, on est sûr d'attraper la fièvre du pays : fièvre de dissipation et de frivolité, fièvre de luxe jusque dans la misère, fièvre de vanité prodigieuse, fièvre d'indépendance, d'insubordination et de révolte, fièvre d'immoralité et de honteux plaisirs qui tuent le corps non moins que l'âme. L'air de Paris n'est plus chrétien : purifiez-le, assainissez-le par la pureté de vos prières et par l'attention à la présence de Dieu au milieu de vos occupations de chaque jour.

Soyez, mes enfants, du petit nombre des élus au milieu des péchés et des scandales de Paris. Avez-vous jamais vu une feuille de papier qui achève de brûler ? Elle est toute noire, toute fripée, mais on voit scintiller et comme se promener de tous côtés sur le noir, des petites étincelles très-brillantes. Ces étincelles, c'est vous ; ce sont tous les vrais chrétiens, tous les enfants de lumière qui vont et viennent dans Paris ; le reste est noir, sombre, inutile, laid et bête. Le démon a passé

par là et a touché ces pauvres âmes, désormais privées de Dieu.

En vous souhaitant du fond de mon cœur d'être toujours, toujours et toujours des enfants de lumière, je vous bénis mes bons amis, et vous embrasse bien affectueusement. Veuillez dire pour moi une petite dizaine de chapelet, afin que la très-sainte Vierge m'obtienne aussi les miséricordes de Dieu et me conduise avec tous mes chers enfants au bonheur du Paradis.

Adieu, adieu encore, et au revoir, s'il plait à Dieu, dans un mois.

---

3 octobre 1868.

Mon bon Frère.

Je serai de retour à Paris, s'il plaît à Dieu, le vendredi 11. Avis à ceux de nos jeunes gens qui voudraient profiter de l'occasion pour se *délarroniser* samedi soir ou dimanche matin. Dites-leur à tous que je les bénis, que j'aurai bien du bonheur à me retrouver au milieu d'eux après une si longue absence. Adieu, mon très cher Frère.

Laigle, 4 septembre 1869.

Mon cher Frère et mes chers enfants,

Au milieu de mes vacances, j'éprouve le besoin de me rappeler à votre bon souvenir, et de frapper de loin quelque petit coup à la porte de vos chères consciences pour voir si elles sont bien éveillées, ou engourdies, ou même endormies. Vous connaissez la chanson :

« Frère Jacques, frère Jacques
Dormez-vous ? dormez-vous ? »

Je vous demanderai de même : Frère Philippe, frère Léon, frère Henri, frère François, frère Charles, frère Léopold, frère Édouard, frère Joseph, etc., etc., dormez-vous? dormez-vous ? Servez-vous le bon Dieu ? Faites-vous et faites-vous bien vos prières ? Veillez-vous bien sur votre cœur ? Sanctifiez-vous bien vos dimanches ? Vous maintenez-vous fidèlement en état de grâce ? Pensez-vous au bon Dieu dans le cours de vos journées ? Vous corrigez-vous courageusement de tel ou tel défaut, qui met le plus souvent le bâton dans les roues du fiacre de votre perfection

Si, malheureux que vous êtes, vous ne pouvez

pas me répondre bien franchement : Oui, je prierai le frère Baudime de chanter bien haut à votre adresse le refrain de ma chanson :

« Din-dons ! din-dons !
Din-dons ! din-dons ! »

Mais je ne sais pourquoi j'ose faire une supposition si injurieuse. Vous connaissant comme je vous connais, comme de bons petits chrétiens, comme de bons petits hommes, je suis convaincu que vous marchez droit comme des *i*, et que la pureté de votre cœur, la fermeté de votre foi consolent amplement Notre-Seigneur Jésus-Christ de tant d'ingratitudes, d'outrages, de délaissements, dont il est l'objet de la part de milliers et de milliers de chrétiens.

Préparez-vous, mes enfants, à votre communion de septembre. N'y manquez pas. La fête de la Nativité de la sainte Vierge est une des plus grandes et des plus douces de l'année. Fêtez-la, fêtons-la tous en purifiant nos âmes par une sincère confession, et en nous unissant au bon Jésus par une communion un peu soignée ! — Ce jour-là, à la loterie qui termine la séance, je demande au frère Baudime, non de se proposer comme gros lot (sa modestie l'en empêcherait certainement) mais de faire tirer en mon nom et à mes frais trois

jolies statues de la Sainte Vierge, assez grandes pour orner votre petite chambrette. Je prierai le bon abbé de Cabanoux de les bénir avant de les distribuer.

Je vous bénis tous, mes bons et chers enfants, en vous embrassant comme mes vrais enfants et en priant la sainte Vierge de vous garder dans l'innocence et dans la joie d'une bonne vie. Priez-la bien pour moi, votre père et votre vieil ami aveugle.

---

Paris, 24 octobre 1869.

Mes bons enfants,

Je suis un peu souffrant et ne pourrai, comme je l'espérais, aller aujourd'hui à la Société. Je tiens cependant à vous exprimer de suite mon affectueuse reconnaissance pour la part si vive que vous avez bien voulu prendre dimanche dernier à l'épreuve que le bon Dieu m'envoyait. Ma mère est hors de danger, Dieu merci ! Dimanche matin, j'avais cru prudent de lui donner l'extrême-onction et le saint Viatique ; nous ne savions pas si elle passerait la journée. La sainte Vierge y a mis le bout du doigt,

et la mort a reculé devant la mère de Celui qui est la vie, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Aidez-moi, je vous prie, à l'en remercier dignement.

Mes enfants, dans huit jours, nous allons célébrer la Toussaint, grande et belle fête, s'il en fut. Je serai à votre disposition pour les confessions, d'abord, de *deux* heures à *six*, chez moi ; puis, de *sept* heures à *onze heures et demie ou minuit,* chez vous, chez nous, chez les bons frères, rue de Grenelle. Si le bon Dieu n'y met pas d'obstacle, j'irai à la Société à midi ce jour-là même, et je vous répèterai mon invitation. Préparez-vous tous à faire une sainte et digne communion ; veillez sur vous ; évitez toutes sortes de fautes ; faites bien vos prières et recommandez-vous à la Reine de tous les Saints.

Adieu, mes chers et bons amis. Que la bénédiction de Notre-Seigneur soutienne votre fidélité, répare vos faiblesses et augmente chaque jour en vous la bonne volonté, la foi vive, et l'énergie de la vie chrétienne ! Je vous bénis et vous embrasse tous en son amour.

---

Laigle, 23 juillet 1870.

Mes chers enfants,

Un retard involontaire m'empêche de revenir à Paris assez à temps pour assister à votre distribution de récompenses trimestrielles. J'espère que notre bon curé de Saint-Thomas d'Aquin sera là pour vous tenir tête, comme Strasbourg ou Metz en face des Prussiens. Non pas que vous soyez des Prussiens, je l'espère ; et même j'en suis sûr, et je réponds de vous devant la patrie (en exceptant, bien entendu, le frère Baudime.)

Soyez de bons petits Français catholiques. Imitez nos braves troupiers qui, pour la plupart, se mettent sur le pied de guerre en mettant leur conscience sur le pied de paix. Quand un soldat part de ce pied-là, grâce à l'autre, il arrive vite jusqu'à la capitale de l'ennemi. « Les meilleurs chrétiens sont les meilleurs soldats », disait un vaillant capitaine ; je dirai de même : Les meilleurs chrétiens sont les meilleurs fils, les meilleurs amis, les meilleurs compagnons, les meilleurs ouvriers, les meilleurs partout, les meilleurs en tout. »

Adieu, mes braves enfants. Je vous demande

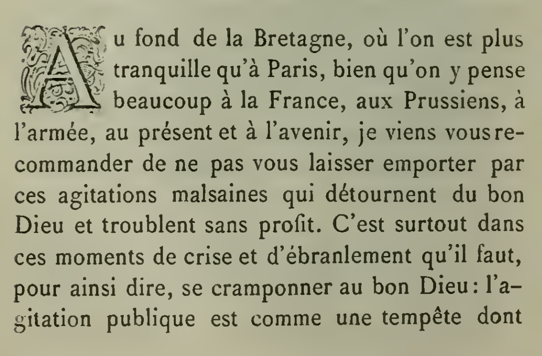
à tous une petite dizaine de chapelet chaque jour, et cela bien exactement, bien cordialement, pour le salut de notre France catholique, pour le succès de nos armes, pour le prompt rétablissement d'une glorieuse paix ; puis et surtout, pour tous ceux de nos amis, de nos parents, de nos sociétaires et de nos protecteurs que le devoir appelle sous les drapeaux, soit comme soldats, soit simplement comme gardes-mobiles.

Je vous bénis et vous embrasse tous, à commencer par notre cher colonel, le frère Baudime.

---

Kermadio, 20 août 1870.

Mon cher Frère et mes chers enfants,



Au fond de la Bretagne, où l'on est plus tranquille qu'à Paris, bien qu'on y pense beaucoup à la France, aux Prussiens, à l'armée, au présent et à l'avenir, je viens vous recommander de ne pas vous laisser emporter par ces agitations malsaines qui détournent du bon Dieu et troublent sans profit. C'est surtout dans ces moments de crise et d'ébranlement qu'il faut, pour ainsi dire, se cramponner au bon Dieu : l'agitation publique est comme une tempête dont

les vagues viennent battre le rocher immuable de l'Église ; nous demeurons sur ce rocher, nous autres chrétiens, et Dieu y est avec nous : ne nous laissons pas arracher à ce qui fait notre salut ; ne nous laissons pas emporter par la vague. Quelquefois elle est si forte et si furieuse qu'elle couvre presque le rocher de son écume ; mais un peu de patience : elle retombe bientôt ; l'écume s'évapore, et le rocher apparaît tranquille et fort, lavé et non ébranlé. Je vous le répète, tenons-nous y ferme.

Et comment nous accrocherons-nous à cette pierre de salut? Ce n'est ni avec les pieds ni avec les mains ; mais par l'énergie d'une foi vive, d'une prière fréquente et recueillie, de la fréquentation régulière des sacrements. C'est en évitant les lectures mauvaises, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique, soit au point de vue des mœurs.

Adieu, mes chers enfants ; adieu, mon bon Frère. Je vous bénis au nom de Dieu et vous demande de bien prier pour votre père et votre ami.

---

Kermadio, 25 février 1871.

Mes bien chers amis,

Jamais, depuis les quatorze ans que j'ai le bonheur de diriger avec les bons Frères notre petite Société, nous n'avons été soumis les uns et les autres à une pareille épreuve. Jamais nos sociétaires n'ont eu à passer des moments, ou pour mieux dire des mois si terribles ; et moi-même, jamais je ne me suis trouvé séparé de vous aussi longtemps et aussi cruellement. Parti de Paris, la veille même du jour où ont commencé les émotions populaires, le 8 août, j'ai été bloqué en Bretagne, tout près du célèbre sanctuaire de sainte-Anne, loin des Prussiens il est vrai, mais encore plus loin de vous. Avant le siège, j'ai pu encore recevoir des nouvelles de la Société et apprendre que quatre-vingt cinq d'entre vous étaient appelés, à un titre ou à un autre, sous les drapeaux. Je vous ai bien recommandés tous à la miséricorde divine et à la garde de la sainte Vierge. Deux seulement, m'écrit-on, ont succombé : le pauvre Léon Barré, que je connaissais depuis huit ou dix ans, et un autre que je ne connaissais guère. Que Notre-Seigneur ait pitié de leurs âmes !

Quand à vous, mes enfants, que les bombes, la faim et la petite vérole ont bien voulu respecter jusqu'ici, montrez-vous, de grâce, reconnaissants du bienfait de la vie, en vous gardant soigneusement fidèles à Celui qui vous l'a conservée. Si vous deviez vivre pour offenser Dieu, n'aurait-il pas mieux valu cent fois, que vous eussiez succombé comme tant d'autres?

De toutes parts on écrit de Paris que les effroyables épreuves du bombardement et de la faim n'ont fait aucune impression salutaire sur une grande partie des jeunes gens, et qu'à peine le danger passé, ils se sont jetés avec une sorte de folie dans tous les excès de l'impiété, du libertinage et des extravagances révolutionnaires. Tous les gens de bien ont été navrés et à la fois épouvantés de ces nouvelles. Paris, se dit-on de toutes parts, est-il donc tellement corrompu que la guérison ne soit plus possible ? Épargné une première fois, devra-t-il être anéanti définitivement?

Ce qui est bien certain, mes bons amis, c'est que la ville impure de Sodome n'a été détruite par la colère divine que parce que le nombre des bons qui, dans son sein, se trouvaient mêlés aux mauvais, n'a pas été assez considérable. « Si dans cette ville, avait dit le Seigneur à Abraham,

si dans cette ville je trouve dix justes, à cause de ces dix, je pardonnerai à tous les coupables. » Et Sodome fut dévorée le lendemain par le feu du ciel, parcequ'au lieu de dix justes il ne s'en trouva qu'un seul. A chacun de nous, à chacun de vous, mes enfants très-chers, de sauver Paris dans la mesure où il est donné à chacun d'y contribuer. La sainteté d'un pauvre enfant, d'un humble petit apprenti, d'un jeune homme obscur et presque inconnu, pèse, dans la balance de la miséricorde, autant et quelquefois plus que la sainteté d'un grand personnage. Vous savez que le bon Dieu aime les petits et les pauvres. Mettons-nous-y donc tous bien résolument ; évitons comme le feu tout péché volontaire, surtout ceux qui offensent le plus profondément la très pure majesté de Dieu : le blasphème, l'oubli de la prière, la violation du dimanche, les péchés de scandale et le libertinage des mœurs. Gardez-vous bons et purs, et allez puiser dans de bonnes et fréquentes confessions et communions la force sans laquelle vous ne pouvez rester ni purs ni bons.

Je vous écrirai encore prochainement. En attendant je vous bénis et vous embrasse tous comme mes chers enfants en Jésus-Christ, bien peiné du devoir qui me retiendra ici pendant tout le

carême et qui me privera par conséquent du bonheur de diriger notre retraite pascale. Mais absent de corps, je serai présent au milieu de vous par le cœur, et de votre côté, n'est-il pas vrai? vous ne m'oublierez pas.

Adieu, encore, mes enfants et mes chers amis. Que Dieu vous garde en son amour ! Je me recommande à vos bonnes prières.

---

Kermadio, 14 mars 1871.

Mon bien cher Frère,

Si je pouvais à l'imitation de quelques saints, prêcher et confesser en deux endroits à la fois, vous me verriez ou plutôt vous m'auriez déjà vu, et nos jeunes gens aussi, à mon poste de la rue de Grenelle. Malheureusement je suis un pauvre homme, retenu à une seule place par le poids de mes péchés et de mes misères, et j'ai commencé ici, à cent trente lieues de la rue de Grenelle n° 44, une vraie petite mission que je ne puis ni ne dois abandonner. Hommes et femmes viennent me trouver en foule; leur foi est grande et leurs âmes sont très précieuses. C'est la foi qui fait défaut dans nos pauvres grandes

villes aux trois quarts païennes; on n'y connaît point, ou presque point Notre Seigneur ; on le sert moins encore qu'on ne le connaît ; les âmes y sont gâtées de bonne heure par le faux éclat des faux biens et des faux plaisirs ; la corruption des sens et du cœur y est précoce ; enfin, à chaque pas, pour ainsi dire, des pierres d'achoppement viennent faire tomber les pauvres passants. Paris est cela plus que jamais, et plus que toute autre grande ville. Il est dur d'y travailler à l'œuvre de Dieu ; et cependant il faut y travailler plus que partout ailleurs. Si Paris devenait chrétien, ou même s'il devenait moins anti-chrétien, quel bien immense et universel ne serait-ce pas ?

J'espère que le bon Dieu me permettra de me retrouver au milieu de vous dans un mois environ, pour le dimanche du Bon Pasteur, et même pour le samedi, 22, de sorte que je pourrai le soir même recevoir ceux de mes chers enfants, qui, épargnés par les bombes du bon roi Guillaume et du doux Bismark, auront la force de se traîner jusqu'à la rue du Bac et le désir d'être bénis et réconciliés par quelqu'un qui les aime bien.

J'apprends avec bonheur par Philippe que c'est l'excellent abbé Degérine qui prêchera la retraite pascale. Il faudra battre la grosse caisse, convoquer le ban et l'arrière-ban, afin que toutes les

places soient occupées, les âmes ressuscitées et sanctifiées, la petite société pleinement reconstituée. Demandez de ma part aux sociétaires présents de faire alors dans le quartier une propagande d'enragés. Les méchants se donnent tant de mal pour faire la leur !

Quant à nos jeunes bienfaiteurs, je suis un peu inquiet de ce côté, et je crains bien des défections. Nous y aviserons de notre mieux, n'est-il pas vrai, dès mon retour. Prions, en attendant, et ayons confiance ; si nous n'abandonnons pas Notre Seigneur, il ne nous abandonnera pas le premier.

Veuillez, mon cher Frère, présenter mes meilleurs et mes plus affectueux souvenirs au bon Frère Jean l'Aumônier, mon vieil ami de 1848 (cela commence à compter), et à toute votre communauté.

Adieu, et mille bonnes bénédictions à vous d'abord, mon très cher Frère, puis à notre chère jeunesse que je recommande à la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph.

---

Kermadio, 26 mars 1871.

Mon cher Frère,

J'ai reçu votre bonne et aimable lettre ; mais je remets à un peu plus tard la convocation des jeunes bienfaiteurs de notre œuvre. Ils sont tous dispersés, et ce n'est guère qu'au commencement de mai ou à la fin d'avril que nous aurons quelque chance de leur tirer, non de plantureuses carottes, mais quelques humbles radis. Le soulèvement des bandits parisiens va achever de ruiner, d'épuiser ceux qu'avaient épuisés déjà et ruinés les Prussiens. Mon Dieu, quelle tempête nous faut-il traverser ! Ce sont les fruits des erreurs de 89 et de 1830.

Dans quelques jours, pour le commencement de la retraite pascale, je vous enverrai une encyclique à notre jeune peuple, que je bénis de tout mon cœur, ainsi que vous-même, mon bon Frère. Veuillez ne pas m'oublier au pied du Saint-Sacrement et me regarder toujours comme votre vieil ami, bien cordialement, bien profondément dévoué.

Le bon abbé Prussien vous embrasse (1).

(1) L'abbé Diringer, secrétaire de Monseigneur, alsacien de de naissance et qui opta pour la France.

Kermadio, 30 juin 1871.

Mon cher Frère et mes chers enfants,

J'ai appris tout dernièrement qu'après les horribles secousses qui ont mis Paris à feu et à sang, notre petite Société avait été obligée, comme les autres, de suspendre ses réunions; mais que, depuis deux dimanches, elle commençait à se reconstituer. Combien je regrette de ne pouvoir encore revenir à Paris, et vous donner le concours de mon dévouement et de ma vieille affection! Les désastres les plus incroyables sont venus fondre sur notre pauvre pays avec une telle rapidité et dans des circonstances si étranges, que tout est interrompu, brisé, et que plus que jamais la patience est nécessaire. C'est dans cette patience et dans cette paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ que j'attends le moment béni où il me sera donné de me retrouver au milieu de mes chers enfants.

J'espère, sans pouvoir en être encore bien sûr, que dans les premiers jours d'août, je pourrai passer par Paris; j'espère aussi que messieurs les révolutionnaires et mesdemoiselles les pétroleuses resteront assez tranquilles d'ici à trois mois,

pour que je puisse, au commencement d'octobre, reprendre près de vous mon saint ministère. Rien n'est hélas ! moins certain ; car les ennemis de Dieu et des hommes, ligués entre eux dans toute l'Europe par la franc-maçonnerie et ce qu'ils appellent l'Internationale, se préparent, paraît-il, à de nouveaux crimes et à une immense révolte universelle. Ils ne s'en cachent pas : ils veulent détruire radicalement l'Église, exterminer les ministres de la religion, brûler les couvents avec ceux qui les peuplent, incendier et saccager les grandes villes, en un mot détruire de fond en comble la société et la civilisation chrétienne.

Mes petits enfants, prenez bien garde de vous laisser séduire. Ces hommes de l'enfer cachent sous de grands mots et sous des apparences généreuses leurs ténébreux complots. Dans leurs journaux, dans leurs associations, ils parlent de fraternité, de liberté, d'amour de la patrie, de justice, de travail ; en pratique, ils ne produisent que des ruines, ils couvrent le monde de sang, de feu, de crimes et de misère. Ne vous y laissez pas prendre. Je recevais tout dernièrement une lettre d'un jeune homme, autrefois mon fils spirituel, autrefois bon et chrétien, heureux et rangé, qui s'étant laissé entraîner par les francs-maçons et par les rouges, est en train d'expier

sur les terribles pontons de Brest, la part qu'il a prise aux crimes de la Commune.

Prenez garde surtout à leurs journaux. Je n'ai pas besoin de vous les nommer en détail, ne les lisez jamais. C'est un tissu grossier de calomnies contre la religion et de blasphèmes révolutionnaires. De même qu'on ne peut impunément avaler du poison, de même on ne peut impunément lire un mauvais journal, surtout lorsqu'on le lit régulièrement. J'ai connu des jeunes gens très pratiquants, qui, par cette voie, se sont éloignés de Dieu et ont quasi perdu la foi.

Au contraire, vous, mes chers et bons enfants, soyez d'autant plus fidèles au bon Dieu et à son Église, que le milieu dans lequel vous vivez est plus perverti. A Paris, maintenant plus que jamais, il faut être très bon si l'on veut rester bon. Ne l'oubliez pas. Allez aux sacrements plus souvent que par le passé; priez davantage et avec plus d'ardeur ; gardez-vous avec plus de soin des mauvaises compagnies et des mauvaises lectures.

Que la sainte Vierge vous garde fidèles et chastes, mes très chers enfants ! Et qu'Elle daigne arranger les choses de telle sorte que je puisse bientôt me retrouver au milieu de vous ! Je sais que l'excellent M. de Cabanoux me remplace bien

avantageusement, qu'il vous aime de tout son cœur, se dévouant à notre petite Société, comme s'il n'avait à faire que cela ; je regrette néanmoins de ne pas être là avec lui pour vous parler comme lui du bon Dieu, de vos devoirs, de votre salut.

Je me recommande à ses bonnes prières et aux vôtres ; et, comme on peut faire de loin ce qui serait impossible de près, je vous embrasse tous du fond de mon cœur, en vous bénissant au nom et pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

15 juillet 1871.

Mon cher et excellent Frère,

On ne peut donner d'absolution que lorsqu'il y a matière à absolution. Permettez-moi donc de ne pas vous absoudre, et de me contenter de vous embrasser cordialement, à travers les cent trente ou quarante lieues qui nous séparent. Bientôt, si Notre-Seigneur le permet, nous serons moins éloignés l'un de l'autre ; je compte rentrer à Paris le 26 ou le 27 de ce mois, pour y rester une dizaine de jours. Quelle joie, malgré toutes nos tristesses, de me retrouver enfin

au milieu de notre chère petite société! Ayez la bonté de prévenir mes enfants, qu'à partir du 27, ils seront assurés de me trouver chez moi, le matin avant neuf heures ; l'après-midi, de cinq à six ; et le samedi soir et le dimanche matin, comme avant les Prussiens. J'irai vous voir, ainsi que le frère Jean l'Aumônier, à mon premier moment libre.

Adieu, mon bon Frère. Que Notre-Seigneur soit avec vous ! Qu'il daigne avoir compassion de tous et de chacun, et en particulier de votre vieil ami, collaborateur et serviteur.

---

Kermadio, 21 juillet 1871.

Mes bons et chers enfants.

Dimanche, s'il plaît à Dieu. En attendant, je vous bénis tous, au nom et dans l'amour de ce divin Seigneur qui m'a donné pour vous une si bonne affection. Il lui a plu de nous séparer pendant bien longtemps ; mais, quoique le temps de la réunion véritable ne semble pas encore venue, voici néanmoins de bonnes petites arrhes qu'il daigne me donner pour me consoler et me faire attendre de meilleurs

jours. Samedi prochain, à partir de quatre heures, je serai à votre disposition, chez moi, dans cette pauvre maison vide depuis bientôt un an, et que la sainte Vierge a si extraordinairement préservée et gardée. Vous savez que mon chez moi est un peu votre chez vous. Reprenons nos bonnes vieilles habitudes, et retrempons-nous souvent, régulièrement, avec une grande foi dans cet admirable sacrement de la Pénitence, merveille de la miséricorde divine, lumière des consciences, joie des âmes repentantes et aimantes.

J'embrasse cordialement d'avance et le cher abbé de Cabanoux, et le bon frère Baudime, et chacun de vous, mes très-chers enfants. Aimons-bien le bon Dieu, et par la pureté de notre cœur, consolons le Cœur adorable de Jésus des milliers et des millions de blasphèmes, de sacrilèges horribles et de péchés, qui s'élèvent en ce moment de toutes parts contre son saint nom et contre son Église.

---

Laigle, 1er septembre 1871.

Mes bons enfants,

Le Père Philippe (1) est si bon, si sympathique que je veux absolument venir vous dire de loin quelques petites douceurs, pour ne pas le laisser prendre ma place dans vos chers cœurs. Et en effet, tout *Père* Philippe qu'il est, il a beau faire, beau dire, il n'est que votre *oncle*. Oui, votre oncle. On n'a qu'un père en ce monde, qu'un seul ; les autres quelque excellents qu'ils soient, ne sont que nos oncles, frères de notre père. Ceci étant posé, par précaution contre le Père Philippe, je vous prie et vous supplie, mes enfants, d'écouter, de respecter, d'aimer votre bon oncle. Nous autres qui portons bas et souliers, qui avons des habits chauds en hiver et moins lourds en été ; nous qui avons de qnoi manger, de quoi nous chauffer, en un mot de quoi faire comme tout le monde, nous n'avons pas, ce semble, le droit de vous prêcher bien carrément la pénitence, la mortification, la la pauvreté, le détachement de toute chose ; mais un frère mineur, qui n'a rien, pas même de

(1). Père Philippe. capucin, prédicateur des jeunes gens.

souliers, qui se lève la nuit, qui a trop chaud l'été, trop froid l'hiver, qui va nu-pieds dans la neige souvent rougie de son sang, ah ! voilà celui qu'il faut écouter ! qu'il faudrait écouter à genoux, avec amour, avec admiration !

Profitez-donc bien, mes bons enfants de ce charitable passage de l'oncle Philippe, et qu'enfin, enfin, enfin, le frère Baudime se convertisse ! Je l'y engage fortement et doucement ; joignez vos prières aux miennes.

Je vous embrasse tous, le bon Père Philippe et le bon frère Baudime en tête, car on ne s'embrasse que parce qu'on s'aime,et Dieu sait si nous sommes tous de vieux, de vrais amis !

Adieu, mes enfants, préparons-nous bien à fêter la Nativité de la sainte Vierge.

P. S. Je vous demande à tous demain 2 septembre un beau petit *Pater* et un bel *Ave Maria* d'actions de grâces. Il y aura dix-sept ans que Notre-Seigneur a daigné me faire cadeau de sa vraie croix, en m'enlevant la vue. C'est une grâce que je ne méritais pas et dont je sens le prix chaque jour davantage.

---

18 septembre 1871.

Mon cher et excellent frère.

Voici une commission, qui, contrairement à la nature des commissions, vous fera certainement grand plaisir, ainsi qu'au cher frère Jean l'Aumônier. Je vous demande donc à tous deux de vouloir bien aller soit seuls, soit flanqués de trois ou quatre de nos jeunes sociétaires, porter triomphalement à M. Claudius Hébrard le brevet officiel de sa croix de saint Grégoire le Grand. Dites-lui, avec mille choses affectueuses, de ma part, que ce n'est pas sans peine que nous l'avons obtenu. On voulait d'abord nous faire payer 800 et quelque francs, puis 130 ou 140, et enfin nous avons conquis le gratis, l'incomparable gratis. Ce bon poète désespéré, et si justement couronné, va trouver désormais que nous sommes la meilleure, la plus utile, la plus intelligente, la plus catholique des œuvres de Paris et même d'Europe.

Je vous embrasse cordialement et tâcherai d'envoyer une encyclique à notre brave jeunesse pour dimanche prochain. Que la sainte Vierge et saint Joseph nous gardent tous en la grâce de Notre-Seigneur !

Lettre circulaire aux Sociétaires. — Paris, 20 octobre 1871.

Mon cher enfant,

A l'entrée de l'hiver et à l'occasion de la Toussaint qui approche, M. de Cabanoux et moi, nous nous unissons au frère Baudime pour vous rappeler notre bonne petite Société de la rue de Grenelle, dont les deux sièges de Paris avaient un instant dispersé les membres. Il faut lui faire retrouver son ancienne vie. Venez donc; vous y serez toujours reçu avec une cordiale affection. Désormais les instructions s'y donneront souvent sous formes de *Conférences*.

Les réunions ont toujours lieu le dimanche et les jours de fête, à midi. Mercredi prochain, 1er novembre, après les vêpres et le salut, nous prierons tous ensemble pour nos chers défunts.

La veille au soir, je serai à vous attendre rue de Grenelle à partir de *sept* heures, ainsi que le lendemain matin, avant la messe de communion, qui aura lieu, comme d'habitude, à *huit heures et demie*.

Venez ; revenez ! Dans des temps comme ceux que nous traversons, la religion est le seul

port de salut qui puisse abriter de la tempête.

Vive le frère Baudime !

---

Paris, 10 mars 1872.

Mon cher Frère,

Bonne nouvelle, presque inespérée ! Le P. Perny, missionnaire apostolique, l'un des otages de la Commune et auteur de la relation palpitante que vous avez lue sans doute, veut bien nous prêcher notre retraite. Outre que c'est un rude chrétien, il a des faits à raconter qui parlent plus haut et vont plus droit au cœur que tous les discours. Sur les lettres d'invitation, vous auriez la bonté de mettre : « La retraite sera dirigée, etc., et prêchée par le Père Perny, missionnaire apostolique en Chine. »

Tout à vous en notre bon Seigneur.

---

Lettre circulaire écrite par Mgr de Ségur au nom du frère Baudime :

Paris, 22 octobre 1872.

Mon bien cher ami,

Vous êtes toujours des nôtres. Monseigneur de Ségur me prie de vous le rappeler, et de vous rappeler aussi nos bons vieux usages de la Société : à toutes les grandes fêtes, elle convoque le ban et l'arrière-ban, et elle réunit joyeusement aux pieds du bon Dieu ses anciens et ses nouveaux enfants.

Venez donc, mon très cher. Vous serez, comme toujours, le bienvenu, et vous le serez doublement si vous amenez avec vous quelque bon ami, quelque brave camarade.

Pour moi, je suis tout à vous, en l'amour de Notre Seigneur.

Signé : Frère Baudime-Marie, homme de lettres distingué, artiste éminent, bien que légèrement disloqué, pris par la patte, et qui, pour cette raison philosophique, ne saurait courir après vous. Du reste, brave homme au fond. Fiez-vous-y !!!

Kermadio, 10 septembre 1873.

Voici un siècle que nous nous sommes quittés, mes chers amis. Aussi allons-nous bientôt nous retrouver ensemble et reprendre de plus belle nos chères réunions du dimanche. Ces vacances n'ont pas été brillantes pour moi; j'ai été souffrant une partie du temps; c'est évidemment le frère Baudime qui m'a jeté un sort afin de me dégoûter des voyages et m'obliger à rester toujours à mon poste, auprès de vous. Nous avons cependant fait de la grande et belle besogne à ce Congrès de Nantes, où mille Directeurs, Présidents ou protecteurs d'Œuvres ouvrières se sont trouvés réunis pendant une semaine pour s'entendre sur les moyens les plus efficaces de procurer le salut, le vrai bonheur et le bien être des apprentis, des ouvriers et des jeunes commis, par toute la France. Le bon abbé de Cabanoux vous a peut-être déjà parlé de cette touchante Assemblée nationale des vrais amis de la classe ouvrière; à notre retour nous en causerons encore. Il y a tant de gens qui osent dire que l'Église oublie, dédaigne le pauvre peuple! Il est bon de faire toucher du doigt que le contraire est la vérité, que le prêtre et le religieux sont les premiers et les meilleurs

amis du travailleur, que seuls ils l'aiment véritablement et se dévouent constamment à son bonheur, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort. Nos bons Frères étaient dignement représentés au Congrès de Nantes : deux d'entre eux brillaient au bureau d'honneur, parmi les gros bonnets, les généraux, les amiraux, les prélats, les présidents de Congrès, etc.; un autre avait été nommé par le Congrès, secrétaire des assemblées générales. En outre, dans l'assemblée de clôture, le Congrès a voté par acclamation une supplique au Saint-Père, pour hâter la béatification du Vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères. Que n'étiez-vous là, frère Baudime! le crayon sur l'oreille, l'œil brillant sous des lunettes neuves, l'air modeste et crâne, vous auriez été porté sur le pavois et proclamé dessinateur en chef de l'*Union des Associations ouvrières catholiques !* Ce sera pour une autre fois.

Et vous, mes braves amis, êtes-vous toujours de bons enfants, de bons chrétiens? Si vous ne me répondez pas tous « oui », je vous coupe les oreilles dès mon retour. Je vous recommande, en attendant, à tous et à chacun, de faire bien exactement, bien religieusement vos prières de chaque jour ; ne les manquez jamais, surtout le

matin, où l'on est plus exposé à les oublier. Dans le courant de la journée pensez souvent au bon Dieu, et élevez vers lui votre cœur, surtout quand vous entendez blasphémer. Gardez-vous du respect humain, du découragement, des mauvaises habitudes, des mauvais camarades, des journaux révolutionnaires et des mauvais livres.

Je vous embrasse tous, mes chers enfants, le bon frère Baudime en tête. Gardez toujours une petite place dans votre cœur pour votre vieil ami et vieux père.

---

Monseigneur de Ségur sera malheureusement privé aujourd'hui du bonheur de se trouver au milieu de ses chers enfants ; pour le remplacer il envoie une petite collection d'ustensiles de mâchoires (1) espérant que le frère Baudime ne gardera pas tout pour la sienne.

10 juin 1874.

(1) C'étaient des gâteaux et autres friandises.

---

Paray-le-Monial, 23 septembre 1874.

Mes biens chers enfants,

Depuis bientôt trois semaines, je cherche, sans pouvoir le trouver, le loisir de vous écrire, de me rappeler à votre bon souvenir et à vos prières, et de vous annoncer enfin mon retour au milieu de vous pour le jeudi 8 octobre. C'est de Paray-le-Monial, du grand sanctuaire des révélations du Sacré-Cœur, que je vous écris aujourd'hui. Ce matin, j'ai prié de mon mieux Notre-Seigneur de vous bénir, de sauver éternellement vos âmes, et de nous réunir tous un jour dans son paradis bienheureux. Nous ne sommes, en effet, sur la terre que pour aller au ciel ; et l'unique malheur véritable, parce qu'il est irréparable, c'est d'oublier cela en pratique.

Je vous ai quittés plus tôt que je ne devais, le 31 juillet, tout souffrant et tout brisé ; s'il plaît à Dieu, je vais vous revenir en meilleur état, quoique je sente venir tout doucement la fatigue de l'âge et les premières atteintes de la vieillesse. Vieux ou jeunes, servons et aimons Dieu, mes bons enfants. Je vous le répète, c'est l'unique nécessaire, tout le reste n'est que de la bagatelle.

Je vous bénis et vous embrasse cordialement,

le cher Frère en tête, et vous souhaite d'avance le bon jour que j'espère vous donner de vive voix le dimanche 11 octobre.

*Pax vobis !*

---

Mon bien cher Frère,

Le Frère directeur nous apprenant la cruelle nécessité où vous êtes de renoncer à la direction d'une Œuvre qui était devenue la vôtre et qui a fait bénir votre nom dans tout ce quartier depuis plus de quinze ans, nous croirions tous manquer à un véritable devoir de reconnaissance et d'affection, si nous attendions un seul instant pour vous exprimer nos regrets, vous remercier une fois de plus d'un dévouement que vos infirmites rendaient bien méritoire, dans ces derniers temps surtout, et vous promettre un constant et cordial souvenir. Nous savons déjà ce qu'est et ce que sera votre vénéré successeur, le cher frère Alexandre ; mais vous pouvez être bien assuré que ses soins ne nous feront point oublier les vôtres, et que notre affection pour lui ne nuira point à celle que nous vous avons vouée.

Nous espérons vous voir à toutes nos fêtes. Priez bien pour nous, afin que le bien com–

mencé continue et aille toujours en grandissant.

Veuillez, mon cher Frère, garder ces quelques lignes comme l'expression de nos sentiments à tous, et ne point passer un seul jour sans prier la sainte Vierge et saint Joseph pour vos vieux amis et vos nombreux enfants de la chère petite Société du faubourg Saint-Germain.

† Louis-Gaston DE SÉGUR

Chanoine Évêque de Saint-Denys, Directeur spirituel de l'Œuvre.

Ch. DE CABANOUX.

Vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, Sous-Directeur spirituel de l'Œuvre.

Ont aussi signé :

CH. HONORES ; ARTHUR VICHERY ; JOSEPH GRANDIN; FERNAND SOISSON ; GUSTAVE RÉANT ; HUBERT OPPORTUN ; HENRI RENAULT ; A. ROTH ; AMÉDÉE GAUDET : LÉON RENAULT.

Au nom des membres absents,

*Le secrétaire du Conseil,*

E. SIMON.

---

Bien que les lettres adressées à l'Association depuis la retraite du frère Baudime ne nous aient

pas été communiquées, Monseigneur de Ségur continua à l'évangéliser, à la diriger spirituellement et resta l'aumônier volontaire de ses membres jusqu'à la fin de sa vie.

---

# LETTRES

ADRESSÉES A MONSIEUR PHILIPPE L., SON FILS SPIRITUEL, ANCIEN SOCIÉTAIRE DU PATRONAGE DE LA RUE DE GRENELLE.

LETTRES ADRESSÉES A MONSIEUR PHILIPPE L., SON FILS SPIRITUEL, ANCIEN SOCIÉTAIRE DU PATRONAGE DE LA RUE DE GRENELLE.

21 septembre 1861.

Mon cher Philippe,

Je savais déjà la bonne nouvelle relative à Paul ; après bien des peines, le pauvre garçon semble entrer dans la paix (1). M. *** n'emportera pas en paradis ce qu'il a fait dans ces derniers temps. Plus que jamais mon enfant, sois ferme et énergique ; le mauvais milieu où tu te trouves rend absolument nécessaire une grande vigilance sur tes paroles. Pose-toi franchement en honnête garçon et en chrétien décidé, et tâche de te faire aimer par ta douceur, de te faire estimer par ton travail, ta bonne tenue et ta vie irréprochable. Ris de ce dont on peut

(1) Allusion à des épreuves qui déterminèrent la vocation sacerdotale d'un jeune ouvrier, fils spirituel de Mgr de Ségur, aujourd'hui prêtre dans le diocèse de Poitiers.

rire, mais pas de lâchetés, pas de respect humain. Soigne encore plus qu'avant tes prières de chaque jour et ta communion du dimanche.

A Dieu, mon bon Philippe, je t'embrasse avec une tendre affection.

---

Laigle, 25 août 1862.

*A mes chers fils en N.-S., saint Paul, saint Alphonse, saint Edmond, les bienheureux Adolphe et Alphonse, et le vénérable Philippe, presque martyr* (1).

Mes bons Enfants,

Ayant pour vous un même cœur et de plus beaucoup à faire aujourd'hui, je vous écris une seule et même lettre, et vous envoie, pour la Saint-Louis une seule et même bénédiction, qui est tout entière pour chacun. Il en est ainsi de tout ce qui vient de Dieu ; Notre-Seigneur est pour chacun de nous ce qu'il est pour tout le monde, et comme c'est lui qui m'a fait votre père et votre ami intime, il fait que je

(1) Tous, sauf le dernier, sont devenus ou prêtres ou religieux.

puis vous aimer chacun de *tout* mon cœur. Il faut avouer que vous me rendez ce devoir paternel bien facile et bien doux, car vous êtes tous de bons et fidèles enfants, pleins de loyauté et de courage, fermement décidés à ne jamais broncher dans le chemin du devoir, malgré les difficultés de votre âge. Mais avec de l'énergie et la grâce que Dieu nous donne en profusion par la sainte communion de l'Eucharistie, tout combat devient facile, et la vie change de face. Les chutes se réparent vite ; les faiblesses disparaissent peu à peu, et après une ou deux années d'efforts, on est tout étonné de se voir comme métamorphosé ; l'homme a fait place au chrétien, les mauvaises mœurs à une admirable pureté, l'attrait des mauvais plaisirs au chaste bonheur de la piété.

Du courage donc, mes bons et chers amis. Pendant mon absence, faites comme si j'étais là, et pour rien au monde, ne négligez une seule de vos communions. La communion est le centre, et la vie est la circonférence.

Je vous embrasse tous les six, en vous bénissant du fond de mon cœur et en vous confiant à la garde de la Mère très-chaste, du Refuge des pécheurs, du Salut des faibles, de Marie immaculée.

26 août 1863.

Mon bon Philippe,

En échange de ta lettre de la Saint-Louis, je t'envoie la meilleure bénédiction de mon cœur. Comme c'est la bénédiction même du Sauveur, elle te gardera, je l'espère, dans la bonne joie et dans la paix des vrais enfants de Dieu. Combien je suis reconnaissant au cher P. Raphaël (capucin) de l'affection si consolante qu'il te témoigne ! Dis-le-lui, quoiqu'il le sache déjà, et sois pour lui, un bon fils, un bon petit Tobie. Moi je suis un vieux Tobie aveugle, absent, bien loin, et je t'ai confié au bon ange Raphaël qui empêche et empêchera le mauvais démon de te tordre le cou.

Adieu, mon bon fils. Ne t'occupe pas, ou du moins occupe toi le moins possible, de toutes les tentations ; les mépriser, n'en pas tenir compte, est le meilleur moyen de les émousser. Prie beaucoup et aime davantage la sainte Vierge qui est le canal de la vie. Je t'embrasse, te bénis et t'aime du fond de mon cœur, en l'amour de Jésus et de Marie et aussi du bon père saint François.

26 août 1865.

Mon bon Philippe,

Je réponds en ta personne à notre bon frère Jules Papin, (aujourd'hui P. Pascal, capucin,) qui m'a écrit comme toi pour la Saint-Louis ; remercie-le bien ainsi que Georges et ton bon père pour leur souvenir. Dis à Jules et à Georges que je ne les oublie pas devant Notre-Seigneur, non plus que leurs grandes et saintes intentions (1). Au mois d'octobre, nous tâcherons de régler quelque chose de définitif, après avoir bien pesé le pour et le contre.

En attendant, soyez tous, mes chers enfants, de très fidèles et très doux serviteurs du bon Dieu ; sans amertume ni fiel dans le cœur, sans aucune crainte que celle de pécher, sans autre prétention que de faire au jour le jour la volonté de Dieu, de bien aimer Jésus, et d'aller droit au paradis.

Adieu, cher Philippe ; je t'embrasse tendrement, à la franciscaine, et je te prie de passer ce baiser de paix à tous ceux que nous aimons en Notre-Seigneur et en saint François.

(1). Ils pensaient à entrer chez les capucins.

25 août 1866.

Mes bons enfants, saint Philippe,
saint Alfred et saint Clovis,

Je vous remercie de vos aimables souhaits de bonne fête et vous embrasse en échange sur chacune des six joues qui encadrent vos trois nez. Restez toujours de fidèles serviteurs du bon Dieu ; ne vous découragez pas dans vos petites défaillances qui ne sont que des effets nécessaires de l'infirmité humaine, et puisque vous êtes tous trois du cher Tiers-Ordre, visez à devenir de vieux séraphins à deux pattes et sans ailes. Je vous souhaite les plus douces grâces de Notre-Seigneur, et vous bénis en son nom avec un très grand amour.

---

17 septembre 1867.

*Au R. P. Provincial et, à son défaut, à tous les Pères Capucins passés, présents, et futurs.*

Salut et bénédiction en saint François.

Je prie humblement le cher Père provincial et tons ses enfants de Versailles, de Crest et d'Aix, sans compter Lyon et Paris, de vouloir bien recevoir à leur table et sous leur toit le plus méchant de tous les tertiaires franciscains, Philippe L***, en religion frère Louis du Saint Sacrement, et malgré tous ses méfaits, sous-maître des novices de la Fraternité de Paris. — Si en passant, il met le feu à quelque maison, je m'engage à payer le dégât ; et s'il tue quelque Père gardien, je m'engage à l'étrangler de mes propres mains, à son retour, sans miséricorde. En foi de quoi, j'ai signé.

L. G. de Ségur.

Kermadio, 16 septembre 1870.

Mon cher enfant,

Que Dieu te garde au milieu des dangers qui approchent ! La sainte Vierge, saint François et saint François de Sales te rendront je l'espère, sain et sauf, à ton modeste et pieux travail. Prie plus que jamais, prie toujours.

Dis au bon Léon G*** que je le bénis du fond de mon âme, et lui recommande au régiment de ne pas perdre une occasion de s'approcher des sacrements. Toute la persévérance du soldat est là. — Pauvre Georges ! Que la sainte Vierge ait pitié de lui, vivant ou mort ! Quelle cruelle chose que cette incertitude, en matière aussi grave ! S'il a été tué comme tant d'autres, j'espère fort pour son salut ; c'était un jeune homme pur, fidèle, décidé à bien faire et plus tard à se consacrer au bon Dieu.

Adieu, mon bien cher Philippe, ne te fais pas tuer sans m'avertir, et reçois l'un de ces jours une des quatre absolutions générales que nous accorde la miséricorde du Dieu de saint François. Je te bénis mille fois. Ne m'oublie pas dans tes communions, ni au chapelet.

Kermadio, 3 février 1871.

Mon cher Philippe,

J'adresse cette lettre à ta mère, dans la crainte de quelque retard. Écris-moi bien vite de tes nouvelles. Dis-moi si tu es encore de ce monde, et si tu n'as perdu ni tête, ni bras, ni jambe. Mon pauvre enfant, par quelle passe le bon Dieu vient de nous éprouver ! Espérons que c'est fini, et que bientôt nous allons pouvoir respirer tout de bon. Il faut avouer que Paris en particulier, et la France en général, avaient besoin d'une humiliation de ce genre pour guérir de tant de misères et de tant de blasphèmes accumulés depuis plus de cent ans. Puisse la guérison être radicale, après cet épouvantable traitement ! Ce que je redoute le plus en tout ceci, c'est la folie et l'impiété des rouges. Dis moi comment tu as vécu pendant ces cinq mois. Avez-vous beaucoup souffert du froid et de la faim ? Où en sont tes pauvres petites finances ? Pour moi, je vais très bien et tous les miens aussi. La sainte Vierge, saint Joseph et sainte Anne nous ont pleinement gardés. Avons-nous perdu quelques amis, quelques connaissances ? Où en est Alfred Saulnier ? Le frère Baudime est-il pri-

sonnier de guerre? Notre n° 39 a-t-il été *obusivé ?* Réponds-moi le plus tôt que tu pourras, avec toutes sortes de détails et sans parler politique. Dieu sait quand et comment je pourrai rentrer à Paris ! En tout cas, ce ne sera pas avant Pâques ; car je vais prêcher le carême à Auray et y donner une sorte de petite mission.

Adieu, mon très bon et très cher enfant. Je te bénis et t'embrasse, ainsi que ton bon vieux père. Mille bons souvenirs à ta mère, qui voudra bien me répondre ou me faire répondre, à ton défaut. As-tu des nouvelles de Georges ?

Adieu, cher enfant.

---

Kermadio 24 février 1871.

Cher Philippe,

J'ai reçu avec bonheur ta longue et bonne lettre du 14, et aujourd'hui même ton petit mot du 20. Je n'ai reçu rien de toi, ni de personne par ballon, durant tout le siège. Pauvre Philippe ! Je t'ai vu mort bien souvent. Tu sais qu'on croit ce qu'on espère. J'étais également bien préoccupé de ton pauvre vieux père qui, à ce régime de chien enragé, devait nécessai-

rement tourner son pauvre œil. Dieu soit béni ! Vous êtes tous vivants. Sais-tu si E*** s'est battu ? C'est peu probable : il se respecte trop lui-même, et aura voulu nécessairement se conserver pour les siens. Il serait plutôt resté cinq mois de suite sans bouger au fond de la Garonne, mère de la Gironde.

Tu sais déjà, mon bon fils, que je suis retenu ici par la prédication du Carême à Auray. Si je le regrette au point de vue de la chère petite Société (1), de quelques bons jeunes gens et de saint François de Sales, j'en suis bien aise au point de vue matériel. Je ne parle pas tant des maladies courantes qui déciment Paris, paraît-il, que de la pauvre bourse qui ne sera pas brillante cette année. Et comme lorsque je suis à Paris, les pauvres fondent sur nous des quatre coins de l'horizon, je suis presque heureux de ne pas me voir dans la douloureuse nécessité de refuser un grand nombre. Sous ce rapport, Paris va être terrible. Que de ruines, que de misères secrètes et connues ! Ce sera lamentable.

Notre petite Société va, elle aussi, être obligée de vivre d'économies. Heureusement que dans un temps pareil on ne peut penser à donner des

(1). Société des jeunes gens de la rue de Grenelle.

soirées de chant et de récréation, ni même de brillantes séances trimestrielles. A mon retour, après Pâques, nous combinerons, avec le bon frère Baudime, ce qu'il y aura à faire. Par ce même courrier, j'envoie à nos sociétaires un petit mot de souvenir et de regret.

Quant à Saint-François de Sales, pour le mois de mars, il ne pourra bien entendu, y avoir encore de Bulletin ; mais j'espère, que pour le 1er avril, nous pourrons, sinon reprendre régulièrement nos publications, du moins adresser un chaleureux appel à la foi, au zèle. et à la charité de notre bon public. Sauf meilleur avis, je croirais qu'il serait mieux de réserver tous nos efforts, toutes nos ressources pour le moment où l'Œuvre se reconstituera sérieusement, c'est-à-dire après Pâques.

Toute la France honnête est dégoûtée et indignée des élections de Paris et de l'incorrigibilité de la partie la plus active, la plus influente de sa population. Les provinces, principalement celles-ci, sont, grâces à Dieu ! dans des sentiments diamétralement opposés. Ici le mal n'est que l'exception ; le fond est catholique, simple, honnête, bon, affectueux, respectueux. Les démocrates sont des bêtes presque inconnues dans cette bonne Bretagne, et l'on y aime le Pape et les prêtres.

Adieu, mon bon Philippe. Je vais essayer d'avoir des nouvelles du pauvre Georges. Plusieurs que nous croyions perdus, se sont retrouvés sains et saufs contre toute attente. Ou ils n'avaient point écrit, ou leurs lettres n'étaient point arrivées. Si Georges est mort, je suis convaincu qu'il se sera endormi dans la grâce de Notre-Seigneur. Adieu, encore, mon cher enfant. Je t'embrasse bien affectueusement, et te charge de mes meilleurs souvenirs, d'abord pour ton père et ta mère, puis pour tes frères et amis (blancs).

---

Poitiers, 13 avril 1871.

Mon bon Philippe,

Hier, en arrivant à Poitiers, et en apprenant qu'une occasion sûre pourrait te transmettre sans danger ces quelques lignes, j'avais commencé pour toi une petite lettre qui a été interrompue et que tu trouveras à la fin d'une lettre de Méthol. Je la recommence aujourd'hui ou plutôt je la continue sur un autre papier. Paul m'a remis les intéressants détails que tu m'as mandés. Hélas ! mon pauvre enfant, que tout cela est donc douloureux et navrant ! Si c'est un cha-

timent pour les impies, il faut avouer qu'il est plus que mérité : si c'est une épreuve pour les justes, il faut avouer qu'elle est rude. C'est probablement l'un et l'autre, et ce n'est pas fini. Te voilà donc obligé à moitié de te cacher ! C'est comme cela que Notre-Seigneur a dû passer une grande partie de sa très sainte vie, menacé de mort par les prédécesseurs de nos communeux, et sanctifiant ainsi en sa personne l'état de persécution avec toutes ses angoisses, ses terreurs, ses privations sans nombre, ses souffrances de tout genre. Demeure-lui bien uni intérieurement, et si tu avais à souffrir plus encore, et même à mourir, n'oublie pas de sanctifier profondément et très simplement ton sacrifice par cette union intérieure de grâce toute puissante. Je pense que le bon Urruty va prochainement rentrer à Paris pour y retrouver sa pauvre femme. Il te parlera en détail de nous tous. Je lui ai remis une petite note ; tu verras avec lui ce qu'il y aura de mieux à faire, et même s'il y a quelque chose à faire pour mon appartement. Ne perds pas l'occasion de nous donner toutes sortes de nouvelles et détails intimes sur les personnes et sur les choses, par Paul F*** de Poitiers, qui me transmettra tout là où je serai. Tu penses bien que je ne pense plus même à la pensée du retour à Paris

dont je t'avais parlé. Bien qu'au point de vue de la foi, de la croix, et du paradis, la persécution actuelle soit tentante, pour moi tout particulièrement (car il est bien certain que ces impies ne voient en moi que l'homme d'Église), cependant nous ne devons pas oublier le commandement formel du Seigneur : « S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre. » Nous devons conserver le plus possible notre vie pour le service de l'Église et le travail des âmes, c'est-à-dire pour la gloire de Dieu ; et nous ne devons l'abandonner à la fureur des démons et des pécheurs que lorsqu'il n'y a plus moyen de la conserver à notre ministère. C'est ainsi qu'a fait notre divin Maître, qui a voulu fuir ses ennemis tant qu'il a pu prêcher, qui a été livré et pris, et qui ne s'est point livré Lui-même, bien qu'il voulût ardemment et souffrir et mourir.

Adieu, mon cher enfant. Je t'embrasse et te bénis ainsi que tous les tiens, du fond du cœur.

---

Château de Roches, par Le Blanc (Indre) 24 avril 1871.

Cher Philippe.

J'ai reçu à Poitiers ta dernière lettre du 20, au moment où je partais pour Montmorillon. J'ai été bien heureux, d'apprendre que tu étais encore en vie, que tu faisais tant de bien aux serviteurs de Dieu persécutés, et que, dans les jours mauvais comme dans les jours heureux, tu restais très fidèle à ton Sauveur.

Par toi, ce miséricordieux Jésus console et sauve ses disciples. Qu'il en soit mille fois béni, et qu'il te récompense dès ce monde de ton courageux dévouement! Je regrette de ne pouvoir le partager.

Dans quel enfer tu te trouves cerné, mon pauvre enfant ! Ce siège n'est pas près de finir, selon toute apparence ; je crois même que la prise de Paris, par les voies ordinaires, n'est pas possible : chaque rue, chaque barricade serait l'occasion d'un nouveau massacre ; et nos Français seraient des insensés de tenter ce que n'ont point osé tenter les terribles Prussiens.

Donne-moi donc, si tu le peux, des nouvelles de nos pauvres religieuses de la Visitation,

110, rue de Vaugirard ; en particulier demande des nouvelles de la bonne sœur Marie-Donat, de la sœur déposée, de l'Assistante et de la Mère supérieure. J'espère qu'elles n'y sont plus ; mais où sont-elles ? Si tu en vois quelqu'une, informe-toi de notre part de ce qui les concerne, de ce qu'elles ont fait et souffert, de ce qu'elles sont devenues, surtout la sœur Marie-Donat et la sœur déposée, qui ne se quittent jamais.

De retour à Kermadio, jeudi prochain, je t'écrirai de nouveau par le frère Pascal, afin d'arracher, s'il se peut, à la fureur impie de ces scélérats, les objets les plus précieux. A la garde de Dieu et de la très sainte Vierge ! Il faut apprendre à se détacher, même des choses saintes ; en les violant, les ennemis de Dieu et de l'Église ne font en définitive de mal qu'à eux-mêmes ; s'il leur est donné d'atteindre les reliques, il ne leur est point donné d'atteindre les saints ; et s'ils peuvent outrager Notre-Seigneur en son Sacrement adorable, il ne leur est donné d'atteindre que les espèces eucharistiques ; mais le corps du Seigneur, céleste, invulnérable, impassible, tout spirituel et divin, échappe absolument à leur rage. Il en est de même de nous : ils peuvent frapper et tuer l'homme, ils ne peuvent atteindre le chrétien, l'homme intérieur, le serviteur de Dieu.

Si par hasard on en vient à piller chez moi, peut-être pourras-tu quitter, pour un moment ton air d'honnête homme, *t'encoquiner* avec les frères et amis de la garde nationale, piller avec eux, c'est-à-dire sauver, soit le calice, soit le ciboire, soit quelques-unes des plus précieuses reliques de ma pauvre petite chapelle. Je te recommanderais en particulier la mitre de l'Immaculée-Conception (1), les reliques de saint François, et le grand portefeuille de maroquin noir (dans mon bureau, tiroir du bas à gauche) où sont les originaux de tous les Brefs que le Saint-Père a daigné m'adresser depuis vingt ans. Mais à dire vrai, je n'y compte pas : si nous sommes épargnés, ce sera tout où rien. — Adieu, mon bon et cher Philippe. Je te bénis, t'embrasse et t'aime plus cordialemement que jamais. Que la sainte Vierge et saint François te gardent corps et âme! — Je n'ai pas non plus de nouvelles du pauvre Georges.

(1) La mitre que le Pape Pie IX portait en proclamant le dogme de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre 1854.

---

Kermadio, 28 avril 1871.

Cher Philippe,

De retour ici depuis hier soir seulement, je n'ai pu te dire plus tôt notre joie, notre bonheur à tous de te savoir hors de la gueule de l'ours rouge. Quelle bonté a saint François de te recevoir chez lui dans ta fuite ! Si jamais tu étais obligé de quitter Versailles et à défaut d'un refuge plus proche, n'oublie pas que mon frère est aux Nouettes, première station après Laigle. Ecris-moi de temps en temps. Tu ne me parles pas d'Alfred? A-t-il pu échapper à la Commune ?

Adieu, mon enfant, nous t'embrassons tous du fin fond du cœur. Béni soit DIEU en la terrible sainteté de sa justice, aussi bien qu'en la douceur de sa miséricorde ! Habituons-nous à adorer, aimer Notre-Seigneur comme juge, et à ne jamais l'offenser de propos délibéré. Tu vois qu'il tape dur quand il s'y met, et qu'il a de rudes verges à son service. — Mille affectueux et respectueux souvenirs à tous nos chers Pères et Frères en saint François.

---

Kermadio, 8 mai 1871.

Cher Philippe,

Je ne t'ai pas répondu plus tôt, d'abord parce qu'une bonne partie de mon temps était absorbée par une retraite de première communion; puis, parce que, après avoir pesé le pour et le contre, nous nous sommes décidés à abandonner à la bonne Vierge seule la garde de nos pauvres petites affaires. Il est si probable que Paris sautera ou sera brûlé, et le sauvetage de ce que j'ai de plus précieux me paraît tellement difficile et tellement compliqué, que je préfère m'abstenir. En somme, notre trésor n'est point là; que notre cœur, que notre sollicitude soit là où il est réellement. Je crains bien que nous ne soyons pas au bout de nos épreuves, ou pour mieux dire de nos châtiments et de nos purifications. C'est la faute de M. Thiers et du libéralisme qu'il représente ; mais, de même que Pilate et les gens du Calvaire n'étaient que nos hommes d'affaires, nos représentants, nos mandataires, à nous pécheurs; de même, c'est à nous, c'est à nos péchés privés et publics, qu'il faut surtout attribuer les maux terribles qui nous désolent. *Sursum corda !* ayons un peu de foi, et

adorons la justice de Dieu avec autant d'amour que sa miséricorde.

Adieu, mon Philippe. Bénis soient ceux qui ont fait et qui font avec toi ces œuvres de salut dont tu me parles! Je t'embrasse du fond de mon cœur, en me recommandant à tes prières et à celles de nos bons Pères.

---

Kermadio, 30 mai 1871.

Cher Philippe,

Je t'écris encore chez les bons capucins. sauf à retarder de quelques heures la réception de ce billet, si tu es déjà de retour à Paris. Hélas! pauvre misérable ville, mérite-t-elle encore cet illustre nom de Paris, découronnée qu'elle est, et dévorée par l'incendie de la guerre civile? Comme la colère de Dieu est terrible! Il ne fera pas bon, au jugement dernier, pour ceux du côté gauche. Espérons que malgré notre indignité très indigne, nous y serons épargnés miséricordieusement, comme nous venons de l'être, en grande partie du moins, dans le jugement de Paris, par le feu, le fer, et le sang.

J'espère de tout mon cœur pouvoir cet automne réorganiser sur une vaste échelle, avec le nouvel Archevêque de Paris, notre grande Œuvre si malheureusement interrompue jadis des missions des faubourgs. A Paris, ce serait, si je ne me trompe, l'Œuvre par excellence de notre sainte Association, celle qui devrait concentrer davantage et nos efforts et nos ressources. Y dépenserions-nous vingt et vingt-cinq mille francs par an, que ce ne serait pas trop, selon moi. Je compte à cet effet passer quelques jours à Paris, dans la première semaine d'août, afin d'aller présenter mes devoirs au nouvel archevêque, s'il est déjà nommé, lui exposer cette Œuvre si simple et si bonne, éprouvée par plus de trois ans d'expérience, et lui demander d'avance s'il approuverait, encouragerait et protégerait cette grande mission permanente. Seulement, je suis bien décidé, en ce qui me concerne, à ne m'en occuper que sous ses ordres, sous sa direction immédiate, et cela au su et vu de tous. C'est si bon, et à la fois si urgent que je ne doute pas un moment d'une pleine approbation. Prie à cet effet, mon cher enfant. Si l'Œuvre des missions des faubourgs avait continué depuis neuf ans, Dieu sait quelle influence elle aurait pu avoir, même sur l'ensemble des affaires de Paris ! Ces missions ne sont

pas seulement, en effet, des séries de réunions populaires et de prédications très utiles ; elles sont de plus, par nos loteries, une vaste distribution de crucifix, de saintes images et de bons livres spéciaux, dans les populations ouvrières où le mal seul semble avoir accès.

Adieu, mon bon et très bon Philippe. J'ai reçu une excellente lettre de Georges ; je te l'envoie ; elle te fera plaisir. Nous n'avons pas perdu nos peines avec ce pauvre enfant. Je t'embrasse bien tendrement. Recommande-moi à la charitable protection des prières de nos Pères de Versailles.

---

Les Nouettes, 16 septembre 1871.

Mon pauvre Philippe.

Je compâtis bien à ta peine et à celle de tes bons parents. Dis à notre pauvre malade (1) que je le bénis de tout mon cœur. Si le bon Dieu le prenait, il serait tout prêt car sa vie était toute simple, et continuellement embaumée par la prière. Quant à tes vacances, j'espère bien qu'elles ne sont qu'un peu retardées. A la rigueur, tu pourrais ne rentrer à Paris que

(1). Son père.

le 5 octobre. En cas d'impossibilité, nous trouverons moyen de te faire prendre plus tard le repos dont tu as besoin.

Adieu, mon cher fils, mon pauvre cher Philippe, du courage et de la foi ! Nous ne sommes pas chrétiens pour rien. Je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que Léon ; je vous bénis tous deux, et, de nouveau ton père et ta mère.

---

Les Nouettes, 17 septembre 1871.

Mon pauvre cher Philippe,

J'avais presque le pressentiment du coup qui te frappe, ainsi que tu l'as pu voir par quelques mots de la fin de ma lettre d'hier. Ton bon père n'est pas mort, il dort, pour s'éveiller dans l'éternité bienheureuse. Quand on a Jésus-Christ dans le cœur, on ne peut mourir. Comment mourir, quand on vit de Celui qui est la Vie et la Vie éternelle ? Cependant prions beaucoup et gagnons des indulgences pour cette âme, si simple et si droite, afin de l'aider, s'il y a lieu, à s'acquitter pleinement envers la sainteté de la justice divine. Demain matin, je dirai la messe

pour ton père, et le *frère Louis*, ainsi que Methol communieront à la même intention.

Adieu, mon enfant ! Je t'embrasse affectueusement et tristement. Mille bons souvenirs à ta pauvre mère que ce coup inattendu doit accabler.

Je serai ton père plus que jamais, n'est-il pas vrai ?

---

Kermadio, 24 août 1875.

*Premières vêpres de la Saint-Louis.*

Cher bon Philippe, frère *Louis*, chevalier de la Rose.

Je te remercie de ta bonne petite lettre de la Saint-Louis et m'empresse, comme tu le vois, de te retourner mes vœux de fête. Je vous souhaite à tous deux (1) les meilleures, les plus heureuses vacances du monde.

Sans être malade, je ne suis pas brillant du tout. Hier et ce matin, je n'ai pu dire la messe. Je m'applaudis de plus en plus de m'être décidé

(1) Philippe venait de se marier. Louis était son nom du tiers-ordre, Rosa, le nom du tiers-ordre de sa femme.

à ne pas aller présider le Congrès de Reims. Il paraît que celui de Poitiers a été magnifique. J'en bénis Dieu de tout mon cœur. Ces grandes Assemblées catholiques vont devenir le pendant de nos grands pèlerinages, et achever de détruire le respect humain.

Du reste, rien de nouveau à t'apprendre, mon bon Philippe. Au nom de la sainte obéissance, je te commande de te reposer à fond, de dormir comme un tertiaire éreinté, de marcher et de sauter comme un Basque, de croquer comme un loup, de boire comme un Allemand. Ces directions spirituelles une fois données, je t'embrasse paternellement, ainsi que la bonne Adrienne et le frère Marcel.

Léon t'a-t-il envoyé quelques *Ennemis des curés?* Demande-lui en quelques douzaines, et fais de la propagande. Je crois que c'est un petit livre qu'il faudrait beaucoup répandre.

Mille bonnes amitiés aux parents de votre cher Auguste Dangy (1). Ils seraient bien bons de me rappeler à ses prières.

(1) Missionnaire en Chine.

A Bastard, près Latresne (Gironde) 1er septembre 1876.

Mon bon Philippe,

Soigne bien tes yeux; tu n'en as que deux, et il ne sont pas à toi. Ils appartiennent en toute propriété à la bonne Adrienne, et puis au cher saint François de Sales, sans compter le Père saint François, patron des aveugles (car il était presque aveugle à la fin de sa vie). Si les deux autres ont l'usufruit de tes yeux, saint François de Sales en a, avec toi, la nue-propriété. Remets-toi bien en selle pendant ces six bonnes semaines de repos. Dans un mois, nous allons nous retrouver tous sur le champ de bataille, avec nos *armes*, qu'il faut tâcher de remettre généreusement en exercice : » *J'ay combattu le bon combat ; j'ay conservé la foy.* » Nous retrouverons tout cela en paradis, dans cette bonne éternité qui avance à grands pas, et où nous nous aimerons tant.

Je tâcherai d'être à Paris le 3 octobre, pour fêter saint François avec nos Pères de Paris, et le bienheureux Philippe, que j'embrasse tendrement ainsi que sa Rose.

Que Dieu te garde et te bénisse !

Paris, 18 juillet 1879.

*(Huit jours après la première attaque, du 11 juillet, qui avait un peu paralysé la langue de Mgr de Ségur.)*

Billet adressé à M. l'abbé Diringer :

Cher Monsieur l'Abbé,

La besogne ne m'a pas permis d'aller embrasser Monseigneur ce matin. Veuillez bien le faire pour moi, et me faire dire comment il va.

Tout votre en X° et S. F.
PHILIPPE.

Réponse de Monseigneur,

Vous êtes bien honnête, Monsieur. J'irai vous remercier aujourd'hui de *vive voix*, vers 1 h. 1/2, et vous verrez, Monsieur, si l'on a la langue bien pendue, Monsieur. A revoir donc, Monsieur ; et, en attendant, toutes mes civilités.

G. S.

P. S. J'ai dormi comme une panade, et j'ai pu dire la messe ce matin, sans fatigue.

Vendredi, 18 juillet 1879.

Vive le Pape infaillible !
Et le parfait Philippe !

Kermadio, 24 août 1879.

Cher Philippe,

Je prie la bonne petite sœur Rose d'embrasser de ma part le bon frère Louis pour sa fête; et je les remercie tous deux de n'avoir pas oublié la mienne. Que saint Louis et sainte Rose de Viterbe nous bénissent tous trois! — Il fait ici un temps d'ouragan et de pluie diluvienne. Ce n'est pas tout à fait ce qu'il faudrait pour remettre rapidement ma pauvre tête démantibulée; néanmoins je vais de mieux en mieux, au fond. Dis bien à notre cher et vénéré cardinal (le cardinal Pie), quand tu le reverras, que je suis sage comme une image, et qu'on n'a laissé figurer mon nom sur les lettres de convocation au congrès, que pour ne point effaroucher une foule idolâtre, qui, m'appréciant à ma juste valeur et justement folle......... de moi, aurait peut-être rechigné si elle avait connu d'avance ma non-présence à Angers.

Adieu, mon bon Philippe. Je te bénis et t'embrasse très-tendrement.

Montgeron, le 24 août 1880.

Bonjour, pour notre commune fête, mes bons et chers enfants. Si vous le pouvez, ma chère Adrienne, offrez de ma part, à Philippe et à Paul, une BELLE *Rose*, bien parfumée, qui vous ressemble.

Je ne vais guère bien, malgré tous mes soins. Ce matin, je n'ai pas même pu dire la messe, ayant le côté gauche à moitié engourdi. A la garde de Dieu, du Père saint François et de notre cher saint François de Sales ! Mille amitiés et bons souvenirs autour de vous. L'envoi précieux de Paul F*** (1) m'attend sans doute chez moi, à Paris. Je l'en remercie mille fois. J'espère qu'il va plus que jamais, se consacrer à l'Œuvre des Dunes, et à son peuple d'apprentis et de jeunes ouvriers. Il ne peut rien faire de plus utile, par le temps qui court ; et personne ne le remplacerait.

Adieu, mon cher Philippe. Bonnes et saintes vacances ; bon et solide repos. Je vous embrasse tous deux mille fois.

(1) C'étaient des souvenirs du cardinal Pie.

# LETTRES

ADRESSÉES A DIVERS ÉLÈVES DU COLLÉGE STANISLAS.

Mgr. de Ségur mit, pendant plus de vingt ans, au premier rang de son ministère la direction spirituelle des élèves du collège Stanislas. Il leur consacrait en grande partie ses vendredis et ses samedis, leur prêchait de fréquentes retraites, présidait aux premières communions, et pendant les vacances, il continuait son ministère auprès des plus fervents par une active correspondance. Les lettres suivantes adressées à quelques-uns de ces enfants de prédilection donneront une idée de ce qu'il était avec eux et pour eux, soit pendant leur temps de collège, soi après.

---

LETTRES A C*** ÉLÈVE DE STANISLAS, TOURMENTÉ DE SCRUPULES.

Laigle, 22 juin 1859.

Mon cher enfant,

Je prie Notre-Seigneur de te bénir et de développer chaque jour en toi cette bonne et sainte vie intérieure, qui n'est autre chose que son union avec toi et ton union

avec lui. Tu vois, à l'empressement que je mets à te répondre, combien ta lettre m'a fait plaisir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soignes-tu bien toujours tes communions ? N'en omets aucune par ta faute ; dans la piété, je regarde l'omission d'une seule communion comme un grand mal, capable de séparer beaucoup une âme de Notre-Seigneur. Les négligences sont souvent plus redoutables que les péchés proprement dits ; elles blessent profondément en nous la délicatesse divine de l'amour de Jésus-Christ.

Laisse-moi te recommander de nouveau, mon cher enfant, d'apporter une bonne mesure et beaucoup de tact dans le bien que tu fais autour de toi. Tâche d'être toujours le plus aimable, le plus doux, le plus complaisant, le plus modeste de tous ; gagne-toi l'affection et l'estime de ceux à qui tu veux être utile, et prêche d'exemple, cent fois plus que de paroles. Je te recommande surtout de supporter patiemment les humeurs contrariantes, et, en particulier de te lier avec le bon X***, malgré la différence de vos caractères ; à vous deux, vous pouvez beaucoup.

Sers Dieu rondement et droitement, sans retours inutiles sur toi-même ; pour bien marcher, il faut regarder devant soi et non pas derrière.

Garde avant tout la paix de ton cœur, par la simplicité, et par une absolue confiance en l'amour de ton bon Dieu. C'est dans cet amour, que je reçois pour te le donner, que je t'embrasse paternellement, mon cher fils, et que je te bénis au nom du Sauveur.

---

Laigle, 3 juillet 1859.

Ceci n'est pas une lettre, mon cher enfant, mais seulement quelques lignes tracées sur une feuille de papier pour te dire que l'on t'aime bien et qu'on sera fort aise de te revoir samedi prochain. Ne te trouble pas outre mesure des petites misères dont tu me parles : c'est beaucoup et ce n'est rien ; ce sont des maladies rarement mortelles, qui s'en vont comme elles viennent et qu'il faut traiter avec de la tisane de patience. Que les collèges de France seraient heureux, grand Dieu ! si leurs meilleurs sujets valaient les moins bons des nôtres ! Je t'embrasse tendrement et je te recommande toujours la douceur, la bonne édification et l'énergie à bien faire.

Les Nouettes (Laigle-Orne), 21 août 1859.

Monsieur mon fils,

Je reçois à l'instant ta lettre et tes doléances très légitimes ; c'est, en effet, un très triste métier que d'être scrupuleux, et je sais par une expérience de huit mois consécutifs ce qu'est cette petite maladie. Ne t'en effraie pas plus qu'il ne faut, mon pauvre enfant. Quand cela sera passé, ce sera une excellente leçon pour l'avenir. « *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed ad gloriam Dei.* »

Tu fais comme les vers à soie, qui s'ingénient à se faire eux-mêmes leur prison et à s'étouffer sous les plis et replis du petit fil de leur soie. Le scrupule provient d'une attention trop grande à tout ce que l'on fait, à tout ce que l'on dit, à tout ce que l'on pense ; c'est une manie de vouloir sans cesse se juger soi-même, juger ce premier jugement, puis ce second, puis ce troisième, et ainsi de suite. Tu conçois que ça n'a pas de fin, comme le filet de soie du pauvre ver. C'est la caricature d'une bonne conscience, mais ce n'est pas dutout la conscience : c'est une illusion qui vient du démon lui-même et que ce vieux séducteur veut nous faire prendre pour la conscience. La con-

science c'est la voix de Jésus en nous, qui nous juge, nous approuve ou nous condamne. Le scrupule, c'est la voix du démon qui singe le bon Dieu et nous trouble.

En pratique, mon cher enfant, saute à pieds joints sur ces petites idées qui ne reposent sur rien.

Puisque tu sais que tu es scrupuleux, traite-toi en scrupuleux et présume toujours en ta faveur, lorsqu'il n'y a pas une certitude complète que tu as consenti librement au mal. Cela t'arrive très rarement; console-toi donc. Méprise absolument les imaginations mauvaises que tu prends à faux pour des pensées coupables ; le péché des *mauvaises pensées* ne consiste pas à avoir dans l'esprit la pensée du mal, mais à se représenter volontairement de mauvaises actions comme les faisant et comme y prenant un plaisir *volontaire*. Médite bien cette définition ; tu verras que tu n'as jamais de vraies mauvaises pensées, et que toutes les bluettes que le diable éparpille devant tes yeux, lorsqu'il s'agit de communier, ne sont que des feux follets dont il ne faut pas seulement s'inquiéter.

Puis, mon cher ami, demande instamment et humblement au bon Dieu la paix de son amour ; cette paix est une grâce que la prière seule attirera en toi. Communie le plus souvent que tu le

pourras, et toujours avec la simplicité d'un petit enfant; avec le pur désir de mieux aimer le bon Dieu et de le servir avec plus de fidélité. La sainte communion est le remède des péchés véniels, comme l'absolution est le remède des mortels. On ne communie pas parce qu'on est bon, mais pour devenir meilleur. Les demi-consentements dont tu me parles sont de la graine de niais qu'il faut planter dans ton potager à l'ombre des cornichons.

Adieu, mon enfant très cher. Je t'embrasse tendrement.

---

Laigle (Orne), le 1er septembre 1859.

Que Notre-Seigneur continue de bénir tes vacances, mon cher fils ! Je le remercie de ce qu'il te donne, et je te supplie de lui en témoigner aussi ta reconnaissance par une vie très pure, très douce et tout embaumée de sa paix et de sa bonté. Je me réjouis avec toi des bonnes dispositions que tu remarques en plusieurs de tes camarades ; mais je renouvelle ma petite recommandation du commencement : prends garde de les fatiguer en insistant un peu

trop. Il vaut mieux se faire désirer que de rassasier.

Garde bien la paix de ton cœur, méprise également les scrupules et les mauvaises tentations. Dans le doute, incline toujours du côté de la confiance, et marche rondement, comme un bon et simple enfant de Dieu. Rappelle-toi surtout que la sainte communion faite avec bonne volonté est le remède des remèdes, la force de l'âme, la lumière de l'esprit, le secret de la vraie piété, que rien ne remplace, et que Dieu a instituée pour être le foyer de son amour, et le centre de la vie chrétienne.

Adieu, mon enfant. Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur. Que la sainte Vierge te sanctifie et te conduise !

---

Laigle (Orne), 2 septembre 1859.

Sers donc le bon Dieu dans la *simplicité* et dans la *joie*, mon cher enfant. « Si vous ne devenez comme des petits enfants, nous dit-il, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu. » Ce royaume que tu portes en toi avec Jésus lui-même est avant tout dans la paix et dans l'amour : « *In pace locus ejus.* » Le

séjour de Jésus est dans la paix ; plus ton cœur sera paisible, bon et simple, et plus Jésus s'y complaira.

Que veulent donc dire, mon cher bonhomme, ces craintes et ces hésitations ! Ne sais-tu pas que Dieu t'aime, et infiniment ? S'il t'aime lors même que tu pèches gravement, que tu te détournes de lui, que tu es dans le péché mortel, combien plus maintenant que tu l'aimes et que tu fais, en somme, sa sainte volonté ! Tu n'es pas parfait, il le sait mieux que toi, et, malgré tes imperfections, il t'appelle à lui, il t'aime, il te caresse, et, au Saint Sacrement, il te presse sur son cœur comme le bon saint Jean.

Ce n'est pas avec la crainte qu'il faut recevoir ses avances ; l'amour seul paie l'amour, et c'est la confiance la plus entière qu'il te faut. La crainte seule que tu as de ne pas assez plaire à Notre-Seigneur et de l'avoir offensé n'est-elle pas une preuve *certaine* que tu es à lui, et que si par malheur il t'était arrivé de faire quelque faute, cette faute est plus que vénielle et ne doit pas t'arrêter un moment?

Souviens-toi de ce que je t'ai écrit dernièrement au sujet des mauvaises pensées et de l'effet de la sainte Eucharistie sur les péchés véniels. La communion brûle toutes ces pailles, en

rallumant en nous l'amour de Jésus-Christ.

Pour Dieu, mon cher enfant, va sans scrupule à la Sainte-Table, et reçois-y, avec Jésus, la lumière, la force et la paix. Continue à être cordial et prudent dans ta correspondance avec tes amis. Il faut faire comme sainte Marthe, sœur de Madeleine; Marthe parlait peu de Dieu à Madeleine encore pécheresse, de peur de l'ennuyer et de lui faire peur. Mais, en revanche, elle parlait beaucoup de la pauvre Madeleine à Dieu, priant incessamment pour sa conversion.

Adieu, mon cher fils. Je t'embrasse mille fois.

P. S. Prends bien garde aux inquiétudes d'esprit, aux retours sur toi-même, au trouble; rien de tout cela ne vient de Dieu et ne peut mener à Dieu. *Pax tecum.*

---

17 juin 1860.

Mon cher enfant,

J'avais commencé à te répondre immédiatement après avoir reçu ta bonne lettre. Obligé de m'interrompre, je recommence aujourd'hui. Non, mon bon ami, les

difficultés que tu me proposes au sujet de ce grand mystère d'amour qui est notre vraie vie en ce monde et en l'éternité, ne sont pas des inutilités, ni « des bêtises ». Seulement, pour répondre suffisamment à tes questions, une simple lettre ne suffirait pas, et je me réserve, à mon prochain retour, de te donner les explications que tu désires. Je te les donnerai du moins dans la mesure qui m'est donnée à moi-même ; car il serait absurde de prétendre tout expliquer et tout comprendre dans les mystères du Sauveur. Nous ne devons chercher à en pénétrer les divines profondeurs que pour mieux aimer et plus parfaitement servir ce Seigneur Jésus, infiniment bon et miséricordieux, dont la connaissance est le premier des devoirs de l'homme sur la terre. On peut se perdre en connaissant très bien Jésus-Christ, parce que la connaissance n'est pas tout ; mais il est certain néanmoins, que d'ordinaire, plus on connaît intimement Jésus et ses mystères, plus on s'attache à lui et plus on se détache de soi-même et du monde. Seulement il y a des degrés sans nombre dans cette science sanctifiante, et ce qui fait monter très haut, ce n'est pas le développement de l'intelligence naturelle, mais bien la pureté du cœur, la simplicité d'intention, l'humilité, la mansuétude et le dévouement à Dieu et à

l'Église . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

En attendant, « *tene quod habes* » ; tiens ce que tu as ; garde ton trésor, qui est la vie éternelle et l'amour infini. Vis en Celui qui vit en toi ; ne te sépare jamais, par un péché ni par un défaut volontaire, de Jésus qui ne se détourne jamais de toi ; réponds par un amour immuable à l'immutabilité de son amour.

A Dieu, mon enfant. Confiance, confiance et encore confiance. Jésus t'aime ; n'aie pas peur de lui, et rejette avec dédain les scrupules du diable. « *Noli timere.* »

---

21 juin 1869.

Mon bon et cher fils,

Je demande pour toi à notre divin Maître sa paix, sa joie et toutes les bénédictions dont il sait que tu as besoin. Demeure en lui, comme il demeure en toi ; ne te détourne jamais de lui, comme il ne se détourne jamais de toi. Demande-lui sa vive lumière, et ces yeux illuminés du cœur dont parle l'Écriture. « *Illu-*

*minatos oculos cordis.* » C'est avec ces yeux-là, et non pas avec ceux du corps, non plus qu'avec les yeux de la raison naturelle, que l'on aperçoit et que l'on pénètre les réalités admirables des mystères chrétiens. La paix et la joie intérieure que je te souhaitais tout à l'heure sont deux grands moyens de voir clair dans ce monde inconnu aux hommes.

Va, je te prie, mon cher enfant, souhaiter pour moi après-demain, une bonne fête à l'excellent M. Lalanne et demande-lui de ma part, par cette même occasion, s'il ne verrait pas d'inconvénient à ce que j'invitasse, le dimanche 8 juillet, les membres de la Conférence (des moyens) à une petite soirée *non dansante*. Le retard des bains froids aurait ainsi pour vous une petite compensation.

Si tu écris à X*** dis-lui que je l'embrasse affectueusement et que je lui recommande d'être fidèle à Dieu, au moyen de prières bien faites chaque jour et de bonnes communions régulières et fréquentes. Dis-lui aussi qu'il se garde bien d'écrire à ses camarades quelque chose qui pourrait les blesser; les mesures extrêmes sont rarement utiles. « Je ne vous demande pas, mon Père, dit Notre-Seigneur au sermon du Cénacle, que vous les retiriez du monde, mais que vous les gardiez du mal. »

A Dieu, mon enfant. Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire dans l'amour sans mesure de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

24 juillet 1860.

Mon bon fils,

Dieu te bénisse, toi et tes camarades! Voici une année scolaire qui finit bien et qui me fait augurer de bonnes vacances. Pour toi, tu es sous la garde directe du bon Jésus, que tu as la sagesse d'aimer et dont tu cimentes souvent l'union par la communion du Sacrement de la persévérance et de la force. Dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, il n'y a de robustes que ceux qui se nourrissent bien ; or le pain de la vie, de la vraie vie, de la vie éternelle, c'est la chair adorable et adorée du Seigneur. Puisqu'il dit à tous : « Prenez et mangez, » obéis à sa voix, prends et mange. Ne crains jamais de trop communier ; on ne communie trop que quand on communie mal ; et quand on a bonne volonté comme toi, les communions sont toujours excellentes, et les misères qui s'y rencontrent ne sont qu'accidentelles et sans aucune importance.

Applique-toi à servir Dieu avec un cœur très large et très confiant. C'est là la vraie piété chrétienne. Prie beaucoup au fond du cœur en la présence de Jésus. Je t'aime en son saint amour et le supplie de te bénir.

---

27 août 1860.

Mon cher enfant,

« B*eati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* » Tu es triste et troublé, parce que tu manques de cette simplicité d'esprit qui ne cherche pas midi à quatorze heures, qui ne subtilise pas, et qui marche droit son chemin, avec fermeté, avec suite et avec calme. Le bon Dieu nous montre la simplicité comme la première condition du bonheur, *beati ;* et il ajoute qu'elle est la voie du paradis ; à *elle* appartient le royaume des cieux. Mon cher ami, si tu ne deviens comme un petit enfant, sans arrière-pensées dans l'amour de Dieu, abandonné avec un très tendre amour à l'amour de Jésus, tu ne t'affermiras jamais dans la paix de Dieu et dans la vraie vie de l'âme. Tu t'entêtes à confondre les moindres petites tentations avec

des péchés mortels, à faire attention aux sornettes que le diable murmure à ton oreille, enchanté de pouvoir te troubler à si peu de frais. Je t'ai déjà cependant bien souvent averti et t'ai donné sur ce point les directions les plus nettes et les plus simples. Que puis-je faire de plus ? Prier pour toi chaque jour, comme je le fais, afin que tu deviennes raisonnable et docile. Je me reproche de ne pas mieux prier ; je te sers à peu de chose, et je devrais te soutenir par le souffle de l'esprit plus puissamment que lorsque je suis matériellement auprès de toi. Prie pour moi, afin que je prie plus efficacement pour toi, et que je sois plus un avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je ne répondrai même pas aux imaginations baroques que tu me signales dans ta lettre ; ce sont des mouches qu'il faut laisser passer sans s'inquiéter autrement. Va en paix, mon pauvre enfant ; je te bénis au nom du Seigneur, et je prie la sainte Vierge de t'obtenir la paix et la confiance.

---

30 août 1860.

Mon cher enfant,

Je t'aime de tout mon cœur ; tu as bien raison de me dire que je suis ton père. Tu me le fais sentir par ta tendresse, par ta confiance ; je voudrais que tu me le fisses sentir aussi en prenant plus au sérieux les conseils que je te donne pour t'aider à marcher dans la bonne voie. Je t'engage très fort à ne plus ouvrir le Nouveau Testament, puisque le démon se sert, pour te troubler, de la parole divine que je te présentais comme une lumière de paix, de consolation et de douceur. Plus tard, lorsque je te le dirai, tu reviendras à cette sainte nourriture qui en ce moment te donne des indigestions. Contente-toi, mon enfant, de l'*Imitation*, que je te conseille de porter toujours sur toi, afin de l'ouvrir au hasard dans tes peines d'esprit et tes tristesses. Tu pourras aussi lire avec fruit l'*Introduction* de saint François de Sales, un très bon petit livre du P. Quadrupani, intitulé : *Instructions pour raffermir, dans leurs doutes, les âmes timorées ;* et enfin le petit traité de *La paix intérieure*, par le P. de Lombez. Lis aussi, si tu le peux, les *Vies des Saints ;* cela porte extraordi-

nairement à Dieu. Crois-moi, contente-toi, pour le moment, de ces lectures.

Je ne répondrai pas plus cette fois-ci que la première à tes lubies sur la foi, et sur l'Évangile et sur l'infaillibilité de l'Église, etc. Je ne te croyais pas l'esprit aussi pointu, et je crois que tu perds ton temps à me détailler ces bizarres idées. En conversation, passe encore ; il est bon de s'instruire à propos de tout ; mais par écrit, cela passe la permission. Donc, mon fils, va te promener. . . . . . . . . . . . .

Quant aux « précieux renseignements » qu'on t'a donnés sur ma vocation, ils n'ont pas le sens commun. J'ai pensé à me consacrer à Dieu dès l'âge de dix-huit ans ; je suis entré au séminaire à vingt-trois ans, et j'y serais entré bien plus tôt, si j'avais eu un directeur qui se fût occupé de m'éclairer et de me conduire ; enfin, je n'ai été aumônier militaire que par accident, et sur la demande de ces pauvres prisonniers à Mgr Affre. Je me suis consacré à Dieu, non malgré ma famille, qui y a consenti, mais au milieu de ses plus vives répugnances, ce qui arrive dix-neuf fois sur vingt, et ce que le bon Dieu permet sans doute, afin d'éprouver la volonté de ceux qui aspirent à l'honneur de son sacerdoce. Tu auras sans doute cette même épreuve ; prépares-y-toi

par un énergique amour de ton Sauveur Jésus. Tu sanctifieras ton père et ta mère ; comme j'ai eu le bonheur de faire moi-même au milieu des miens.

Je regrette en un sens, ta lettre à ton père. Tout ce que tu lui dis de ta vocation lui semblera du pathos et ne pourra que le mécontenter. Outre qu'il n'est jamais bon de trancher d'avance les questions de vocation à venir, non plus que de cueillir les fruits avant qu'ils soient mûrs, l'expérience montre qu'il faut se tenir sur une grande réserve en matière si délicate, surtout quand on redoute de l'opposition. Je t'engage donc à ne jamais entamer de discussion sur ce point avecton père et ta mère,à qui tu ferais sans doute une peine inutile, et à renvoyer toujours cette grave affaire à la fin de ton éducation, à l'époque où tu seras un homme et où tu auras à choisir une voie ; jusque-là tu n'as qu'une vocation certaine, celle d'un bon écolier, pur, honnête et craignant Dieu. Ne sors pas de là.

A Dieu, mon enfant, communie sans crainte ; méprise les scrupules et les imaginations folles. Aide-moi, tous ces jours-ci, à bénir la sainte miséricorde de Dieu ; c'est l'anniversaire de ma cécité, le 2 septembre, et c'est ma grande fête. Je t'embrasse comme je t'aime.

Laigle, 17 août 1801.

Mon pauvre ami,

Comme toi, je ne vois que du feu dans tes affaires. Espérons qu'avec le temps ce feu deviendra pour nous la colonne lumineuse de Moïse dans le désert. En attendant, reste toujours un bon et pur chrétien ; c'est la voie qui mène à tout.

Je savais déjà le *blanc* résultat de ton examen, ou plutôt de ta thèse. Qu'as-tu fait de tes moustaches ? Tu aurais dû les porter en *ex-voto*, l'une à l'autel de Thémis, l'autre à l'autel de l'Hyménée.

Je t'embrasse bien cordialement, désolé de n'avoir que quelques minutes à te consacrer ; mais le facteur approche, et l'heure s'avance. A Dieu, mon cher enfant. Que la sainte Vierge te console dans tes petites peines !

---

LETTRES A M. DE X*** ANCIEN ÉLÈVE DE STANISLAS ET A SA FEMME.

Laigle (Orne), 26 août.
(sans date d'année) — vers 1862.

Merci mon cher enfant de ton aimable souvenir pour la Saint-Louis. Je te souhaite à mon tour les bénédictions que tu as demandées pour moi, et par-dessus tout, la plus utile pour toi en ce moment, la paix de l'âme et une bonne piété, bien simple, ronde, franche, courageuse et sans défaillances. Saute à pieds joints par-dessus tes scrupules et tes inquiétudes vagues de conscience ; souviens-toi que tu sers un bon Maître et qu'il t'aime cent mille fois plus que tu ne peux l'aimer. Confiance donc et marchons bravement.

Ne pense donc pas à tes vocations, c'est du temps perdu. Quand il faudra te décider, le bon Dieu t'éclairera.

D'ici là, demeure en paix et vis au jour le jour avec une bonne conscience et une vraie bonne volonté ! Amuse-toi sans te dissiper ; pense que tu portes Dieu en toi ; nage, rame et barbotte dans la Manche, sans toutefois rester au fond : cela simplifierait par trop l'affaire de ta vocation,

J'embrasse mon petit Armand et avec lui le vieil Edmond.

---

Août 1869.

Mon cher Edmond et ma chère Misel,

Je réponds à l'instant même à la grande, bonne et heureuse nouvelle. Vous voici donc papa et maman en herbe, ou pour mieux dire, en fleurs ! Le fruit, encore caché dans la fleur, ne pourra être cueilli qu'après le carnaval, à la naissance du printemps. Quoique venant en carême, j'espère qu'il ne sera pas maigre. Je le bénis d'avance, en vous bénissant tous deux, ce cher enfant de votre mutuel amour, déjà bien des fois sans doute offert au bon Dieu et consacré à la sainte Vierge Immaculée. Quel beau symbole de Dieu et de la vie divine, que la famille ! La famille se compose de trois qui ne font qu'un, qui n'ont qu'un nom, qui constituent l'unité dans la multiplicité ; ce sont trois personnes distinctes qui ont une seule et même nature, la nature humaine. De même, en Dieu ; le Saint Esprit, fruit éternel de l'amour infini du Père et du Fils, complète la Trinité et constitue

la vie divine. Toi, mon vénérable Edmond, charge-toi d'être parfait comme le Père céleste est parfait ; c'est maintenant une affaire de convenance, de haute convenance de ta part ; car ce grand Père des pères te fait l'honneur de t'associer à sa paternité sur ton enfant. Sois comme lui, bon avant tout, paternel et miséricordieux. Jamais il ne se fâche, jamais il ne grogne, ni ne boude, ni ne fait visage de bois.

Vous, ma bonne petite Misel, soyez douce et humble de cœur comme le Fils que vous représentez, et qui s'est résumé lui-même en ces deux attributs. Le Fils s'appelle aussi le Verbe et la Sagesse : représentante de la Sagesse, soyez sage, raisonnable et excellente ; représentante du Verbe c'est-à-dire de la Parole, de grâce, ne soyez pas bavarde ; le Père (Edmond) s'impatienterait nécessairement, et la paix de la petite Trinité serait compromise.

Et toi, petit Symbole caché du Saint-Esprit, prépare-toi à être un jour l'amour de ton père et de ta mère, le lien de leurs deux cœurs, la vie et le bonheur de leur intérieur ; et pour cela, pauvre petit, sois aussi bon qu'eux.

Adieu, mes enfants. Que Misel ne fasse aucune imprudence, ni rien qui la fatigue. Je vous embrasse tous deux du fond du cœur en vous bé-

nissant tous trois, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. C'est le cas, ou jamais !

---

Les Nouettes, 19 juin 1871.

Cher Edmond.

Béni soit le petit Edouard, comme a été bénie la petite Misel ! Bénis soient et leur père et leur mère, dont Notre-Seigneur daigne si bien commençer à tresser la vivante couronne. L'apôtre saint Paul appelait ses enfants spirituels « sa joie et sa couronne, *gaudium meum et corona mea* » ; tu peux en dire autant de ces deux bons petits êtres que Misel et toi vous élèverez pour le ciel plus que pour la terre, plus pour le bon Dieu que pour vous-mêmes. Oh ! les heureux enfants ! En voilà qui sont nés coiffés ! Leur *coiffure* est semblable à la mitre épiscopale, formée de deux parties, aussi brodées, aussi belles l'une que l'autre, et si bien unies que les deux forment une mitre : ainsi serez-vous tous deux, veillant sur vos enfants, aussi bons l'un que l'autre, aussi doux, aussi humbles, aussi charitables, aussi chrétiens, et ne faisant jamais qu'un cœur et qu'une âme.

Je suis venu passer ici une vingtaine de jours, pour présider à deux premières communions de famille, que la rougeole a empêchées net au beau milieu de la retraite préparatoire. Je repars demain pour Kermadio, espérant que je serai plus heureux le 29, fête de saint Pierre, où doit se faire la première communion d'un autre petit neveu et d'une autre petite nièce. Je compte ne revenir en Normandie que dans les premiers jours d'août et à Paris que dans les premiers jours d'octobre ; mais quels projets peut-on former au milieu de la tempête qui ébranle en ces temps-ci et Paris et l'Europe entière ! Il y a six mois, je pensais sérieusement à ne plus jamais rentrer, du moins pour y demeurer, dans cette ville de malédiction et de blasphèmes ; maintenant il me semble que j'y pourrai et que j'y devrai rentrer ; plus il y a de mal s'élevant contre Jésus-Christ, plus il faut réagir et donner non-seulement sa parole et ses forces, mais au besoin son sang et sa vie. Adieu mes chers quatre-z-enfants, que la sainte Vierge garde et bénisse mille fois !

---

Paris, le 15 janvier 1880.

Mon bon cher Edmond,

J'aurais voulu répondre immédiatement à ta bonne lettre du jour de l'an et te dire tout ce que tu sais déjà depuis bien longtemps, que je t'aime toujours du fin fond du cœur, comme mon cher fils, que notre bonne Misel partage avec toi ce sentiment si profond et que je m'unis à vous deux pour aimer avec vous, comme un vrai grand-père, ces trois bons petits enfants, que vous élevez si admirablement.

J'ai plusieurs fois par semaine l'occasion toute naturelle de raviver ce doux souvenir; grâces aux deux chasubles dont je me sers le plus habituellement.

L'ancienne est toujours charmante, me dit Méthol et la « chasuble aux roses » est sinon la plus belle, du moins la plus aimable et la plus aimée de ma petite sacristie.

Je vous envoie à tous pour l'année 1880, sans compter les autres, mes vœux de bon et pur bonheur. Puissent ces années périssables qui passent si vite, nous établir bien solidement dans la grande vie éternelle, où notre Père céleste nous attend, où Jésus et Marie nous préparent notre

place avec tant d'amour ! Soyons bien fidèles, en attendant, au grand Sacrement de la vie éternelle qui est l'Eucharistie, et demeurons à la suite du bon Pasteur qui y fait entrer ses brebis et ses agneaux.

Adieu, mon cher Edmond et ma chère Misel, adieu mes bons petits enfants. Je me recommande tous les jours à votre souvenir devant Dieu. Je ne vais pas mal du tout, quoique, au fond, je sois désormais inscrit dans le régiment si nombreux des vieilles patraques. Je vous embrasse et vous bénis tous cinq très tendrement

---

Paris, le 24 février 1880.

Mon cher Edmond et ma chère Misel,

Demain matin, 25 février, je sais bien qui sera placé sur ma patène, et sur qui tombera directement la divine bénédiction du sacrifice de N. S. Jésus-Christ. Autour de vous viendront se ranger les trois enfants que ce bon Seigneur vous a donnés, pour lui-même d'abord, puis pour vous, et je me servirai à cette intention de la chère chasuble des cinq roses. Si

jamais la bonne Providence vous permettait de repasser cet été à Paris, en allant en Bretagne, je renouvellerais cette bonne messe de famille, et nous compléterions la petite fête en déjeunant ou en dînant ensemble. Je vous y invite d'avance, et comme nous vivons en république, ce seront les trois petits représentants de la liberté qui commanderont le repas, à notre barbe à nous trois qui représenterons l'autorité.

Il y aura demain onze ans, mes bons amis, que j'ai eu le bonheur de recevoir, au nom de Dieu, votre double serment d'union et d'amour. Gardez-le tous deux avec un soin jaloux, préoccupés avant tout de bien aimer Dieu et de vous bien aimer l'un l'autre, d'être l'un pour l'autre non-seulement bons, mais délicats, mais parfaitement aimables, profondément dévoués, toujours joyeux, vous soutenant l'un l'autre dans la bonne voie par le bon exemple.

Je vous charge, mes enfants, d'embrasser vos enfants de ma part et en mon nom; puis si vous n'êtes pas trop fatigués, de vous embrasser mutuellement, à la même intention ; enfin je charge mes trois filleuls de vous embrasser tous deux chacun à leur tour ; et, pour couronner la fête, de s'embrasser tous les trois les uns les autres, sur les deux joues, sans rire, sans sourciller, sans éternuer,

sans s'étouffer, sans se mordre, sans s'égratigner, sans se fâcher.

Adieu et mille bonnes bénédictions.

---

## LETTRES AU JEUNE RENÉ J*** ÉLÈVE DE STANISLAS.

Auray (Morbihan), 28 juillet 1879.

Mon bon et cher petit enfant,

J'ai appris que tu avais fait auprès de quelques-uns de tes camarades la commission dont je t'avais chargé et j'ai déjà remercié l'un d'eux, le bon Georges R***, qui m'avait écrit à ce sujet quelques lignes pleines de foi et de cœur.

Mon bon René, sois d'autant meilleur, d'autant plus fidèle au bon Dieu, que je ne suis plus là pour t'aider. Je sais que tu as auprès de toi plus d'un oncle pour remplacer ton père ; mais enfin, on n'a qu'un père pour la vie de l'âme comme pour la vie du corps ; et d'ordinaire le père a une grâce d'état qui se remplace difficilement.

Continue de prier pour moi de tout cœur, surtout devant le Saint-Sacrement, afin que Notre-Seigneur me rende les forces nécessaires pour travailler à ta sanctification et au développement de la vocation sainte dont il a déposé en toi le germe mille fois béni. Je vais notablement mieux, grâce au profond repos, et à l'air si pur que l'on respire ici, sur les côtes de cette bonne Bretagne, et à l'ombre de sainte Anne d'Auray. Avant-hier, aux fêtes de Sainte-Anne, il y avait plus de trente mille pèlerins, deux archevêques et deux évêques. Je n'ai pu y assister. Adieu, mon bon petit ami. Je te bénis en t'embrassant de tout cœur. Je remercie de nouveau ton père et ta mère de leur bon intérêt.

Sois toujours bien digne de leur tendresse.

---

Auray (Morbihan), le 14 août 1879

Mon petit René,

Tu vois, à la promptitude de ma réponse, la joie que m'a causée ta bonne lettre. Entre les lignes et sous l'écorce des paroles, je lis, non avec les yeux, mais avec le cœur, que tu es mon enfant bien-aimé, bien aimant, vi-

vant pour Jésus-Christ, et te maintenant dans son saint amour. C'est-là, en effet, « l'unique nécessaire » de notre vie en ce monde ; qui n'a point cela n'a rien ; et qui connaît et possède cela a tout. — C'est pour entrer de plus en plus dans cet esprit de grâce et d'union que j'insiste tant auprès de toi, mon enfant, pour te recommander pendant tes vacances comme pendant l'année scolaire, chez toi comme au collège, quand je ne suis pas là comme lorsque j'y suis, une fidélité énergique à la sainte communion, source de toute grâce, de toute pureté, de toute persévérance. Laisse faire ceux qui ne font pas comme toi ; laisse dire ceux qui s'étonnent et te blâment ; marche doucement et tranquillement ton petit bonhomme de chemin ; et repose-toi sur mon expérience paternelle et mon amour.

Je te félicite du prix et des deux accessits que tu as attrapés ; l'année prochaine, tu auras au moins vingt-quatre prix et quarante-cinq ou cinquante accessits, sans y comprendre le grand prix de malice, qui te revient de droit.

Quelles belles expéditions tu me raçontes !

Si tu ne l'avais vu toi-même, j'aurais peine à croire à ce pont fabuleux sur la Loire. Est-ce que par hasard, ce pont-là n'est pas jeté sur la Garonne ?

Adieu, mon bon René, mon cher enfant. Je prie la sainte Vierge de te bénir, ainsi que ton père, ta mère et tous ceux que tu aimes.

---

29 août 1879.

Jamais, mon petit enfant, je n'ai reçu un aussi beau bouquet, ni d'aussi belles roses. Que la sainte vierge, appelée par l'Église « *Rosa mystica* » te parfume si bien de l'amour et de la grâce de Notre-Seigneur, que tu sois de plus en plus excellent, pur, fidèle, chrétien dans ta vie de chaque jour !

Cherchant la place la plus honorable où nous pourrions déposer ce merveilleux bouquet, nous avons eu une idée lumineuse, et aujourd'hui même il va devenir le plus bel ornement de notre célèbre sanctuaire de sainte Anne d'Auray laquelle est comme la Reine de la Bretagne, et tout spécialement de la paroisse où je passe mes vacances et dont elle est la première paroissienne. Au moment où tu liras ces quelques mots, tu pourras mettre ton cœur dans ton bouquet et le contempler de loin te représentant et me représentant moi-même avec toi, aux pieds de la statue

miraculeuse de sainte Anne, à la place même où elle a été découverte en 1623, au milieu de prodiges sans nombre qui émurent toute la Bretagne et se renouvelèrent pendant plus de deux ans.

Je crois t'avoir donné, mon cher René, l'opuscule où j'ai résumé cette belle histoire, et qui est intitulé « *Les merveilles de sainte Anne d'Auray.* » Si je ne te l'ai pas donné, la première fois que tu passeras rue de Rennes, 112, devant la librairie Tolra, demande-lui ce chef-d'œuvre incomparable qui resplendit au milieu de la littérature contemporaine comme un ver luisant en plein soleil ; je sais que cela t'intéressera et te fera du bien.

Cher enfant, je te souhaite la bienvenue à Paris et une excellente fin de vacances. Continue bien exactement tes bonnes communions, qui sont et seront ton salut. Je te bénis et t'embrasse bien tendrement en te chargeant de mes meilleurs hommages pour tes excellents parents.

Je continue à ne pas aller trop mal tout en étant obligé toujours à de très grandes précautions.

*Adieu mon bonhomme.*

---

16 septembre 1879.

Mon bon René,

Je te renvoie par ce même courrier ta dizaine, dûment bénite et indulgenciée : cent jours d'indulgence par chaque grain, indulgence plénière à toutes les grandes fêtes de l'année, moyennant la sainte communion, et d'autres indulgences encore qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Je ne t'aurais pas renvoyé ce petit chapelet, si je n'avais craint quelque dérangement imprévu pour mon retour ; dès que je serai rentré chez moi, je t'enverrai trois lignes pour demander à ton père et à ta mère de te permetre de venir déjeuner philosophiquement chez moi avant la rentrée.

D'ici là, mon petit René, sois de plus en plus un brave enfant plein de foi, plein de courage et de cœur.

Prépare-toi à passer saintement cette nouvelle année de collège, et à te faire gloire devant Dieu et devant tous tes camarades, d'être bon, pur, pieux, obéissant respectueux.

C'est comme cela que j'aime mon René et c'est

comme cela que Dieu l'aime. Tu ne failliras jamais, n'est-il pas vrai ? à ce beau et noble programme.

Je t'embrasse en te bénissant de tout mon cœur.

---

# LETTRES

ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS DE 1870 A 1877 AVEC LA LETTRE D'ENVOI ET LES NOTES DU DESTINATAIRE.

8.

LETTRES ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS DE 1870 A 1879, AVEC LA LETTRE D'ENVOI ET LES NOTES DU DESTINATAIRE.

Paris, 5 septembre 1881.

Monsieur,

Pour satisfaire à votre désir, je vous envoie des extraits d'un certain nombre de lettres que j'ai eu le bonheur de recevoir de Mgr de Ségur. C'est au collège Stanislas que j'ai fait sa connaissance, et en relisant ces lettres, je ne pouvais m'empêcher de remercier le bon Dieu d'avoir donné un tel guide à ma jeunesse ; et en même temps je remarquais que ses lettres, nombreuses et fréquentes à l'époque où j'était dans le monde, et où j'avais besoin de direction et de soutien, sont tout à coup devenues rares à partir du jour où je suis entré au séminaire, parce que là, je trouvais une autre direction et d'autres soutiens. Ceci est, ce me semble, la marque d'un homme de Dieu empressé au service des âmes

tant qu'il leur est nécessaire, et retirant doucement sa main lorsqu'il ne l'est plus.

Veuillez, agréer Monsieur, l'assurance de mon profond respect en N.-S.

A. D***

---

I

Kermadio, par Auray (Morbihan) le 2 octobre 1870.

Mon bon et cher enfant, (1)

Je veux te confondre et t'archiconfusionner en te répondant courrier par courrier; car je n'ai reçu qu'aujourd'hui 2 octobre, ta lettre du 26 septembre. Je n'ai pas été à Aube cette année, comme je le voulais; les Prussiens ne l'ont pas voulu. Le bon Dieu, qui se sert de ces affreuses gens comme un père se sert d'un martinet pour donner le fouet d'importance à son enfant révolté, me retient jusqu'à nouvel ordre dans le fond de la Bretagne, où j'avais, comme tu sais, commencé mes vacances.

(1). Voici une lettre qui me paraît un modèle de lettre de direction s'adressant à un jeune homme de dix-sept ans. (Note du destinataire).

Ce pays-ci est, comme la Vendée qui t'a donné asile, un pays plein de foi, où la prétendue civilisation moderne n'a pu, Dieu merci ! s'infiltrer assez pour corrompre la foi des paysans et transformer les chrétiens en révolutionnaires. Sauf qu'ils boivent du cidre comme des trous et qu'ils se grisent plus ou moins légèrement toutes les fois qu'ils se réjouissent, les braves Bretons sont encore de bons chrétiens, et, partant, des gens de bien. La bureaucratie administrative, inséparable du césarisme et de cet absurde système de centralisation qui a perdu aux trois quarts notre France, a été dans ces pays-ci tellement inepte, que nos pauvres bataillons de mobiles sont partis tout découragés, sans armes, sans aucune préparation. En face de l'ennemi, ils se sont relevés, paraît-il, comme les journaux te l'ont sans doute fait connaître. Pauvres jeunes gens ! quelles hécatombes leur prépare Paris. De part et d'autres, je crois que ce sera épouvantable. Jamais on n'aura vu deux peuples s'exterminer ainsi en neuf ou dix semaines. Dieu veuille que cela finisse bientôt et que nous en sortions vivants !

Le bon petit règlement de vie que tu me communiques a un défaut essentiel sur lequel j'appelle ton attention : il est trop guindé, trop méticuleux. Fais tout cela, car c'est excellent ; mais ne

t'astreins pas à le faire si tu te sens porté à quelque autre chose. C'est la différence fondamentale de ce qui est de devoir et de ce qui ne l'est pas. Autant il faut être rigide à tenir au devoir, autant il faut être simple dans la pratique des bonnes choses libres. Il est deux points que je voudrais voir entrer dans ton petit règlement de vie : c'est d'abord une petite visite au Saint-Sacrement dans l'après-midi, et, s'il se pouvait, quelques visites de pauvres (le curé pourrait te donner deux ou trois indications). En second lieu, c'est une lecture sérieuse, instructive, par exemple les *Etudes philosophiques* de M. Aug. Nicolas; ou l'*Histoire de l'Eglise* de Darras; ou encore les quatre derniers volumes très intéressants de l'*Histoire de l'Église* de Rohrbacher. Le curé ou quelqu'un de ses vicaires serait certainement heureux de te prêter ces livres que tu n'as bien sûr pas chez toi. Demande-leur ce service *de ma part.* Je te recommande à toute leur bienveillance.

As-tu des nouvelles du cher R*** ? G*** est-il resté à Paris ? Si tu peux leur écrire, dis-leur que je ne les oublie pas et que je les bénis du fond de mon cœur. — Adieu, cher enfant, je t'embrasse bien affectueusement. Soigne parfaitement tes communions, et puise en Notre-Seigneur la paix et la joie, la force, l'humilité, la douceur et

l'égalité du caractère. Prends bien garde à la tristesse ; il ne faut pas plus l'avoir sur le visage que dans l'âme. Adieu encore. Je te confie à l'amour miséricordieux de la bonne sainte Vierge. Prie-la pour moi ; mais de grâce que ce ne soit pas seulement au jour et au moment indiqué par ton terrible règlement.

---

II

23 novembre 1870.

Quant à l'avenir, ne t'en préoccupe pas ; c'est ordinairement du temps perdu, car le bon Dieu n'arrange jamais les choses comme nous. Ne parle à personne qu'à ta mère des saintes pensées que tu sais. Plus que tout autre, ce fruit-là ne doit se cueillir qu'au moment même où on va le manger et le faire avaler aux autres. Retiens bien cette règle..... ..............

---

III

17 avril 1871.

Depuis mercredi, je suis en vacances à Poitiers, chez le bon évêque et avec plusieurs vieux amis. Je compte rentrer en Bretagne le 27. Si jamais tu avais besoin de te dégourdir les jambes en faisant un petit pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, n'oublie pas que Kermadio est à un petit quart d'heure de la station de Sainte-Anne, première station après Vannes. Il est vrai que, par le temps qui court, on n'a vraiment pas envie de battre les chemins. Voici de nouveau notre pauvre misérable Paris bloqué, cerné comme un foyer d'infection qu'il est, exhalant sa rage diabolique contre les églises qui sont presque toutes fermées, contre les maisons religieuses et les congrégations saintes, qui sont pillées, saccagées et foulées aux pieds, contre le clergé dont les principaux membres sont en prison, menacés de mort, enfin contre tous les gens de bien et aussi contre tous ceux qui possèdent. Impossible de prévoir ce qui va sortir de là; ce qui est bien certain, bien douloureusement certain, c'est que la France voltairienne et apostate, la France révolutionnaire de 89 roule d'abîme en

abîme, et qu'un retour officiel à la religion catholique, seule religion du seul vrai Dieu, peut seul nous tirer de là. Or humainement parlant, ce retour n'est guère possible ; espérons contre l'espérance, et attendons un miracle du Dieu des miracles et de la Mère de ce très bon, très miséricordieux et très adorable Seigneur. Prions, communions, faisons pénitence, d'autant plus que le danger surabonde. Adieu, mon cher enfant. Je t'embrasse en te bénissant mille fois. Dieu veuille que nos amis de là-bas sortent sains et saufs de cette seconde épreuve ! Je remercie bien sincèrement ton excellent confesseur des bontés qu'il ne cesse d'avoir pour toi. Soigne bien tes communions et tes prières, et garde-toi bien joyeux ou du moins bien paisible au service de Dieu.

---

IV

25 mai 1871.

Communier en l'honneur de la sainte-Vierge, c'est s'unir sacramentellement à Notre-Seigneur, pour prendre son cœur avec tous les trésors d'amour, de sacrifices, de vertus filiales dont il est rempli envers sa sainte

Mère, et offrir ce très Sacré-Cœur au Père céleste en actions de grâces de tout ce qu'il a fait pour l'honneur et le bonheur de Marie ; et ensuite l'offrir à la bonne sainte Vierge elle-même, comme un trésor sans prix, comme un présent merveilleux; seul capable de combler tous ses vœux. Dans la communion, en effet, Notre-Seigneur se donne tout entier à nous, et nous disposons de lui comme de notre propriété. Aussi la communion est-elle un supplément absolument infini à l'indigence de notre religion envers Dieu, de nos adorations, de nos actions de grâces, de nos prières, de notre pénitence, de notre amour. Communier en l'honneur de la sainte Vierge, c'est donc faire à Marie un présent divin, céleste, éternel, vraiment digne d'elle........................

Ne surcharge pas ta piété de trop de petites pratiques. Tout en prenant ce que tu sens te faire du bien et t'être utile, conserve bien la liberté d'esprit ; cela fait du bien de changer de temps en temps. Ce que rien ne remplace, c'est la communion et l'oraison : la nourriture et la respiration de l'âme. La confession, c'est la toilette de l'âme, les bonnes œuvres en sont l'habillement. Adieu, mon bonhomme : sois doux, modeste et joyeux.

---

V

Cher A....

Je n'ai pu te répondre encore à cause du gros travail de mes dernières journées de Paris. N'hésite pas une minute à ne passer qu'une année à Issy (1) ; cela suffit largement pour la philosophie élémentaire que l'on y fait. Comme tu le dis fort bien, si tu as un peu de temps de reste après ton grand séminaire, tu consacreras une ou deux ou trois années, soit à Rome, soit autre part, à de fortes études qui feront de toi un véritable ecclésiastique. « *Experto crede Roberto.* » C'est faute de ces quelques années d'études supplémentaires que notre clergé français est quelquefois inférieur aux autres, non quant au cœur et au dévouement, mais quant au savoir.

Je te conseillerais d'entrer au séminaire trois ou quatre jours avant l'époque précise de la rentrée, afin de pouvoir organiser ton petit matériel et être déjà un vieil abbé culotté le jour de la

(1) Le conseil donné de ne rester qu'une année à Issy s'adressait à un sujet déterminé et connu et non indistinctement à tous.

rentrée. Je te conseillerais aussi de te faire faire deux petits meubles très simples, en chêne blanc, qui te serviront non seulement au séminaire, mais plus tard. Le premier, une table de travail avec un pupître et quelques tiroirs ; le second, une petite çommode quelque peu élevée à cinq ou six tiroirs. Dans le premier, tu mettras tous tes livres et tes papiers, dans le second tous tes habits, tes hardes, ton pouvoir temporel. Avec une chaise et une cuvette, tu seras le plus heureux des hommes dans ta petite cellule. Demande au bon Monsieur Dugrais, le maître des cérémonies, de te colloquer dans mon ancienne petite chambre au second ; je crois qu'il y aura de la place pour toi. Et, sur ce, mon A..., je prie Dieu qu'il t'ait en sa sainte et digne garde.

---

## VI

1er Juin 73.

Il y a aujourd'hui, premier juin, 29 ans que j'ai eu l'honneur et le bonheur de recevoir la tonsure ; je l'avais mise sous le protectorat spécial de saint Pierre. Rappelle-

moi aux prières et à l'affectueux souvenir de ces Messieurs et de tes condisciples.

---

VII

17 septembre 77.

Cher A...

Je bénis de tout mon cœur et ta retraite, et ton ordination, et toutes les journées, toutes les heures de ton sacerdoce. Nous voici donc arrivés au terme bienheureux de cette belle et sainte vocation, dont tu béniras le bon Dieu chaque jour davantage, à mesure que tu avanceras dans la vie. Ne m'oublie pas, je t'en supplie, à l'autel, surtout au *Nobis quoque peccatoribus* : c'est la bonne place. Ne demande jamais pour moi à Notre-Seigneur que ce que je lui demande uniquement : l'humilité et la douceur, son amour, et l'accomplissement de ses saintes volontés sur moi.

Adieu mon cher fils.

Je te bénis et t'embrasse tendrement. (*Manu proprià.*)

---

## VIII

Samedi, 22 Sept. 1877.

Mille bénédictions à mon cher fils, au moment et à l'heure même où il est consacré prêtre à Paris.

Auray, 10 heures. (*Manu proprià.*)

---

## IX

27 février 1879.

Ne m'oublie pas à Rome, cher A... aux pieds des saints et des martyrs, dans leurs beaux sanctuaires ; et regarde-moi toujours comme ton vieux père, plein de tendresse pour toi et espérant bien te retrouver un jour dans la cité du Paradis. Je t'embrasse et te bénis de tout cœur.

---

# LETTRES

ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS, ENTRÉ A DIX-SEPT ANS AU NOVICIAT DES CAPUCINS.

LETTRES ADRESSÉES A UN DE SES FILS SPIRITUELS, ENTRÉ A DIX-SEPT ANS AU NOVICIAT DES CAPUCINS.

Laigle, (Orne) 13 juin 1866.

Mon bon petit Frère,

Te voilà donc habillé en pauvre du bon Dieu, pieds nus, le gros sac sur le dos, la pauvre corde autour du corps. J'aurais été bienheureux de te prêcher ta vêture et de te montrer comment il faut ressembler désormais à un moineau. Les moineaux vont toujours pieds nus ; leurs pauvres plumes grisâtres sont dignes des plus pauvres capucins ; ils sont fort misérables, mangent comme ils peuvent, dorment où ils peuvent ; leur petit bec ne s'ouvre jamais pour médire ni même pour bavarder ; en un mot, malgré tout ce qu'on dit contre eux, ils sont, sous beaucoup de rapports, de vrais Frères-Mineurs. Prends garde, mon pauvre Georges, de leur ressembler par leur vilain côté : ils sont légers, inconstants,

braillards, colères, voleurs, brouillons, gloutons, et ils détestent la clôture,

Notre bon P. Rogatien, désormais P. Benoit-Joseph, est-il toujours au noviciat, malgré sa Profession ? Si tu le vois, embrasse-le bien de ma part, ainsi que le cher frère Pascal et le *Vénérable* frère Théotime. La première fois que vous aurez tous les trois un peu de temps, écrivez-moi, si le Père Maître y consent, et parlez-moi un peu intimement de votre vie religieuse, de vos joies, de vos peines si vous en avez. Toi, en particulier, parle-moi de ton petit caractère, de ta caboche et de tes autres perfections. N'oublie pas de me dire à quelle hauteur tu t'élèves durant tes extases. — Y a-t-il beaucoup de puces à tes trousses ? On dit (mais j'ai peine à le croire) que tu es si mauvais que toutes celles qui te piquent meurent empoisonnées, tandis que le frère Pascal et le frère Théotime sont si saints que toutes leurs puces se convertissent immédiatement.

Adieu, mon bon garçon.

N'oublie pas qu'à ton nom officiel de frère Philippe reste toujours attaché, quoiqu'en secret, le beau petit surnom que je t'ai donné « Frère Philippe des Anges. » Sois un vrai ange de pureté, de douceur, d'obéissance parfaite, d'a-

mour, de joie et d'innocence. Vis tout entier pour Jésus et Marie, et sois le plus pauvre petit de tous les petits pauvres de Jésus. — Je vous embrasse et vous bénis tous, en vous baisant les pieds et en me recommandant à vos communions et à vos prières.

---

6 janvier 1867.

Mon bon petit frère Philippus,

J'aurais voulu t'écrire et te bénir le jour même du nouvel an. Tu sais pourquoi je n'ai pu le faire : Paris, ce jour-là, ressemble à une fourmilière en fureur; et j'ai la prudente habitude de me sauver de chez moi n'importe où, pour échapper à l'invasion des Philistins.

Afin de compenser mon retard et aussi afin de ressembler un peu aux Mages qui, en ce jour de l'Épiphanie, n'ont pas osé se présenter les mains vides devant les trois grands pauvres de Bethléem, j'accompagnerai ma lettre (qui n'est pas pour toi seul, mais pour tous les bons petits Frères), d'un modeste cadeau, qui ne sera ni de l'or, ni de l'encens, ni de la myrrhe. Il arrivera

au noviciat à ton adresse l'un de ces jours ; guette-le comme un petit chat guette une souris dans son grenier. Que sera donc le cadeau ? Je te le donne à deviner en dix et en cinquante, et même en cent. Quant aux autres Frères, qui ne sont pas si bêtes que toi, je le leur donne à deviner en quatre-vingt-dix seulement. Ce sera petit, comme il convient à l'égard de Frères-Mineurs ; très bon, pour ressembler à frère Philippe ; très doux, pour contraster un peu avec lui ; transparent pour symboliser la conscience de la communauté ; très délicat, très fin et très exquis, pour être un peu en accord avec la grâce franciscaine ; enfin, chose extraordinaire, cela pourra se boire, mais uniquement à la santé du Saint-Père (1).

Je vous souhaite à tous, mes chers petits Frères, et à toi en particulier, mon vieux Philippus, une année à la Saint-François : joie dans la pauvreté, paix et sérénité dans la pénitence, énergie dans l'obéissance à la règle et dans la pratique de ce qui coûte le plus ; je vous souhaite en outre un immense amour pour Jésus au Saint-Sacrement, un grand zèle pour la communion fréquente, une grande confiance et simplicité en

(1) Monseigneur envoyait une petite caisse contenant de minuscules bouteilles de liqueurs de diverses couleurs : une bouteille, contenant à peine un petit verre pour chacun des Frères.

recevant Jésus, qui ne vient pas à nous parce que nous sommes bons, mais pour nous rendre bons.

Adieu, mon petit Frère, et vous tous, ses chers confrères. Je baise en esprit vos pauvres pieds nus, que Jésus aime tant, et je me recommande avec de grandes instances à la puissante protection de vos communions, de vos pénitences et de vos prières. Vive Jésus dans nos cœurs et au Très-Saint-Sacrement de l'autel !

---

1er mai 1867. — St. Philippe.

Petit frère Philippe,

Je viens te souhaiter la Saint-Philippe, te souhaitant d'être un saint frère Philippe, presqu'aussi saint que saint Philippe ; car saint Philippe était si saint que le petit frère Philippe ne peut prétendre à être un saint Philippe de la taille du grand saint Philippe. Pour ta fête, voici la petite photographie que tu désires; en la regardant, n'oublie pas de prier le bon Dieu pour moi, et pense à tout ce que je te recommandais lorsque tu venais me faire tes petites visites cœur à cœur, à genoux, aux pieds

de Jésus qui, par moi, t'attirait à lui, te touchait le cœur de sa sainte grâce, te donnait peu à peu l'amour de sa pauvreté, l'esprit de ta vocation, l'humilité et la douceur, le zèle de la pureté et la pureté de l'amour. Tu étais alors un bon petit oiseau sur la branche, toujours exposé à la griffe du chat : maintenant tu es bien tranquille dans la paix du nid de saint François ; le petit moineau s'est changé en une belle colombe, à moins que, retenant quelque chose de ton ancien bavardage et de tes caprices mélancoliques, tu ne sois devenu une petite pie ou un jeune perroquet.

Je te souhaite d'être une colombe, une vraie colombe, au cœur tout innocent et tout aimant. C'est-là mon vœu de bonne fête. Je l'étends à toute ta chère communauté, que je bénis et que j'aime du fond de mon cœur avec toi, mon petit Philippe, qui es au fond du nid comme le plus petit et le dernier de tous. Ne m'oublie jamais dans tes communions, qui, je l'espère, sont bien fréquentes et bien ferventes. Où recevra-t-on souvent le bon Jésus, si ce n'est dans la maison de saint François ?

---

27 septembre 1867.

Mon enfant,

Je te remercie de ton souvenir de la Saint-Louis et de toutes tes bonnes lettres. J'y vois de plus en plus l'empreinte d'un dévouement profond et solide au bon Jésus, à sa croix et à sa sainte religion. Dieu soit béni de cette belle grâce qu'il t'accorde, à toi si pauvre petit pécheur et qui n'avais de bon que ton bon cœur. On devrait t'appeler frère Madeleine, car c'est à Madeleine qu'il a été dit pour la première fois : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Te voilà donc barbu comme un vrai capucin ? Allons, frère Barbon, du courage ! grandis en humilité, en douceur, en paix, en égalité d'esprit, en bon caractère, en parfaite obéissance, à mesure que ta barbe grandit. Tu seras parfait quand ta barbe touchera terre : seulement ne triche pas, et ne te mets pas à quatre pattes.

Adieu, petit frère Barbu, petit frère Barbon, petit frère Barbiche. Je t'embrasse au-dessus de la barbe, sur tes deux vénérables joues.

Mille affectueux et fraternels souvenirs à toute

la chère communauté des Pères et des Frères ; je ne les connais pas, mais cela ne fait absolument rien : en Jésus, en Marie et en saint François, on ne fait absolument qu'un. Je me recommande à tes prières et à celles de tous tes Frères. C'est aujourd'hui pour moi un grand et bon jour : il y a treize ans que je suis devenu tout à fait aveugle et que le bon Dieu, miséricordieux et clément, m'a mis de force dans un petit cloître portatif, dont personne que lui ne peut forcer la clôture.

La paix soit dans ton cher cœur.

---

# LETTRES

A GABRIEL S., A SA MÈRE ET A SON PÈRE.

Le jeune Gabriel S. élève du collège Stanislas, particulièrement aimé de Mgr de Ségur, tomba malade au mois de mai 1864, offrit sa vie à Dieu pour la conversion de son père, magistrat intègre, homme de bien et de devoir, mais qui n'avait pas le bonheur de croire. Gabriel mourut le 25 mai, et son père, devenu chrétien, mena depuis lors la vie la plus édifiante, et mourut à son tour en août 1880, dans les bras de Mgr de Ségur.

---

## LETTRES A GABRIEL S., A SA MÈRE ET A SON PÈRE.

mai 1864

Mon cher petit Gabriel,

Mon petit doigt m'a dit hier au soir, que tu continuais à te tourmenter, je n'en crois rien, car je te sais trop raisonnable et trop obéissant.

Cependant je tiens à t'avertir des mauvais

bruits qui courent sur ton compte. Tu ferais peut-être bien d'en prévenir le commissaire de police du quartier.

Prends garde à l'ennemi : à défaut d'autre victoire, il tâche, du moins, de troubler la paix de ton cher petit cœur, et de te persuader que le bon Dieu n'est pas avec toi. Ne le crois pas : lui et mon petit doigt sont deux menteurs, et toi, mon Gabriel, tu es un bon petit chrétien, au cœur droit et fidèle, qui déteste le mal et ne pèche qu'en imagination.

A Dieu, mon enfant bien aimé, au revoir bientôt, que Notre-Dame des Victoires et St-Joseph te gardent corps et âme pour ton bien, pour ton salut, et pour le bonheur de tous ceux qui t'aiment ! Je t'embrasse et te bénis au nom de Notre-Seigneur.

---

Laigle, 20 mai 1864.

Mon cher Gabriel,

Voici une petite lettre destinée à te souhaiter bon voyage pour N.-D. des Victoires. On ne peut pas, malheureusement, te dire, comme dans la chanson : bon

voyage monsieur du Mollet : ce serait méconnaître, essentiellement, l'état de tes jambes ; mais je puis te dire, et je te dis : bon voyage, cher et bien aimé enfant, rapporte du sanctuaire béni de la Mère de Dieu la grâce pour ton cœur, la force pour ton pauvre corps fatigué, la joie et l'espérance pour tous les tiens, et une bénédiction spéciale pour ton père, ta mère et ta sœur. Ne reste pas longtemps à genoux à N.-D. des Victoires, c'est le cœur qui prie, et les genoux ne sont faits que pour aider le cœur. Si tu le peux, donne-moi, je te prie, des nouvelles du petit pèlerinage. Je compte toujours revenir à Paris jeudi prochain, je tâcherai d'aller t'embrasser dès le retour. En attendant, mon cher petit, je prie de tout cœur notre bon Seigneur à tes intentions : je lui demande pour toi une vraie et solide piété, une foi simple, une conscience pure, l'horreur du mal, l'attrait et la grâce de la prière, une pureté sans tache et la bénédiction d'une bonne vie.

Présente mes plus affectueux souvenirs à tes excellents parents. Monsieur l'abbé me demande de ne pas l'oublier auprès d'eux et se joint aussi à moi, pour t'embrasser, mon bon Gabriel, lui, sur une joue, moi sur l'autre, sans oublier le bout du nez. Je bénis et embrasse aussi la très

Révérende Mère sacristine, honni soit qui mal y pense ! Je la regarde un peu comme ma petite fille, puisqu'elle est la sœur de mon cher petit enfant.

---

Troyes 6 juin 1864.

Chère Madame,

Je suis bien au regret de ne pas être à Paris demain pour aller vous voir dès votre triste retour. Exprimez, je vous prie, tout ce regret, uni à la plus cordiale affection, au pauvre père de notre petit Gabriel. J'arrive à Paris mercredi soir fort tard. Si vous pouviez, jeudi matin, venir assister à la messe dans *notre* chapelle nous prierions ensemble pour ce cher enfant, ou plutôt, je l'espère de tout mon cœur, en union avec ce cher enfant. Le ciel où il est, et la terre où il nous a laissés ne font qu'un en Jésus-Christ, qui est le vivant rendez-vous de ses fidèles, soit qu'ils se reposent déjà en son amour éternel après la journée du travail, soit qu'ils souffrent encore sur la terre, espérant le repos. Je vous proposerai l'épitaphe de notre Gabriel, dernier souvenir de foi et de

tendresse, dernier acte de mon saint ministère auprès de lui.

Adieu, chère et pauvre Madame, je vous bénis de tout mon cœur, ainsi que M. S***, Madame votre belle-mère et votre bonne petite Marie, et je prie la sainte Vierge d'adoucir les angoisses de vos cœurs.

---

Laigle 23 aoû: 1864.

Cher Monsieur,

L'absence ne fait rien aux vraies affections, je viens vous en donner une petite preuve en vous écrivant ces quelques lignes, à l'occasion de notre 25.

Après-demain, il y aura trois mois que notre Gabriel a été repris par son Père qui est aux cieux, afin d'attirer, plus fortement et plus sûrement aux cieux, son père et sa mère, et ses amis qui sont encore à cheminer ici-bas. Bon petit enfant ! il continue, quoique d'une autre manière, son rôle de fils tendre et dévoué, il nous aide à vivre de la vraie vie, à mieux connaître et à mieux apprécier l'unique nécessaire. Séparé de nous par les sens, il est avec nous par l'esprit ; et, en

N.-S. J.-C. qui est le roi et le centre du ciel, notre Gabriel nous est intimement uni. A notre tour, allons à ce Sauveur ; vivons en lui, d'abord par la prière et le recueillement intérieur, car il est là en nous, et notre âme baptisée est son temple, puis par la communion, car il est là devant nous, et son Église unit le ciel à la terre et la terre au ciel. En dehors de J.-C. il n'y a que mort et désespoir, mais en lui, qui est la vie éternelle, tout est vivant et vivant pour l'éternité ; nous sommes les rameaux vivants de ce vivant cep, les uns au ciel, les autres sur la terre ; les uns dans l'éternité, les autres encore dans le temps. Cher Monsieur S*** plus vous serez chrétien et pieux, et plus votre enfant bien-aimé sera près de vous et vous près de lui. Adieu, portez votre croix avec douceur et énergie. Nous ne sommes point, disait jadis saint Paul, comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Je vous embrasse de tout cœur et vous prie de transmettre mes affectueux souvenirs à votre sainte femme, à Madame votre mère, et à la bonne petite Marie.

---

28 août 186[illegible].

Cher Monsieur S***

Votre veuvage est sur le point de cesser. j'en suis bien heureux pour vous, et aussi, pour votre excellente femme. Quoique rien ne console d'une manière directe et efficace dans une douleur comme la vôtre, néanmoins la présence de ceux que l'on aime adoucit l'amertume du chagrin. La prière et la piété, ne consolent pas, elles soutiennent, elles sanctifient, rendent les larmes méritoires devant Dieu, elles nous apportent du ciel l'espérance la paix et la résignation. Ce qu'il faut demander à Dieu dans les grandes épreuves de la vie, c'est une foi très vive. Si notre foi était plus intime, plus ardente, nous comprendrions davantage que la vraie vie n'est pas ici-bas, et que nous ne sommes, en ce monde, qu'en préparation. Nous attacherions moins d'importance à des séparations que nous verrions clairement n'être que passagères, et qui seront mille fois compensées par une réunion, non-seulement éternelle, mais absolument heureuse, et telle, qu'il n'y en a pas d'aussi douce, d'aussi parfaite ici-bas. Notre-Seigneur peut, hélas ! dire à chacun de nous, comme à saint

Pierre: « Homme de peu de foi, pourquoi doutes-tu ? » Et nous autres tous, il faut lui adresser la prière que lui faisaient ses apôtres, lorsqu'ils descendaient du Thabor « Seigneur augmentez-nous la foi *Domine adauge nobis fidem.* » Cette grâce divine de la foi, Notre-Seigneur la donne, avec amour, à tous ceux qui la lui demandent, comme il donne la lumière de son soleil, à tous ceux qui veulent ouvrir les yeux. La prière, la communion les bonnes lectures, et la fréquentation des chrétiens, tels sont les moyens très simples et très doux par lesquels nous obtenons la foi.

Que notre petit Gabriel nous obtienne à tous une augmentation de cette grâce céleste, et qu'il contribue, ainsi, à notre prochaine réunion dans la patrie de la paix et du bonheur! Il nous le doit bien à nous tous qui l'aimons tant, et qui l'aimerons à toute éternité.

Adieu, très cher monsieur S***, soyez bien fidèle à votre communion du 25 de chaque mois, ce sera votre force et votre salut. Soyez assuré que c'est le vœu le plus cher du cœur de notre enfant bien-aimé. Je vous embrasse cordialement en vous chargeant de mes plus affectueux hommages pour madame votre mère et pour la nouvelle arrivante d'Arcachon.

25 mai 1866.

Cher Monsieur,

J'ai dit ce matin la messe pour notre bon petit Gabriel, et un peu aussi pour vous tous. Je ne veux pas laisser passer ce jour, qui m'unit si étroitement à vous, sans vous dire de loin ce que j'aurais été heureux de vous répéter de vive voix : Que je vous aime de tout mon cœur, que je vous remercie de votre bonne amitié, et que je m'unis à vous pour demander à Dieu de nous réunir tous dans la bonne éternité, où notre enfant bien-aimé a eu le bonheur d'être introduit le premier. Vivons pour l'éternité. Tout le reste n'est qu'un jeu d'enfant. Là seulement est la vie.

---

20 octobre 1869.

Chère Madame,

Je ne pourrai probablement pas réaliser notre projet ; depuis trois jours nous sommes tous réunis autour du lit de ma mère, qui vient d'échapper comme

miraculeusement à la mort. Dimanche matin, j'ai cru que son dernier moment était venu, j'ai dû lui donner les derniers sacrements. Au lever du jour, elle avait été frappée d'une violente congestion cérébrale, son pouls était tombé à 40 ou 42 ; et le médecin lui-même n'espérait plus guère. Elle me disait hier qu'elle devait la vie à l'Extrême-Onction, à Notre-Dame de Lourdes et aux saintes prières qui ont accompagné notre douleur. Aujourd'hui le danger semble disparu ; mais je ne puis songer à la quitter d'ici quelque temps. Priez bien tous pour elle et pour nous. Je n'oublierai pas le 25. Aujourd'hui il y a un an que ma chère et sainte sœur nous a quittés pour le Paradis. Elle y aura trouvé notre Gabriel.

---

17 avril 1871.

Chère et bonne Madame,

C'est de Poitiers que je réponds à votre lettre du 4 qui m'est arrivée pour Pâques. Toute la fin de ce carême a été plutôt une mission qu'une station ; j'ai passé presque toutes mes journées à confesser ; les hommes

n'ont pas cessé de venir durant la semaine spéciale de leur retraite. Le jour de la clôture, à la grande bénédiction pascale, c'était, paraît-il, une foule incroyable. Dieu en soit béni mille fois. — Le lendemain, nous avons eu une belle cérémonie à Sainte Anne, dont tous les abords étaient inondés de pèlerins ; et le mardi matin, je suis parti pour Poitiers. Je ne compte rentrer en Bretagne que le 27, et nous sommes décidés, quoi qu'il arrive, à ne pas retourner à Paris avant le mois d'octobre. Pourrons-nous même y rentrer jamais ? Y aura-t-il, après tous ces ébranlements, un Paris habitable ? C'est le secret de Dieu ; je l'adore d'avance, quel qu'il soit. En somme, qu'importe où l'on vit, pourvu que l'on vive de manière à aller au ciel ? L'important est d'arriver chez soi : l'affaire de la route et des moyens de transport n'est que secondaire. Il faut bien garder la paix du cœur au milieu de ces orages de la terre, et contenir l'impétuosité de l'imagination surexcitée par la crainte ou par l'espérance.

Redoublons de patience et de supplications, très chère Madame, et demandons pardon au bon Dieu de tous les blasphèmes, de tous les sacrilèges de la révolution. Pour notre part, apaisons la très juste indignation de Notre-Sei-

gneur, et, par la sainte Vierge, attirons la miséricorde de Jésus sur sa pauvre France prodigue et non encore repentante. Vous avez entendu parler du beau miracle de la sainte Vierge aux petits enfants de Pontmain diocèse de Laval ? Les paroles sont bien encourageantes: « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher ! » Adieu. Je bénis bien affectueusement et la grande petite Marie et sa bonne mère, sans compter son père : transmettez-lui à Versailles mes félicitations les plus sympathiques. Je suis tout à vous en l'amour de Notre-Seigneur et du cher ange Gabriel.

---

Kermadio 25 mai 1871.

Chère Madame,

Je vous écris un peu au hasard pour notre douloureux et cher 25 mai. Je viens de le célébrer à l'autel avec le cher petit Gabriel l'ange gardien de la famille. Aujourd'hui sept ans, comme cela passe vite ! Pour lui cela ne passe plus : la vie du ciel n'est pas, comme celle de la terre, une succession de moments qui passent et de moments qui ne sont pas encore :

c'est une durée parfaite indivisible et entière à la fois, où tout bien est toujours présent sans défaillance aucune, où la béatitude est absolue et ineffable, où la vie n'est qu'un seul acte de pur amour accompagné d'une joie sans mélange, participation surnaturelle à la vie, à la joie, à la béatitude de Dieu même. Voilà ce dont jouit éternellement notre Gabriel, en compagnie de tous les bienheureux, de tous les anges, de la très sainte Vierge et de l'adorable humanité du Sauveur. Voilà le ciel qui nous attend nous-mêmes après les petits travaux de cette petite vie où il n'y a rien de si bon et de si utile que de pleurer et de souffrir. Souffrir est la plus grande grâce que les pauvres pécheurs puissent recevoir de la miséricorde divine. Persévérez, chère Madame, et avec vous votre bon et cher mari, et par-dessus le marché la bonne petite Marie de Gabriel, persévérez dans la prière et dans la fréquentation du mystère de la vie éternelle qui est l'Eucharistie. La prière et la communion sont les deux grands éléments, les deux actes fondamentaux de la vie chrétienne, laquelle n'est autre chose que la vie éternelle en germe.

---

31 août 72

Chère Madame,

Je voulais vous écrire hier, jour de la naissance ici-bas de notre Gabriel ; je ne l'ai pas pu. Le vrai jour de la vraie naissance est celui où l'on naît là-haut, parce que là-haut seulement est la vraie vie, éternelle, sans ombre, sans défaillance, seule digne des enfants de Dieu. Que Gabriel nous y attire tous de plus en plus après lui ; c'est un petit bienheureux, bienheureux pour toujours.

A notre retour je vous raconterai les grandes et bonnes choses que nous venons de faire à Nantes. Un congrès de près de mille serviteurs de Dieu pour s'occuper uniquement du salut des pauvres ouvriers : n'est-ce pas bien beau et bien bon ?

Mille amitiés au cher Monseur S***. Mille affectueux souvenirs à vos trois enfants. Je suis tout à vous du fond du cœur. Vous allez recevoir incessamment un petit souvenir de moi qui je l'espère vous fera du bien, du bon bien.

---

6 septembre 1875.

Chère Madame,

Mille actions de grâces pour votre bon souvenir et pour la date de votre lettre. J'y aurais répondu immédiatement si je n'avais été assez souffrant depuis une quinzaine, ce qui a laissé ma pauvre correspondance s'accumuler comme le Mont-Blanc. Depuis deux ou trois jours je vais beaucoup mieux. C'est un agréable mélange de petits accès de fièvre vagues, avec un peu d'irritation d'entrailles. En vieillissant, il faut bien attraper quelque chose.

Je suis bienheureux du bonheur des vôtres, et de la gentillesse du bon petit Gabriel. Si celui-là se présente jamais aux Assises, je connais un Président qui ne lui fera pas les gros yeux.

Adieu. Rappellez-moi à la bonne amitié du cher père et grand-père de Gabriel. Dites à Marie et à Georges que je prie la sainte Vierge et saint Joseph, patrons de la famille chrétienne, de les bénir ainsi que leur enfant ; et je vous renouvelle à vous-même, très chère Madame, l'hommage de mon tendre respect.

Nous n'allons pas mal à Kermadio et nous avons ici un temps merveilleux.

Kermadio, 28 août 1879.

Chère bonne Madame,

Après vous avoir remerciée de vos vœux, et de votre souvenir toujours si gracieux, je viens fêter, religieusement, avec vous et avec notre cher M. S***, l'anniversaire de notre Gabriel. Dans le ciel, il n'y a plus d'années, ni de temps, comme ici-bas ; la béatitude y est un état indivisible, un seul et unique acte qui a eu un commencement, mais qui n'a ni succession, ni fin, qui enveloppe et compénètre entièrement, totalement la créature béatifiée et lui communique d'une manière incompréhensible le bonheur même du roi de gloire et d'amour, N.-S. J.-C. Un jour nous entrerons, nous aussi, par la miséricorde de Dieu, dans ce même bonheur divin et nous y retrouverons, avec notre cher petit Gabriel, tous ceux que nous aurons aimés sur la terre et qui se seront endormis dans la grâce et dans l'amour de J.-C. Comme ce sera beau et comme ce sera bon ! Préparons-nous-y tous et chacun vaillamment, sans craindre notre peine, et en nous donnant du mal en gros et en détail.

Je continue à mieux aller, malgré le triste

temps que nous ne cessons d'avoir : vents continuels, temps lourds, orageux, pluvieux, mous, etc., etc.

Adieu, chère Madame, je vous baise la main avec un affectueux respect, j'embrasse les deux grands bébés et bénis, de tout mon cœur, le grand-père et la grand'mère, la fille et le gendre.

---

*A Monsieur S*** ;*

Montgeron, 6 août 1880.

Très cher ami,

Votre excellente madame S*** a eu la bonté de prendre l'initiative de la petite correspondance dont nous étions convenus et elle me dit ce matin que vous n'êtes guère plus vaillant que dimanche dernier et que les forces ne reviennent pas vite.

Pauvre cher ami, ne pouvant faire autre chose, offrez du moins bien doucement, mais très cordialement vos langueurs, votre ennui et les pointes de vos souffrances à Celui qui ne permet pas qu'un seul cheveu tombe de notre tête sans son expresse volonté. De la sorte tout sera

méritoire pour vous et vous retrouverez chacune de vos épreuves transformée en un beau rayon de gloire dans la bonne éternité. C'est quand on souffre et quand on est réduit à l'impuissance d'agir, qu'il faut se réfugier très fidèlement sous les ailes de la miséricorde de Dieu, qui trouve toujours moyen de nous faire profiter de tout ce qu'elle juge à propos de nous envoyer, l'amertume comme la douceur. Dès mon retour à Paris dans 8 jours, je m'empresserai d'aller vous voir et si cela se peut de vous porter la sainte Communion, le grand remède de tous nos maux et la seule vraie consolation des douleurs de notre pauvre vie. Préparez-vous-y en vrai chrétien, de tout votre cœur ; en attendant je remercie mille fois madame S*** de son aimable attention et je la bénis bien affectueusement, ainsi que vous, mon cher vieux fils, ainsi que la bonne Marie et ses trois petits enfants sur lesquels nous reportons la profonde tendresse que nous portions ici-bas à notre Gabriel. Bon Gabriel ! nous le retrouverons dans le sein de Dieu, dans la sainte et éternelle vie qui s'approche, et que rien ne pourra jamais nous ravir.

---

Montgeron 19 août 1880.

Chère Madame,

Hier, nous avons été auprès de vous en esprit, à Saint-Sulpice. Pauvre cher M. S*** comme on va l'oublier vite! Excepté nous et quelques intimes, qui continuerons à porter chaque jour devant Dieu son bon souvenir, combien penseront à lui dans un mois? combien surtout, dans un an, dans quelques années? Ce monde est le pays de l'oubli; et, à ce point de vue, comme à tous les autres, il n'y a de vrai, de vivant, de digne des chrétiens que la bonne éternité. Nous autres, hâtons-nous de soulager d'abord, puis de délivrer du purgatoire ceux qui sont encore en chemin, et ne nous occupons plus que d'aller au ciel, d'aller à celui qui est tout, dans le sein duquel nous retrouverons tout, et en dehors duquel il n'y a que vanité et bagatelle.

En son saint amour, je suis et serai toujours votre serviteur bien affectueusement dévoué.

---

Montgeron 1er septembre 1880.

Merci, chère Madame, de votre bonne lettre: voilà donc le mois de notre pauvre M. S*** (celui où il nous a quittés) remplacé par le mois de septembre. Comme tout passe ! Tout excepté Dieu et ce qui est en Dieu. C'est là qu'il faut vivre pour vivre toujours. Je vais toujours à peu près de même. Quand Marie est venue j'étais plus faible, voilà tout. Je suis resté deux jours sans pouvoir dire la messe, et je croyais que quelque nouvel accident allait frapper à ma pauvre vieille porte. J'en ai été quitte pour la peur. Mais j'ai tort de parler de peur, car, dans ces sortes de choses, il n'y a à craindre que de n'être pas bien fidèle à la grâce de Dieu. En somme, qu'est-ce que cela fait d'être pour un bout de temps paralysé ou ingambe, vaillant ou infirme? Ce qui importe uniquement, c'est d'être humble, patient, pénitent, bien cordialement soumis à la volonté de Dieu.

Vivez beaucoup pour lui et pour tout ce qu'il aime, chère Madame, et aimons-le de tout notre cœur.

---

# LETTRES

ADRESSÉES A UNE DE SES FILLES SPIRITUELLES DE 1866 A 1877.

## LETTRES ADRESSÉES A UNE DE SES FILLES SPIRITUELLES DE 1866 A 1877.

25 juin 1866.

Ma bonne petite Louise.

Le jour de votre première communion est votre seconde grande étape dans la route du ciel. La première est le Baptême ; la dernière sera la bonne mort. Vous voilà désormais initiée au sacrement admirable du corps et du sang de Notre-Seigneur, qui sera pendant toute votre vie la nourriture de votre chère âme. Il faut tâcher dès maintenant de vous approcher le plus souvent possible du corps de votre Dieu, afin qu'il garde votre âme pour la vie éternelle. Si vous pouvez venir me voir avec votre mère le mercredi 3 juillet, nous causerons de tout cela et nous réglerons pour le mieux cette grande affaire.

Ne m'oubliez pas dans vos prières, ma chère enfant. Vous êtes ma fille spirituelle, et il faut me rendre prière pour prière, affection pour affec-

tion. Je vous bénis de tout mon cœur ainsi que votre excellente mère, à qui je vous recommande d'être toujours doucement et respectueusement soumise. Que la très sainte Vierge vous garde toute votre vie dans l'amour du bon Dieu !

---

25 août 1866.

Je vous souhaite à mon tour une bonne fête, ma chère petite Louise, en vous remerciant affectueusement de votre lettre et de votre souvenir. Je vois avec bonheur que vous restez fidèle au bon Dieu. Cela ne cessera jamais, n'est-il pas vrai, et vous ne ferez pas comme tant d'autres jeunes filles qui se laissent emporter par le torrent de l'étourderie, de la vanité, de la légèreté, de la coquetterie des folles joies. Vous serez au contraire, ma bonne Louise, une de ces vierges prudentes dont parle l'Evangile, qui tiennent toujours leur lampe allumée et en bon état, afin d'éclairer leur marche, d'être toujours des enfants de lumière, et de pouvoir répondre quand il le faudra à l'appel suprême du bon Dieu. Cette lampe allumée, c'est la foi et la vie de la foi ; l'huile est la prière, la piété, la

charité, l'amour de Jésus et de Marie ; la mèche, ce sont les exercices de piété, et par-dessus tout la fréquentation assidue des sacrements. Je vous souhaite, ma fille, la lampe de saint Louis, et je vous prie de la lui demander aussi pour moi.

Priez beaucoup pour votre chère mère qui vous aime tant et si bien ; priez pour votre père et votre frère, afin qu'ils aiment Dieu avec vous. Je vous bénis, ma chère petite, et suis en l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ et de la très sainte Vierge, votre père tout affectionné.

---

30 août 1867

Bonjour ma bonne petite enfant. En échange de vos vœux de la Saint-Louis je vous retourne mes vœux de la *Saint*-Louise. Quand vous serez canonisée, j'écrirai *Sainte* Louise, mais pas avant. Je vous souhaite de marcher tous les jours de votre vie, ou, pour mieux dire, de courir dans la voie droite et pure qui mène à la canonisation. Dès maintenant, il faut viser à être une petite sainte ; et qu'est-ce qu'une sainte ? Tout simplement une chrétienne parfaite. Tâchez, ma bonne fille, d'être si peu imparfaite

que vous soyez presque parfaite. Tâchez de prier parfaitement, de vous confesser parfaitement, de communier parfaitement, d'aimer parfaitement le bon Dieu et sa sainte Mère, d'obéir parfaitement, d'être parfaitement douce et patiente.

Je ne veux pas vous donner d'autres fleurs pour le bouquet de votre fête, et je vous demande, ma fille, de me souhaiter et de m'obtenir ces fleurs-là. Je les souhaite également à votre bonne mère que je remercie de sa lettre et que je bénis ainsi que vous du fond de mon cœur.

---

4 septembre 1870.

Ma bonne petite Louise, s'il faut à tout le monde de la force et de la paix au milieu des épreuves qui pèsent si lourdement sur la France, il en faut doublement à deux pauvres femmes isolées comme vous êtes. Mais ce que Dieu garde est bien gardé, et j'espère fort que vous n'aurez pas trop à souffrir. Pauvre fille! Quand donc luiront pour vous des jours meilleurs? A la fleur de la vie, vous en connaissez déjà toutes les amertumes. Seulement, ne l'oublions pas, mon enfant, il est plus utile à notre vrai bien de souf-

frir que de jouir en ce monde. La vie passe vite, l'éternité demeure ; et c'est pour l'éternité qu'il faut vivre dans le temps. Ceux qui ne font pas ainsi sont des fous.

Plus que jamais, soyez fidèle à vos deux communions par semaine : unissez ainsi votre pauvre petite prière à la divine et infiniment puissante prière du Fils de Dieu, et obtenez par lui ce que vous ne pourriez obtenir par vous-même. Avec lui, demeurez bien abandonnée entre les bras du bon Dieu, faisant sa sainte volonté au jour le jour, sans vouloir escompter l'avenir.

Adieu, ma chère Louise ; je vous bénis et vous embrasse paternellement. Mille bons souvenirs à votre mère, à qui je vous supplie de ne donner que des consolations et de la joie.

---

5 janvier 1871.

Ma bonne petite Louise, je reçois aujourd'hui même votre aimable lettre du 31 décembre, et je ne perds pas un instant pour vous retourner, ainsi qu'à votre pauvre et chère mère, vos souhaits si affectueux. Que Notre-Seigneur daigne nous accorder à tous, et à vous en particulier, ma chère fille, une année vrai-

ment bonne, telle qu'il les aime. Les bonnes années ne sont pas en effet celles où l'on a tout à souhait, mais bien celles dont les jours et les heures, vivifiés par la sainte grâce de Jésus, se retrouveront glorieux et bienheureux dans l'éternité. Ne demandez pas autre chose pour moi ; je ne demande pas autre chose pour vous. Souvent, nos meilleures années sont celles où nous pleurons, où nous souffrons davantage. La croix est si sanctifiante ! Et ses quatre branches sont de si bons remèdes pour toutes nos vraies misères ! Vous savez ce que symbolisent les quatre branches de la croix. Celle d'en bas, la plus longue, qui soutient les autres, c'est l'humilité. La seconde, celle d'en haut, c'est la belle et angélique chasteté. La troisième et la quatrième, à droite et à gauche, symbolisent la pauvreté ou le détachement des choses de la terre et l'obéissance. Au milieu, toutes se réunissent en un centre qui est la charité, le cœur très sacré de Jésus. O bonne croix ! si nous l'avions bien solidement plantée dans notre pauvre cœur, nous serions toujours dans la paix et dans la joie spirituelle, à la barbe des Prussiens, des démocrates et de tous les démons de l'enfer.

Ma bonne petite Louise, êtes-vous bien fidèle à vos deux communions par semaine ? N'oubliez

pas que tous les dimanches, tous les jeudis, et en outre les jours de fête, votre Sauveur vous attend au fond de son tabernacle. Allez à lui sans crainte, parce qu'il est bon et qu'il vous aime. Si vous ne valez pas grand'chose, il est bon pour deux. Si vous n'avez rien, il est riche pour deux, et pour cent, et pour mille. Consolez-vous auprès de lui de vos peines du dehors et du dedans.

Si le bon Dieu permet que je revienne à Paris, et si Attila ne brûle pas complétement Babylone, j'enverrai à votre bon oncle une petite provision de livres de propagande pour les braves gens de sa paroisse. Je m'occupe ici à en composer quelques-uns qui seront, je l'espère, utiles aux bons prêtres pour faire du bien aux âmes.

Adieu, ma fille. Soyez toujours bien douce, bien affectueuse pour votre mère. Je prie la sainte Vierge de vous bénir toutes deux ; tenez-moi au courant de ce qui vous arrivera. Adieu encore, je resterai ici jusqu'à nouvel ordre, sous la protection de sainte Anne d'Auray.

---

28 août 1875.

Ma chère enfant, après vous avoir remerciée de tout cœur de votre filial et aimable souvenir, je m'empresse de répondre à ce que vous me demandez. Rien n'est plus utile qu'une petite règle de vie ; mais pour qu'elle soit pratique, il faut qu'elle soit très simple et très large. Autant que possible, coucher et lever à heure fixe, et de bonne heure ; un quart d'heure ou, s'il se peut, une demi-heure de recueillement tous les matins avant ou pendant la messe ; la communion fréquente, telles ou telles prières dans le courant du jour, et il n'en faut pas trop prendre ; le soir, petit exercice de piété avant de se coucher ; confession tous les huit jours. Voilà tout. Tenez ferme au sujet des grandes et saintes pensées que vous savez ; le bonheur est là et n'est que là.

Adieu, ma chère fille. Je vous bénis du fond du cœur. S'il plaît à Dieu, je rentrerai à Paris vers le milieu d'octobre, et s'il daigne me continuer le bien de la santé, je continuerai à le servir de mon mieux.

*Manu propria.* — Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous !

7 septembre 1876.

Merci, ma bonne fille, de vos souhaits de la Saint-Louis et des nouvelles que vous me donnez de ma bonne vieille Louise. Ne vous découragez pas à la vue de vos misères. Notre bon Seigneur les connaît et en a compassion bien autrement que vous-même. Il vous aime malgré ces misères, et vient à vous précisément, dans la très sainte et très douce communion de chaque jour, pour vous aider à les combattre. Il ne faut pas espérer de les détruire en ce monde, mais simplement de les réprimer, de les combattre et de les détester.

Adieu, ma chère fille. Je rentre à Paris dans les premiers jours d'octobre et reprendrai mes mercredis à partir de la Toussaint.

*Manu propria.* — Je vous bénis affectueusement, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

7 septembre 1877.

Merci, ma bonne Louise, ma chère fille, de votre constant souvenir et de votre lettre de la Saint-Louis. Notre brave saint Louis est un fameux patron, et je ne le lâcherais pas pour un autre. Comme, au paradis, tous ces grands saints-là resplendiront dans la gloire des élus ! Nous aurons la joie d'être de leur suite, de nous réjouir de leur béatitude et de la partager éternellement. Au milieu des misères et des mille ennuis de cette vie passagère, c'est là qu'il faut regarder, ma chère fille, et ne point laisser nos yeux errer et se salir sur la terre. Allons vers le ciel, et nous serons sûrs d'y arriver. Et pour aller au ciel, allons à Jésus-Christ, qui est le ciel vivant, Dieu avec nous dans le sacrement de l'Eucharistie, puis, par la grâce et la communion, dans le vivant sanctuaire de notre âme.

Adieu, ma chère Louise, c'est là que je vous laisse, parce que c'est là que vous devez être toujours, en l'union et en l'amour du chaste époux de votre âme, le trésor du temps et de l'éternité.

*Manu propria.* — Je vous bénis en son nom.

29 novembre 1877.

Ma bonne petite Louise, laissez dire le monde, qui ne sait ce qu'il dit et que l'apôtre saint Jean nous déclare « être tout entier en puissance du démon ». Comment pourrait-il goûter la sainte virginité, et la joie si profonde, si paisible, si pure, que donne à une âme fidèle l'union à Jésus-Christ ? — Et par le monde, il ne faut pas entendre seulement les impies et les mondains proprement dits, mais encore la foule des demi-chrétiens (hélas ! et parfois des prêtres peu fervents) qui n'ont que des pensées humaines sur les choses divines et ne comprennent rien aux conseils évangéliques.

Ne cédez pas *trop* à ces exigences fiévreuses de votre bonne mère : c'est un service à lui rendre à elle-même. C'est une sorte de maladie imaginaire du cœur, et il est dangereux de prendre trop au sérieux ce dévergondage d'imagination et de sensibilité. Il faut la raisonner doucement, en faisant appel à ses bons sentiments et à sa conscience.

Soignez plus que jamais, ma bonne fille, vos communions et vos adorations ; gardez très paisiblement la sainte et douce présence de Dieu, en

vous d'abord par l'union de sa grâce et la paix de son amour, puis devant vous et en dehors de vous par le sentiment de son infinie majesté, devant laquelle nous ne sommes rien. Amour de Dieu, crainte de Dieu, voilà le très simple programme que je vous trace en son nom.

Adieu, ma chère petite fille. Que la sainte Vierge et notre bon Père saint François vous tiennent le cœur bien haut, tout détaché de la terre, en l'assurance du paradis. Jamais une inquiétude volontaire sur l'avenir : il est à Dieu seul, comme vous-même. Vivez au jour le jour, sans vous inquiéter du lendemain. Adieu, ma fille.

---

# LETTRE

ADRESSÉE A UNE PETITE FILLE PARALYSÉE.

LETTRE ADRESSÉE A UNE PETITE FILLE PARALYSÉE.

Le 29 juin 1877, Mgr de Ségur disait la messe à la chapelle des Martyrs, rue de Sèvres, 35, pour obtenir la guérison de la petite Cécile de X***, charmante enfant de huit ans, paralysée depuis longtemps déjà, à la suite d'une congestion cérébrale. Pendant neuf jours de suite, le père de la petite infirme avait apporté son enfant sur la tombe du P. Olivaint et de ses compagnons, et il avait demandé à Mgr de Ségur, son ami, de dire la messe pour la clôture de la neuvaine.

L'enfant, étendue sur deux chaises près de l'autel, suivait la messe avec recueillement et contemplait le saint officiant.

La messe dite, le père essaya de mettre sa chère fille sur ses pieds et de la faire tenir debout ; mais ce fut en vain. La paralysie subsistait tout entière. L'enfant fut reportée dans sa voiture, et voici le dialogue qui s'établit entre elle et son père :

— Eh bien, ma chérie, tu n'es pas guérie ?

— Non, papa.

— Tu l'as pourtant bien demandé au bon Dieu?

L'enfant ne répond pas.

— Comment ! dit le père étonné ; n'as-tu pas demandé au bon Dieu de te guérir ?

— Non, papa.

— Que lui as-tu donc demandé ?

— Je lui ai demandé de guérir Mgr de Ségur.

— Mais, c'était pour ta guérison à toi que la neuvaine avait été faite et que la messe était dite.

— Oui, papa ; mais en voyant Mgr de Ségur aveugle, cela m'a fait tant de peine que je n'ai pu m'empêcher de demander à Dieu de le guérir plutôt que moi.

Le père ne répondit rien ; il essuya une larme d'émotion, et il embrassa sa fille avec une tendresse mêlée de respect.

Mgr de Ségur fut vivement ému quand il apprit ce qui s'était passé : il écrivit à la petite infirme la lettre que voici :

Château de Livet, le 23 juillet 1877.

« Ma bonne petite Cécile,

Votre excellent papa a raconté à mon frère, qui me l'a écrit à son tour, que le 29 juin, pendant la messe que je célébrais pour vous, sur la tombe de notre saint

ami, le martyr Pierre Olivaint, votre bon cœur vous a poussée à parler au bon Dieu de mon infirmité en oubliant la vôtre. Quoique cela soit tout simple de la part d'une bonne petite chrétienne comme vous, je ne puis m'empêcher de vous en remercier, sans vous cacher cependant que vous vouliez innocemment me jouer un vilain tour.

« Voyez-vous, ma petite enfant, il n'y a rien de plus excellent sur la terre que d'avoir à souffrir avec le bon Dieu et de porter avec lui la croix des privations. En un sens, c'est un peu dur ; quelquefois même c'est très dur ; mais en un autre sens, mille fois plus élevé, mille fois plus saint et plus excellent, c'est très préférable puisque cela mène au ciel et nous aide beaucoup à éviter le péché et à ressembler à Jésus-Christ. Aussi n'ai-je pas la moindre envie d'être délivré de la sainte et sanctifiante infirmité que Notre-Seigneur a daigné m'envoyer, il y a plus de vingt-quatre ans, dans sa miséricorde adorable. Et vous, ma petite Cécile, je vous engage très-fort à désirer, non votre guérison, mais votre sanctification. Vous me direz peut-être que l'un n'empêche pas l'autre ? C'est très vrai. Il est cependant encore plus vrai que la sanctification est plus difficile d'un côté que de l'autre, et que

lorsque le bon Dieu lui-même nous cloue à côté de lui et avec lui sur la Croix, il est plus sûr pour nous d'y rester que d'en descendre. Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en Enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent-quatre-vingt-dix qui seraient au moins en Purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles, ou sourdes, ou paralytiques, ou affligées de quelqu'autre bonne grosse infirmité ; et que sur mille pauvres âmes qui souffrent énormément en Purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze qui jouiraient depuis longtemps des éternelles et saintes béatitudes du Paradis, si quelque miséricordieuse infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité, des plaisirs mondains, de la vanité, de la coquetterie, de la gourmandise, etc.

« Adieu, ma chère petite. Laissez-moi vous bénir et vous embrasser comme un vieux compagnon d'infortune. Je bénis mille fois tous ceux qui vous aiment et que vous aimez.

---

# LETTRE

A MADAME DE *** A L'OCCASION DE LA MORT D'UN ENFANT, PUIS D'UNE SŒUR.

LETTRE A MADAME DE** A L'OCCASION DE LA MORT D'UN ENFANT, PUIS D'UNE SŒUR.

I

Chère Madame,

Je ne veux pas laisser passer cette matinée qui a dû vous être bien cruelle ainsi qu'à tous les vôtres, sans vous donner un témoignage d'affectueux et sympathique souvenir. Je regrette beaucoup la nécessité qui m'a forcé de quitter Paris à jour fixe; j'aurais été vraiment heureux de contribuer quelque peu à vous aider à porter votre croix, comme Simon de Cyrène fit pour Notre Seigneur. Efforcez-vous bien, sur tout dans les premiers moments de souffrance, d'être avant tout chrétienne, et de garder avec énergie cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment. Je ne saurais vous dire, chère Madame, quelle bonne affection Notre Seigneur m'a mis dans le cœur pour vous, pour vos enfants, pour votre mari. Il n'y a que

le bon Dieu qui unisse ainsi en un moment ceux dans le cœur desquels il demeure. Aussi est-ce en lui et en lui seul que se forment pour l'éternité ces grandes et inaltérables unions qui font tant de bien à l'âme et qui aident à marcher dans la voie de la vie. J'envoie à mes trois enfants tout particulièrement la bénédiction de Celui dans le sein duquel repose le quatrième. Ils ont encore besoin de cette bénédiction pour assurer leurs pas et pour arriver à la joie divine du ciel : qu'ils gardent surtout l'innocence de leur cœur par un grand amour de Notre-Seigneur et une constante attention à sa très douce présence en eux. Ils portent, et vous aussi, en eux-mêmes ce bon Jésus, dans le sein duquel est leur petit frère, et c'est en rentrant en eux-mêmes, ou bien en s'approchant du Saint-Sacrement qu'ils se retrouveront, que vous vous retrouverez tous auprès de X***.

Je vous souhaite de toute mon âme la paix et la joie de Dieu qui s'allient si bien avec les larmes, et je suis pour la vie votre tout dévoué et affectionné serviteur.

II

Je vois avec bonheur, chère Madame, que vous n'oubliez pas, au milieu des tracas du voyage, les amis que vous avez laissés en France. Je bénis le bon Dieu de la force chrétienne avec laquelle vous portez tous les deux votre croix. Vous souffrez ; sans cela ce ne serait pas la croix; mais vous souffrez sans vous plaindre, avec paix et douceur. Vous êtes sur la voie du paradis par laquelle a passé votre petit prédestiné, portant lui aussi la croix des souffrances et de la mort, sanctifiée par le sang de Notre-Seigneur. — Jésus a pris nos souffrances, nos larmes et notre mort, pour leur donner un prix divin qu'elles n'ont point en elles-mêmes, et quand nous lui sommes unis par la foi vivante, par la pureté de cœur, par l'amour et par la bonne volonté, il nous rend toute transfigurée cette croix affreuse que nous lui avons donnée, et qui renferme désormais, non-seulement le bonheur du ciel, mais encore la paix en ce monde. Pleurez et souffrez sur cette croix, mais souffrez et pleurez avec Notre-Seigneur et en Notre-Seigneur. Vous savez que vous le portez en vous. Il accom-

plit en vous ce qui manque à sa Passion, pleurant par vos yeux de nouvelles larmes saintes, souffrant en vos souffrances qu'il bénit, priant par vos prières qu'il rend agréables à la majesté de son Père. Avec lui et en lui, non plus dans la souffrance, mais dans la vie et dans la joie éternelle, est votre petit enfant. Vous ne le voyez plus des yeux de votre corps, mais il est en réalité plus près de vous que jadis, si vous êtes unis à Jésus qui est la vie éternelle. Aimez-le donc tendrement, aimez-le par-dessus tout, ce bon Dieu de qui nous ne pouvons être jamais séparés, ni en ce monde ni en l'autre. Aimez en lui votre enfant bienheureux qui dans la pureté du ciel ne peut plus vous aimer qu'en lui et vous aime parfaitement et éternellement en lui.

Enfin aimez en Jésus vos enfants de la terre, vos parents, vos amis, et mutuellement tous les deux aimez-vous en lui. Hors de ce centre, toutes les affections sont éphémères.

Je ne vous parlerai pas de votre voyage, qui n'est qu'un prétexte pour ne pas trop pleurer. J'espère qu'il vous soulagera physiquement et qu'il fera du bien à vos enfants que j'embrasse de tout mon cœur. Je prie la sainte Vierge consolatrice des affligés de vous conduire tous, de vous bénir et de vous ramener au milieu de nous.

III

J'ai retardé exprès la réponse à votre bonne lettre afin que mon souvenir vous arrivât le jour même où j'aurais si vivement désiré me trouver auprès de vous. Jour de tristesse et d'actions de grâces de larmes pour la mère et de joie pour la chrétienne. Si dans l'éternité il y avait encore comme sur la terre des jours, des années, des époques se succédant les unes aux autres, il y aurait un an que votre petit enfant serait fixé dans ce bonheur incompréhensible, dans ce bien parfait et absolu auquel nous tendons nous-mêmes et que l'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu et que l'esprit de l'homme ne peut comprendre ici-bas. Les derniers seront les premiers, dit Notre-Seigneur : ce petit enfant, arrivé le dernier, est arrivé le premier au but ; celui que vous deviez tous aider par le conseil et par l'exemple se trouve tout à coup votre appui et votre protecteur dans l'œuvre toujours laborieuse du salut. Comme je vous l'ai dit bien des fois, il faut vous souvenir que vous êtes chrétienne avant tout, que vous êtes à Dieu avant tout autre amour. A ce point de vue le seul vrai, tout

change de face dans les épreuves de la vie, et la douleur la plus légitime se transforme en cette paix de Dieu dont parle l'apôtre saint Paul, qui surpasse tout sentiment et qui garde nos cœurs et nos pensées en Notre Seigneur Jésus-Christ. Combien il me serait doux de passer au milieu de vous tous, dans la sérénité du recueillement et de la tristesse sainte que les chrétiens seuls connaissent, tous ces jours anniversaires ! Que cette petite lettre, témoignage de ma profonde sympathie et de mon souvenir, supplée imparfaitement à ce que je ne puis faire et que le petit X*** veuille bien du haut du ciel me regarder comme un des siens et prier pour moi, en même temps qu'il prie pour vous. Qu'il me rende éternellement la bénédiction momentanée que je lui ai donnée au moment de son entrée dans la vie. J'embrasse vos autres fils tendrement, qu'ils prennent garde de conserver intact le trésor de leur innocence. Ils sont à la fois moins heureux et mieux partagés que leur petit frère, moins heureux parce qu'ils peuvent perdre cet unique nécessaire que X*** tient pour toujours, mieux partagés parce que la vie est le plus grand des dons de Dieu et parce qu'ils peuvent, en profitant de ce don, travailler pour la gloire de Notre-Seigneur à chaque instant,

croître en sainteté, accumuler les bonnes œuvres sur les bonnes œuvres et se préparer ainsi une éternité bien plus magnifique encore. Que Dieu vous bénisse tous et vous console par son saint amour. J'embrasse cordialement et avec une affection vraiment fraternelle votre pieux et excellent mari.

## IV

Voici deux mots destinés à vous prouver la profonde affection qui m'unit à tous les vôtres et mon souvenir religieux. Absent de corps, je serai demain matin présent au milieu de vous, trouvant en Celui que nous portons tous en nous-mêmes le centre de notre union indissoluble. C'est en ce divin centre que la terre s'unit au ciel et que nous entrons en rapport intime avec les âmes bienheureuses qui nous ont précédés dans la vie. Vivez bien en Jésus-Christ, vivez d'avance le plus entièrement possible en ce doux Seigneur et Sauveur, qui est notre vie en ce monde comme en l'éternité. Votre petit X*** le sait bien, lui qui maintenant voit à découvert ce qu'ici-bas nous croyons. Priez le qu'il vous garde et qu'il nous garde tous en Jé-

sus-Christ dans la paix, dans le bien et dans la vérité. J'embrasse mes chers enfants à qui je recommande instamment l'humilité, la douceur, l'innocence, la prière et l'énergie.

## V

Je n'ai su qu'hier la triste nouvelle et j'allais vous écrire. Votre bonne lettre m'apprend combien cette tristesse est remplie d'espérance et de paix chrétienne. Madame votre sœur est allée continuer son action de grâces dans le sein du bon Dieu, et elle est restée là où elle est tombée, sur le cœur de Jésus-Christ, au milieu même du feu de son amour. Oh ! la belle et douce mort, et qu'il est bon d'avoir dans sa famille d'aussi excellents modèles ! Le paradis est la grande, la perpétuelle communion, à laquelle rien ne prépare mieux que la communion passagère, mais fréquente d'ici-bas. Vivons bien en Notre-Seigneur et de Notre-Seigneur nous qui sommes encore en voyage ; nous vivrons éternellement de ce qui aura été notre vie sur la terre, Jésus-Christ et son saint amour.

# LETTRES

A SABINE DE SÉGUR EN RELIGION SŒUR JEANNE-FRANÇOISE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION, DE 1858 A 1868, SŒUR DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

Mgr de Ségur aimait le monastère de la Visitation de la rue de Vaugirard comme saint François de Sales aimait le monastère d'Annecy. Il y venait sans cesse voir sa sœur et ses compagnes au parloir, prêchait à la chapelle tous les vendredis de carême, et était avec ces saintes âmes en union continuelle de prières. Ces relations ne furent point interrompues par la mort de sa sœur et ne finirent qu'avec sa vie. C'est à la Visitation de la rue de Vaugirard qu'il a laissé son cœur qui y repose, embaumé, près de celui de sa mère, devant le Saint-Sacrement.

---

LETTRES A SABINE DE SÉGUR, EN RELIGION SŒUR JEANNE-FRANÇOISE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION DE 1858 A 1868, SŒUR DE MONSEIGNEUR DE SÉGUR.

Les Nouëttes, 26 août 1859.

Ma bonne fille,

La fête de notre sainte Jeanne-Françoise, reportée à ce jour à cause de saint Joachim, dont la fête a été célébrée le 21, me donne lieu de t'écrire, non pour te donner

des nouvelles insignifiantes, mais pour te faire part d'une grande et sainte pensée que j'ai trouvée en saint Bonaventure. Elle est pour toi comme pour moi, et je t'engage à la prendre pour sujet d'oraison pendant quelque temps.

Saint Bonaventure, après avoir exposé le beau et ineffable mystère de notre union intérieure avec Dieu par Jésus-Christ, dit que personne ne peut comprendre ni goûter ce mystère, s'il n'est pas convaincu que c'est bien plutôt une *expérience d'amour,* qu'un effort de raisonnement intellectuel. Cette union nous renouvelle tout entier, nous ramène en notre intérieur où nous trouvons le ciel et Jésus dans la splendeur des saints, où nous nous reposons en eux dans la paix, comme sur un lit de repos, entendant l'époux qui nous adjure de ne sortir de là que sur un ordre exprès de sa volonté.

Voilà en quoi nous manquons si souvent, sortant de Jésus par une activité propre et inquiète, voulant autre chose que lui seul, et sans le savoir ni le vouloir, nous cherchant nous-même. Le bienheureux Henri Suso, admirable personnage avec qui je viens de faire connaissance, dit la même chose que saint Bonaventure. Il rapporte que dans une de ses extases, il fut enseigné par Notre-Seigneur que cette union de contemplation intérieure *grave,*

*sérieuse, cachée* et *divine* doit nous tenir les yeux constamment fixés sur lui, Jésus, comme objet et fin perpétuelle sans un seul moment de distraction. *Da cui non distragga mai gli occhi neppure un momento.* Les autres exercices d'esprit, comme veilles, jeûnes, austérité, pauvreté, etc., ne doivent tendre qù'à cette fin et ne sont utiles que comme aides à cette présence contemplative de Dieu. « Je te ferai goûter là, lui dit un jour Jésus, des jouissances sans épreuves, un goût de suavité sempiternelle et un expériment d'éternelles béatitudes. Grâces concédées seulement à mes chéris et non à ceux du dehors, grâces cachées qui font crier avec les intimes soupirs du cœur : « Vous êtes vraiment un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus.* »

Voilà notre vie, voilà la vie intérieure, la vraie vie de la Visitation, que troubleraient des désirs plus agités et plus brillants, voilà ce but intime que tu connais et qui doit te suffire. Ta patronne sainte Jeanne-Françoise avait fait vœu de s'arrêter toujours au plus parfait. Voilà ta perfection ; repose en elle sans t'inquiéter des carmélites et des clarisses, et garde-toi de jamais rien faire ni vouloir que sous l'impulsion de Celui qui est en toi comme Seigneur et comme amour.

Adieu, ma chère sœur, ne te donné-je pas un

beau bouquet de paradis pour la fête de sainte Chantal? Mille souvenirs et hommages à toute la communauté.

Gaston.

Maman va un peu mieux; le mal diminue de jour en jour. Les deux enfants entreront au couvent chez toi aux premiers jours de décembre au retour des Nouëttes.

---

Samedi, 17 septembre.

Ma bonne Sabine,

Je viens te dire adieu au moment de ton départ pour le Paradis. Le monastère est déjà le Paradis par rapport au monde; la retraite est le Paradis du Paradis. Je te souhaite une douce, sainte et profonde retraite; très simple et très forte, très douce et très paisible, qui puisse te préparer une année excellente. Tous les jours, matin et soir, nous prierons ensemble pour toi et pour vous toutes à la chapelle; pour ta retraite à toi, nous continuerons de plus belle et commencerons une seconde neuvaine dès ce soir, fête des stigmates de saint François.

Tout va bien par ici ; prie beaucoup et toujours pour que les âmes soient tout à Dieu, et pour que le diable ne nous attire pas dans ses illusions. Je te bénis de tout mon cœur, et te souhaite, ainsi qu'à notre chère Mère supérieure, à ma vieille fille Marie Donat et à toutes nos autres sœurs, de si belles et si bonnes grâces qu'au sortir de leurs retraites respectives, elles soient de véritables Visitandines.

---

Poitiers, 3 octobre 1859.

Ma bonne Sabine, je veux me réjouir avec toi, ou plutôt je veux que tu te réjouisses avec moi du bon résultat de la retraite que nous avons terminée ici hier soir. Je parlais de Notre-Seigneur à cent ecclésiastiques au moins, qui ont presque tous goûté et savouré avec joie les pensées de foi que tu sais. Je n'ai parlé que de Notre-Seigneur ; il est vrai que parler de lui, c'est tout dire, tout ce qui est nécessaire, tout ce qui est doux, tout ce qui est bon, sanctifiant, vivifiant, aimable, grand, admirable, et divin et éternel. Je recommande cette bonne œuvre à vos actions de grâces à toutes.

afin que le fruit en demeure, et que le détestable démon ne vienne point l'altérer. — Je reviens toujours à Paris, s'il plaît à Dieu, vendredi soir. Je compte être au monastère à deux heures, et vous donner une petite exhortation avant les vêpres, de deux heures et demie à trois heures.

Adieu ma sœur et ma fille très chère. Je t'apporterai après-demain des nouvelles temporelles et spirituelles du bon abbé Gay, qui arrive ce soir à Poitiers et que je n'ai pas encore vu. Je bénis toute la communauté au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en souhaitant tout particulièrement la paix de Dieu aux sœurs qui lui sont plus unies par la perfection de leur amour.

---

Les Nouëttes, 1er juillet 1860.

Bonne fête, ma chère Sabine, et vous toutes, mes chères sœurs ! Je viens fêter avec vous la Visitation, chanter avec vous le *Magnificat* et réciter en votre chère compagnie, avec sainte Élisabeth et saint Jean-Baptiste le « *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui Jesus.* » Je vous souhaite à toutes une visite du Seigneur plus intime et plus

sanctifiante encore que sa visite quotidienne ; et je demande à la sainte Vierge qu'elle apporte au fond de vos cœurs, où vous la trouvez en Jésus-Christ, la même bénédiction qu'elle apporta jadis à la maison d'Élisabeth. Votre pauvre petit monastère doit être rempli de Dieu pendant ces saints jours, et toutes, chacune selon votre grâce, vous devez être *in spiritu* élevées en esprit, toutes transfigurées et sanctifiées dans le Saint-Esprit, comme il est dit, dans l'Évangile, de tous les saints personnages qui figurent dans le mystère de la Visitation. Les deux fils et les deux mères, Jésus et Jean-Baptiste, Marie et Élisabeth, sont tous *in spiritu*, ne parlent, ne tressaillent, n'agissent, n'aiment que par le mouvement très pur du Saint-Esprit.

Ce matin, ma chère Sabine, j'ai dit la messe pour toi et pour nos bonnes sœurs ; car demain, ma messe ne m'appartient pas, mais à la bonne Vierge qui en fera ce qu'elle voudra ; or, il est possible qu'elle en applique le fruit, soit à des religieuses meilleures que vous, qui sont à cause de cela encore plus aimées de son Fils, soit à de pauvres religieuses moins bonnes, qui en ont plus besoin, et qu'il s'agit de remettre en Dieu. Dans ton monastère, tu es comme la colombe du bon Dieu, apprivoisée et libre cepen-

dant ; prends garde, ma bonne fille, qu'aucun petit fil ne te retienne par la patte ; cela suffit pour empêcher de voler. Hélas ! pauvre moi, qui dis et qui pense ces choses, et qui n'ai pas un fil, mais des cordes pour me retenir ! Prions bien les uns pour les autres, afin que Notre-Seigneur nous fasse miséricorde et nous garde contre nous-mêmes dans l'union de son amour, dans la vie de sa grâce, et plus tard dans la participation de sa béatitude éternelle et glorieuse.

J'ai prêché au Mans à deux cents jeunes ecclésiastiques une solide retraite que presque tous ont goûtée. Je ne leur ai parlé que de ce dont je sais parler en pareille circonstance. « *Nihil scire, nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum.* » Plus on vit, plus on réfléchit, et plus on voit clairement que tout est vanité et perte en dehors de Notre-Seigneur. Prie pour que le grain que j'ai semé dans ces âmes germe et lève.

Adieu, ma sœur bien-aimée, je t'embrasse tendrement et te charge de mes souvenirs affectueux en même temps que de mes bénédictions pour la Mère supérieure, pour la sœur maîtresse, pour la sœur Marie Donat, et pour toutes mes autres bonnes sœurs.

Les Nouëttes, 20 août 1860.

Ma bonne fille, je te souhaite une très sainte fête, avec tout l'esprit de cette vocation admirable que tu as reçue sous le nom de sainte Jeanne-Françoise. Te voilà tirée dans le port, n'ayant plus à craindre les grandes tempêtes du monde, et ayant dix-neuf chances sur vingt, non-seulement de salut, mais de sanctification. Dieu soit béni, qui nous aime tant et que nous aimons si peu fortement, bien que nous voulions très certainement l'aimer et l'aimer beaucoup. Je n'ai pas besoin de te dire que demain je dirai la messe pour toi et pour le cher monastère, principalement pour ma sainte Trinité. Je sais aussi que tu me le rendras au centuple.

Je t'embrasse plus tendrement encore que de coutume en cet anniversaire de tes fiançailles célestes. « *Veni, sponsa Christi, veni coronaberis.* » Bienheureuse es-tu d'avoir entendu l'appel du Sauveur ; tu seras couronnée d'épines en ce monde, et de la gloire de Jésus-Christ dans cette éternité qui devrait absorber tous nos soins, toutes nos pensées et notre vie entière. Prie pour nous tous qui t'aimons.

Les Nouëttes, 14 septembre 1860.

Ma bonne fille, je n'ai pu t'écrire le 29, pour la Sainte-Sabine, non plus que le 2 septembre, anniversaire bienheureux de la perte de mes yeux. J'étais accablé de travail, et une fois le jour passé, il n'y avait plus de presse dans ma lettre d'actions de grâces. Vraiment d'actions de grâces; car plus on avance dans la vie, plus les illusions se dissipent, et plus on reconnaît qu'il n'y a de solidement bon que la croix. Notre-Seigneur me le fait sentir si intimement que je serais tout à fait désolé s'il me retirait cette croix protectrice, qui supplée à bien des manquements, des immortifications et des misères de toute sorte. Je ris sous cape en entendant ma tante Galitzine et Olga réciter à mon intention des litanies (et quelles litanies, grand Dieu !) de la bienheureuse Germaine. Cette bonne sainte guérira qui elle voudra pour se faire canoniser ; je la prie de me laisser en paix et de ne pas m'exposer au danger de m'éloigner du Calvaire.

Je recommande de nouveau à tes prières, à tes communions, et à celles de toute la communauté le petit et grand livre *De la Vie intérieure* que

j'ai enfin commencé, et qui s'annonce bien, ce me semble ; les choses s'éclairent et se simplifient de plus en plus à mesure que leur tour arrive d'être expliquées et exposées. Je te recommande aussi les lecteurs du petit traité *De la Communion fréquente*, afin qu'ils pratiquent et qu'ils profitent. Plus de 4,000 exemplaires se sont vendus déjà, malgré la morte saison, et des témoignages non suspects d'approbation sont parvenus jusqu'à moi. L'évêque de Poitiers m'a dit en être très content. L'as-tu lu déjà ? quelle impression t'a-t-il fait ?

A propos de livres, je recommanderai à la Mère supérieure, soit pour les lectures de table, soit pour les lectures privées, l'admirable *Vie du P. de Ravignan* par le P. de Pontlevoy ; c'est la vie religieuse mise en action, dans toute sa gravité, son bonheur austère et crucifié, son heureux renoncement, et sa sanctification éminente. Le second volume surtout est une lecture spirituelle des plus puissantes. Prie pour moi toujours, ma sœur et ma fille très chère ; unis-toi à la bonne sœur Marie Donat, pour prendre soin de ma pauvre âme et pour m'aider à faire la volonté de Notre-Seigneur en toutes choses. J'ai vu le neveu de sœur Marie Donat ; il se porte très bien et est enchanté.

Au revoir, ma bonne fille, je t'embrasse et te

bénis de tout mon cœur, ainsi que la communauté.

---

Les Nouëttes, 16 septembre 1861.

Ma bonnefille, voici mon petit mot d'adieu avant ton entrée en retraite. Entrer en retraite, c'est quitter la terre pour un temps, et entrer au ciel, entrer en Notre-Seigneur. C'est un beau pays où règne la paix et où brille la vraie lumière ; je t'y souhaite un heureux séjour, un beau voyage et un saint retour au milieu de nous.

Le jeudi 19, anniversaire de la Salette, je dirai la messe pour toi et pour le cher monastère. Je te charge de préparer pendant ces dix jours ma retraite du grand séminaire de Poitiers, laquelle commence le 28. Mille affectueux respects et souvenirs de cœur à la chère sœur Marie Donat, à bonne sœur déposée, qui est aussi ma vieille amie, à la Mère supérieure et à toutes les autres sœurs. Je t'embrasse de tout mon cœur, en l'amour du seul vrai amour.

Tous les jours de ta retraite, nous réciterons tous ensemble, après la messe les litanies de la

sainte Vierge, à ton intention. J'y joindrai en outre, une petite discipline, mais en particulier.

---

Les Nouëttes, 29 août 1862.

Bonne fête, ma chère Sabine ! sœur Sabine est devenue sœur Jeanne-Françoise, ne perdant rien au change, comme jadis la matrone romaine Sabine du mont Aventin ne perdit rien en perdant la tête. Il faut perdre pour gagner, se quitter pour se conserver. « Celui qui perdra sa vie pour moi la retrouvera. » Ainsi ma chère sœur Sabine est morte pour mieux vivre : la chenille (sauf le respect que je dois à ton passé) est devenue, en sortant de la chrysalide du noviciat, le beau papillon céleste de la Visitation. Notre-Seigneur est la fleur sortie, comme dit l'Écriture, de la racine de Jessé ; et c'est dans le calice embaumé de cette fleur du paradis que chaque jour de ta vie tu vas puiser la nourriture et la vie.

Après mon souhait de fête, et avant de te quitter, je te prierai de rassurer la bonne sœur Marie-Donat sur le sort de Gustave. Sa mère m'a

écrit hier ; je lui ai envoyé 20 francs par le curé de Corentin, et dès mon arrivée à Paris, je m'occuperai de l'enfant. Le dimanche et les jours de fête, il sera recueilli par l'excellent patronage de Nazareth.

Adieu, ma bonne Sabine, nous allons tous bien de ce côté-ci.

Je t'embrasse tendrement. Porte à toute la communauté mon meilleur souvenir avec la bénédition de Notre-Seigneur.

---

Les Nouëttes, 19 août 1863.

Ma bien chère Sabine,

J'anticipe d'un jour ma lettre du 21 pour arriver près de toi aux premières Vêpres. Il y a quatre ans, ou même cinq, si je ne me trompe, que tu as pris le saint habit du renoncement et de la paix. Quelle grâce et quel bonheur pour toi d'abord, et puis pour nous ! C'est bien certainement à la grille du monastère que mon pauvre père a été se préparer de loin à paraître dignement devant Dieu. C'est là que maman va chercher ses meilleures consolations et directions. C'est là enfin le lieu qui

m'est le plus cher à Paris après ma chapelle. Notre-Seigneur unit quand il paraît séparer ; et c'est tout simple, puisqu'il est lui-même le centre de toute vraie union. Son esprit, qui est le Saint-Esprit, est l'union substantielle et infinie du Père et du Fils dans le mystère de la sainte Trinité ; ce même esprit, dans le mystère de l'Incarnation, opère l'union ineffable des deux natures en Notre-Seigneur, et dans le mystère de l'Église, il nous unit à Jésus et au Père, et tous ensemble les uns avec les autres. Plus nous aimons le bon Dieu, et plus nous sommes uns ; comme les rayons d'un cercle qui ne sont plus qu'un au centre qui les réunit. Quel bon rendez-vous que Jésus-Christ !

Recommande-moi de plus en plus aux chères prières de mes vieilles amies de la Visitation. Voilà de vraies amies et de solides amitiés, arrosées uniquement et fécondées par la grâce du Sauveur. J'en ai bien besoin, surtout dans certains moments où il me semble que je ne tiens plus qu'à un fil. Notre-Seigneur permet cela pour faire mieux sentir que sans lui il n'y a ni force, ni volonté, ni paix, ni joie, ni vie ; et que tout ce que l'on a fait n'est rien qu'en lui et que par lui. Comme il est difficile de demeurer longtemps dans cette vérité, si évidente cependant, et si pratique: Je ne suis rien et Jésus seul est tout !

Adieu, ma bonne et chère fille. Nous allons tous fort bien ici, et la piété y est bonne et solide sur toute la ligne.

Après-demain notre belle fête de famille. Dis à tes sœurs et à mes sœurs que je serai avec elles toute la journée.

---

Les Nouëttes 1er septembre 1863.

Ma bonne Sabine,

Je ne peux m'empêcher de t'écrire trois mots pour célébrer avec toi et avec mes *amies* du monastère, le neuvième anniversaire de la reprise de mes yeux. Il y aura demain neuf ans, que Notre-Seigneur m'a touché là, me marquant du signe de sa croix qui est le signe du paradis. Plus je vais, plus je goûte l'excellence de cette grâce qui simplifie tellement ma vie et la rend par conséquent toute *lumineuse*. « Si ton œil est simple, dit l'Évangile, tout ton être sera lumineux. » Or mon œil est plus que simple. C'est là mon petit monastère, ma petite clôture ambulante, qui m'oblige à pratiquer la pauvreté et l'obéissance ; la pauvreté, en me séparant de tout, bon gré, mal gré ; l'obéissance

en me mettant du matin au soir dans la dépendance permanente de quelqu'un.

Dieu soit donc béni, comme disait notre bon saint François de Sales ; demande-lui qu'il ait toujours compassion de moi, et qu'il me garde sur la croix, tout près de lui, comme le bon larron. Je n'ai pas oublié notre bonne chère Mère pendant sa retraite et j'espère bien que cette année, comme l'année dernière, on me tiendra au courant des bordées que le monastère lancera en retraite, afin que je les accompagne chacune du saint sacrifice.

Je reviendrai à Paris, s'il plaît à Dieu le vendredi 2 octobre, et le samedi 3, je serai auprès de ma vieille sœur Jeanne-Françoise que j'aime bien, que j'aime tant.

---

Les Nouëttes, 21 septembre 1863.

Je viens de dire la messe pour toi, ma chère fidèle, pour toi, et aussi par concomitance pour notre vieille Marie Donat, pour la Mère supérieure et pour tes neufs compagnes de retraite. L'un de ces jours, je dirai de nouveau à tes intentions la messe d'action de

grâces. Quand tu verras le bon Père Seignais (ou Seigner), dis-lui donc mille choses de ma part : il doit me croire mort et enterré, car depuis plusieurs mois, je n'ai pu recourir à son saint ministère. Dis-lui la grâce que le bon Dieu m'a faite en m'attirant à la confession de chaque matin ; sainte et sanctifiante pratique s'il en est.

Le retour de l'abbé Diringer, qui nous arrive, ce soir même, va me permettre de reprendre, dès demain matin, cette sacrée purification et préparation à la messe. Quant à toi, ma bonne et chère Sabine, je t'ai chargée et tu te charges de m'aider à faire fructifier cette surabondance de froment que le Sauveur sème en mon champ.

Nous sommes en train avec maman de lire le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, que je ne connaissais pas du tout. Il est rempli de choses divines et charmantes, mais tellement mêlées de métaphysique et de *pastorale* enchevêtrées que je comprends parfaitement qu'il soit peu lu et peu goûté. J'y trouve des passages excellents pour mes petits traités.

J'ai été souffrant, et maintenant je vais très bien.

Adieu, ma bonne vieille fille ; je m'unis à toi et à toutes nos chères sœurs pour suppléer à ce qui me manque. Je te bénis de tout mon cœur,

et t'aime de plus en plus en amour de l'amour éternel, seul vrai, seul solide, seul durable et vivant.

---

Les Nouëttes, 29 août 1684.

Ma chère Sabine, je t'ai souhaité ce matin ta fête à l'autel, en compagnie du bon Mgr Bastide qui nous a quittés ce matin. Je viens de recevoir ta lettre et ta recommandation; dis à la bonne sœur Rosalie que je connais cette espèce de saintes bêtes, que l'on renvoie du séminaire, faute de moyens, et, sois en bien sûre, faute aussi de vertus capables de compenser le manque d'intelligence. Si ce brave homme persiste à vouloir se consacrer à Dieu, qu'il entre comme servant chez les frères de Saint Jean de Dieu ; il trouvera là son affaire.

Je n'oublierai pas notre bonne et sainte Mère pendant sa retraite ; toi et ma sœur Marie Donat, n'oubliez pas non plus le dixième anniversaire de ma chère cécité. Cela commençait aujourd'hui, et se terminait le 2 septembre. Ce jour-là était un jour de grande grâce, dont je bénirai Dieu dans l'éternité. Après tout il n'y a de vraiment bon et sanctifiant sur la terre que la croix et la pri–

vation. Tout le reste fait de la sainteté de sucre.

Adieu, ma chère fille. Je te souhaite, pour la Sainte-Sabine, de subir comme elle le martyre de la vie, sinon celui de la mort.

Mille bénédictions et affectueux souvenirs à toute la communauté. Nous allons tous très bien.

---

Les Nouëltes, 19 août, pour le 21 1865.

Ma bonne Sabine,

Connaissant les usages, coutumes et mœurs de la Visitation, je t'écris aujourd'hui 19, ma lettre du 21, laquelle te sera remise, je l'espère dans l'octave. Mon but principal n'est pas de me rappeler à ton cher souvenir (ce serait trois fois superflu), ni de te dire que je pense bien affectueusement, bien doucement à toi ; mais de te souhaiter ainsi qu'à toute la communauté une bonne fête, toute parfumée de joies saintes, de grâces excellentes et de tout ce qu'aimait et demandait pour ses filles sainte Jeanne de Chantal, quand elle célébrait au milieu d'elles à Annecy l'anniversaire béni de la naissance de son bienheureux Père. Pour toi,

ma chère fille, ce sera évidemment une grande grâce de très pure simplicité, de joie intérieure, très-forte, très grave, très profonde, imperturbable, et qui puisse pleinement résister aux épreuves du dedans et du dehors. Je compte sur toi pour demander pour moi-même ce double trésor à sainte Jeanne de Chantal, dans ta communion du 21. Comme d'habitude nous ferons grande fête lundi matin à la chapelle ; j'y célébrerai pour toi le saint sacrifice, trésor immense qui verse sur notre âme et en notre intérieur la plénitude du sang, de l'Esprit et de la Rédemption du Fils de Dieu, et que l'habitude nous empêche d'apprécier comme il faudrait. Le bon petit Pierre compte se joindre à nous tous pour communier à ton intention, de sorte que ce jour-là nos cœurs seront tous braqués au nord-est vers la Visitation de la rue de Vaugirard. Toutes nos chères sœurs, et en particulier la chère Mère et la bonne vieille Marie Donat, auront part à cet affectueux souvenir.

Maman a eu une assez forte crise de foie il y a huit jours ; grâce au ciel cela n'a pas eu de suite. Depuis deux ou trois jours, je me sens un peu fatigué et comme démoli : j'ai commencé les eaux de Vichy ; car je suis à peu près sûr que cela vient du foie.

Adieu, ma bonne et chère Sabine. Que saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal te bénissent chaque jour davantage. L'abbé Gay et Mgr Amanthon paraissent très satisfaits de notre 3e petit traité, qu'ils ont lu déjà presque en entier.

---

Les Nouëttes, 29 août 1865.

Nous te souhaitons tous une bonne fête, ma vieille Sabine. Je viens de dire la messe pour toi, et les communions ont été faites également à ton intention. La pauvre maman a sans doute demandé avec de grandes instances au Père des lumières, qu'il te laissât la petite lumière du dehors. Moi, je ne me contente pas de si peu pour toi (qui es une personne émérite) et je demande la grande lumière du dedans, le rayonnement parfait du grand soleil vivant, sans me préoccuper du petit reflet qui frappe ou ne frappe pas les yeux (1). — Il y a aujourd'hui onze ans que mon second œil a commencé tout de bon à s'en aller, pour ta fête. Ne m'oublie pas le 2 septembre, samedi pro-

(1) Elle souffrait des yeux.

chain ; et vous non plus, ma chère mère et ma chère petite sœur Marie Donat. Pour le bon larron, le moment de son crucifiement a été le meilleur moment de sa vie et comme l aurore de son salut : il en est un peu de même pour moi, à l'égard de cet anniversaire de bénédiction.

Maman te tient sans doute au courant de toutes nos petites nouvelles. Tu sais, entre autres, que nous sommes en train de terminer de la façon la plus riche et la plus gracieuse la décoration intérieure de notre église d'Aube. Je suis tout heureux de cet hommage rendu à Notre-Seigneur, au nom de toute la famille : espérons qu'il voudra bien admettre dans son beau paradis, ceux qui s'efforcent de le bien loger ici-bas.

Adieu, ma fille, vivons bien unis dans le Sacré-Cœur de notre bon Jésus. Je me recommande à l'affectueux souvenir et aux saintes prières de toute la communauté, à qui je souhaite la paix et la joie de Notre-Seigneur. J'offrirai la messe pour chaque rang de retraitantes.

---

Les Nouettes, 29 août 1866. — Fête de sainte Sabine.

Nous avons tous célébré ta fête ce matin, chère Sabine; ta vieille fête d'autrefois, maintenant recouverte par ta fête du 21, la Sainte-Jeanne-Françoise. Je viens de dire la messe pour toi, et par conséquent pour tout le cher monastère. Le membre, en effet, n'est pas séparable du corps, et toutes ensemble, en vraies sœurs, vous ne faites qu'un en Celui pour l'amour duquel vous êtes réunies en vie commune. Il est l'âme unique qui vivifie tous les membres, qui les fait mouvoir tous. Depuis la Mère supérieure qui en Jésus est la tête; la sœur déposée qui est le cou; la sœur économe qui est le bras droit; la sœur dépensière qui est le bras gauche; la sœur robière qui est la peau et ainsi de suite; jusqu'à la bonne sœur portière qui avec son assistante forme les deux jambes et trotte toujours, et les sœurs converses, qui sont les pieds portant très-humblement tout le corps: la sœur Élise (1), c'est évidemment l'estomac, le vieil estomac. Les pensionnaires sont les voiles, qui 'été sont gênants et fatigants. La sœur la plus

(1) La sœur chargée de la cuisine.

bavarde, c'est la langue, et la plus fine, c'est le nez de la communauté.

Nous pensons bien souvent à toi, ma bonne petite sœur, à toi, à ton âme et à ton œil. Je prie Jésus, lumière du monde, de te garder cet œil, s'il doit servir à sa gloire. Autrement à quoi bon y voir sur la terre? La croix vaut cinq cent mille fois mieux que la vue; et tout chrétien est obligé en conscience, s'il ne veut apostasier l'Évangile, de ne se glorifier que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus est en nous glorifié, et nous, nous devons être en lui crucifiés, afin de continuer en nous-mêmes son mystère admirable. Il était jadis souffrant et béatifié tout ensemble, mortel et immortel, terrestre et céleste, dans les angoisses de l'agonie et de la mort, et en même temps dans les ravissements de la vision intuitive; en nous, il continue ce double état. Nous sommes ses membres terrestres, crucifiés, souffrants, pauvres, humiliés; et lui, en nous, lui notre homme intérieur, qui ne fait qu'un avec nous, il est notre chef glorifié, immortel et éternel, céleste, béatifié dans le sein de son Père. Voilà pourquoi il faut nous réjouir dans la croix de Jésus, quelle qu'elle soit. Voilà pourquoi il vaut mieux être aveugle ou au moins borgne que clairvoyant, souffrant que jouissant, pauvre que

riche, petite sœur de la Visitation que comtesse, marquise ou princesse.

Adieu, ma bonne fille, ma chère petite crucifiée, morte et ressuscitée. Garde bien la paix et la joie de la croix; c'est l'épanouissement de Jésus-Christ en ses enfants. Protége-nous toujours de tes bonnes prières. Mille affectueux et respectueux hommages. Mille bons souvenirs à toute la communauté et en particulier aux chères âmes que je connais davantage parmi vous. — Nous jouissons ici d'un affreux temps. — Je vais désormais dire tous les vendredis la messe de saint François de Sales pour toutes les retraites, aux intentions de notre saint fondateur sur vous toutes, et spécialement pour toi, ma chère fille et ma bonne vieille.

---

Au château de Kermadio, le 12 février 1867.

Ma bonne Sabine,

Je tiens à t'écrire de Kermadio, pour la curiosité de fait et pour la douceur du souvenir. Nous y voici depuis onze heures du matin, accueillis comme tu peux penser, ve-

nant de nous promener plus de deux heures par un temps charmant, et regrettant d'être obligés de repartir après-demain matin. Tout le monde se porte admirablement ici, et les yeux d'Henriette (1) ne sont que faibles. Les enfants sont étonnamment grands. Quant au cœur et à la bonté de chacun, grands et petits, je n'ai rien à t'en dire. Je t'écris de la chambre de maman. Demain matin à huit heures nous irons dire la messe au sanctuaire de Sainte-Anne ; et le soir, à cinq heures et demie, je dois prêcher notre œuvre de Saint-François de Sales dans l'église principale d'Auray.

L'abbé D*** regarde, observe tout, à ton intention, et il te dira ce que, par la grâce de Dieu, je ne puis pas te dire. Après-demain matin, je dois dire la messe à Vannes, à huit heures, au couvent des religieuses de notre grand'tante Molé et de notre arrière-grand'mère de Lamoignon (2). Dans la journée, j'irai prêcher l'œuvre de Saint-François de Sales au grand séminaire, puis chez les Jésuites, puis autre part peut-être, et enfin le soir à sept heures, sermon solennel à la cathédrale. Le jeudi matin, départ à sept heures et demie et arrivée à Nantes, s'il plaît à Dieu, à

(1) Sa sœur jumelle.

(2) La communauté des sœurs de charité de Saint-Louis, fondée vers 1805 par madame Molé.

midi et demi. Là, à deux heures et demie, sermon pour les associés de Nantes ; et de nouveau, le soir à sept heures et demie, grand sermon dans une grande église, digne d'un grand prédicateur. Nous repartirons définitivement le lendemain matin à sept heures, et nous serons rendus à Paris à quatre heures quarante minutes, à moins de faire en route le saut périlleux. Envoie cette lettre à la chère maman, à qui je vais écrire quelques mots de tendresse, mais à qui je ne répéterai pas ces détails d'itinéraire.

J'ai été enchanté de notre retraite de Nantes, quoique je ne puisse faire là qu'une partie du bien que j'ambitionnerais. Que de ressource dans cette race bretonne, si énergique, si cordiale et si catholique ! Je t'en parlerai plus en détail samedi prochain.

Le choléra et sa fille la cholérine se promènent dans toute la Bretagne, sans compter les fièvres typhoïdes et les fièvres muqueuses. C'est sans doute ce beau temps hors de saison qui fait éclore ces fleurs exotiques, arrosées par ces millions de crimes publics et privés, qui devraient faire pousser partout les plus belles plantes grasses de l'enfer. Espérons que le cher Kermadio sera préservé par sainte Anne, par l'air pur de la mer et par tes bonnes prières.

Je te remercie, ainsi que la bonne vieille Marie-Donat et toutes tes sœurs, de l'assistance puissante que vous m'avez donnée tous ces jours derniers. Deux ou trois fois, je me suis senti bien fatigué, et les choses ont marché tout de même.

Adieu, ma bonne fille. Je t'aime bien tendrement. A nous revoir samedi prochain, et en attendant, mille hommages, souvenirs, actions de grâces et bénédictions à la communauté.

---

Les Nouëttes, 2 septembre 1866.

Ma bonne fille,

Je ne veux pas laisser passer mon beau et grand jour anniversaire de grâces, sans t'écrire quelques lignes destinées, non pas à nous unir plus intimement, mais à nous faire sentir plus vivement notre union. Cette grâce tu l'as presque entièrement ; car l'état débile du pauvre œil qui te reste, ne peut guère compter pour de la vue ; cela remplace tout simplement un bâton ou un caniche. Quand tu m'écriras par la bonne sœur Thaïs, donne-moi des nouvelles de ce pauvre cher caniche, qui te rend encore des services si signalés. Dis-nous aussi combien

de maçons se sont cassé le cou, les bras ou les jambes, combien de charpentiers se sont rompu les reins dans la bienheureuse construction du pensionnat. S'il n'y a que dix morts et vingt blessés, je demande à la bonne Mère une neuvaine de *Te Deum ;* n'est-ce pas, en effet, une grande grâce ? Il aurait pu y avoir vingt morts et autant de blessés que de survivants.

*Donc*, c'est une grande bénédiction et une faveur inappréciable que d'être fixé à la croix par une infirmité quelconque, et surtout par celle de la cécité. C'est une participation permanente à Jésus crucifié, et une sorte de consécration religieuse qui vous oblige bon gré, mal gré, à renoncer au monde, aux folles joies, aux attraits si dangereux des grandeurs humaines, des fêtes, des réunions ; c'est comme une goutte d'absinthe divine qui vient christianiser tous les breuvages de la terre, et une sorte d'élixir contre le naturalisme. Aide-moi, ma chère sœur, à bénir Dieu de cette visite bien imméritée. Pendant l'éternité nous aurons à peine le temps de remercier le bon Dieu de la grâce des croix qu'il nous accorde.

Rien de nouveau ici, grâces au ciel. Il fait toujours un temps de chien sauvage. Que Notre-Seigneur te donne sa joie et son amour, ainsi qu'à toutes les chères sœurs de ta sainte com-

munauté. — Tu verras sans doute bientôt le bon abbé Diringer : il doit arriver à Paris, pour repartir presque aussitôt, jeudi ou vendredi, le 6 ou le 7.

---

Les Nouëttes, 19 septembre 1866.

Chère Sabine.

Je te remercie de me faire entrer en retraite avec toi, moi qui ne puis plus faire de retraite proprement dite. L'essence d'une retraite est avant tout le silence et la solitude, et mes yeux me rendent ce double moyen impossible au moins dans une mesure. Mon silence est changé en paix intérieure, et ma solitude, c'est le petit cloître que le bon Dieu s'est chargé de me faire lui-même.

J'ai dit ce matin la messe en l'honneur de Notre-Dame de la Salette ; demain, ce sera pour toi et pour tout le monastère. Merci mille fois et cent mille fois de l'inestimable présent que la communauté m'a fait hier matin au pied des autels. J'en ai ressenti les effets dans le courant du jour. — Nous allons bien. Il y a beaucoup de communions et de bonnes communions dans la

chère petite chapelle où ont passé nos deux grand'mères, mon père et d'autres qui ne sont plus de ce monde. La chère maman y prie beaucoup et y communie chaque matin. Les enfants y viennent aussi, régulièrement et souvent. Ce sera pour nous et pour eux une mine de bons souvenirs.

Maman vieillit singulièrement tout en se portant bien ; elle devient beaucoup plus sourde, et par conséquent plus distraite ; elle s'endort souvent et plus facilement ; ses yeux se fatiguent et sa voix perd de sa force et surtout de sa clarté. Elle est malgré cela étonnante pour son âge : soixante-sept ans révolus.

Adieu, ma chère fille. La bonne maman rêve pour ses petites-filles des mariages improbables. Je vous recommande à toutes ma retraite du séminaire de Poitiers, qui commence le 29 et finit le 6 octobre. Nous comptons revenir à Paris le jeudi 11.

Adieu, ma sœur bien-aimée.

---

Les Nouëttes, 10 août 1867.

Ma bonne fille,

Je viens d'avance te souhaiter, ou, pour mieux dire, souhaiter à la chère famille que le bon Dieu t'a préparée de toute éternité, une bonne et sainte fête. Par une coïncidence gracieuse, ce centenaire de sainte Jeanne de Chantal est en même temps le troisième centenaire de la naissance du grand et cher saint François de Sales. A Annecy ce doit être bien beau, ou pour mieux dire bien bon; mais c'est bon partout, et nous pouvons tous faire pour les deux saints d'Annecy un pèlerinage à la manière de M. Ollier. Tu connais ce petit trait. Arrivé à Annecy, en pèlerinage depuis Paris, il resta cinq minutes devant la châsse du bienheureux évêque, puis alla passer cinq ou six heures au pied du Saint-Sacrement. « Ce n'était pas la peine de faire si grand chemin pour adorer le Saint-Sacrement qui est partout, » lui dit quelqu'un qui l'avait observé. — Je sais bien que le Saint-Sacrement est partout, répond le saint homme; mais devant les reliques de saint François, mon Maître m'a fait comprendre qu'il était seul la source de la grâce de ce grand serviteur

de Dieu, et que pour avoir l'esprit de ce bienheureux, il me fallait recourir au Saint-Sacrement de l'autel. »

Après-demain, je dirai la messe dans ces intentions, en notre nom à tous et à toutes, au tien en particulier, ma chère fille. Demandons-lui, et nous obtiendrons l'esprit si saint, si doux, si fort, si grand, si profondément évangélique et catholique, de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, en la mémoire desquels je suis tout à toi et à tes sœurs.

Je recommande à la protection de tes prières un nouveau petit travail, déjà fort avancé et qui est venu tout seul sans que j'y pense. Je voulais faire un simple article pour le Bulletin de saint François de Sales ; cela s'est développé et est devenu un opuscule au moins aussi gros que celui sur les Francs-Maçons. Il a pour titre et pour sujet : *La foi devant la science.* C'ést une série de courtes réponses aux objections scientifiques contre la foi. Ce sera, je pense, terminé dans quatre ou cinq jours.

Adieu, ma très chère Sabine. Prie bien pour nous. Nous allons, grâces à Dieu, bien ici. Mille bénédictions à toute la communauté. Je n'oublie pas la retraite de la sœur Marie-Donat, ni celle de la bonne Mère supérieure pour le 21.

Les Nouëttes, 12 août 1867.

Chère Sabine, nous avons commencé à lire l'*Année sainte* (1). C'est vraiment admirable, admirablement beau, admirablement bon. Daigne Notre-Seigneur t'accorder une si bonne vie et te rendre si parfaitement religieuse, c'est-à-dire épouse et consacrée, que tu mérites un jour de figurer dans le supplément de l'année sainte ! Chaque soir, de six heures à six heures et demie, la chère maman me fait cette pieuse lecture en compagnie de l'abbé Grégoire qui la goûte parfaitement. J'ai déjà marqué plusieurs beaux petits passages qui trouveront leur place quelque part et dont je larderai mes modestes fricandeaux. Cette publication est, ce me semble, une grâce toute providentielle ; elle ramènera partout la ferveur première, et contribuera puissamment avec le renouvellement de piété occasionné par la béatification de Marguerite Marie, à faire de la Visitation le cœur même de l'Église, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus délicat, de plus intime, de plus Jésus. Quelle grâce que tu sois à la Visitation, et non ailleurs ! Les

*L'année sainte de la Visitation,* formée de la vie des religieuses de l'ordre mortes en odeur de sainteté.

Visitandines sont à l'Église ce que sont les duchesses dans la bonne société : la fine fleur des pois.

Nous étouffons ici depuis hier; avant, nous gelions. Et vous autres? A la garde de Dieu! car après tout, cela ne fait pas grand'chose d'avoir chaud ou froid ; la grosse affaire c'est d'avoir le cœur bien chaud et la volonté bien ardente à l'endroit de Celui qui est tout en tous, et en dehors duquel tout n'est qu'illusion, niaiserie, bulle de savon, tromperie et danger.

Je m'unis à toi, ma sœur et ma fille bien-aimée, pour être plus à lui seul. Aidons-nous les uns les autres à monter au ciel, c'est-à-dire à entrer et à demeurer en Jésus.

Nous allons tous ici fort bien, grâces à Dieu ! Une grande union et une affection cordiale règne entre nous tous. Les enfants sont bons et gentils, très purs, très innocents. As-tu vu le pauvre Naudet? il écrit aujourd'hui qu'il ira incessamment au monastère. As-tu vu aussi le cher Paul?

Adieu, ma bonne fille, je te bénis en t'embrassant. Le 16 et durant toute la neuvaine, je n'oublirai pas la retraite de la sœur Marie Donat. Fais-lui boire un peu de vin de Malaga pour la soutenir dans la voie de la perfection. Mille bé-

nédictions à la chère communauté, et en particulier à celles de tes sœurs qui veulent bien parler un peu de moi au bon Dieu. L'abbé Grégoire fait parfaitement. Nous sommes tous charmés de lui. Je l'ai reçu ce matin au Tiers-Ordre de saint François.

Camille qui vous écrit cette lettre vous embrasse de tout son cœur et se recommande à vos prières. Le 21, jour de votre fête, nous communierons, tous et toutes pour vous.

---

Les Nouëttes, 13 août 1867.

Ma très chère et très bonne Sabine,

Je viens te souhaiter une bonne Assomption et te demander de me la souhaiter également dans ta communion d'après demain. Nous ne sommes sur la terre que pour être assumés par Notre-Seigneur, le roi du Ciel, qui passe tout son temps, au fond, au centre et au sommet de notre âme, à nous assumer en détail, à nous attirer de nous à lui, à nous prendre à lui et pour lui, afin que nous nous transformions totalement en lui. Notre vie chrétienne et religieuse, qu'est-ce donc autre chose qu'une As-

somption anticipée, et le beau voyage de la terre au ciel, de nous à Jésus, de la misère à la perfection bienheureuse ? au bout du voyage notre corps aura son Assomption, comme conséquence de l'Assomption déjà consommée de notre âme, et nous serons tout entiers au paradis comme la bonne Vierge et avec elle. Ce voyage est fatigant comme tous les voyages : ne nous lassons pas de marcher, de monter ; celui qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé et glorifié.

Où en est ton pauvre œil borgne ? être aveugle est une bonne condition pour le voyage de l'Assomption éternelle ; ne pas voir la terre aide à mieux voir le ciel ; c'est comme ces bêtes à qui on bouche les yeux pour leur faire mieux exécuter certains travaux qui leur feraient tourner la tête si elles y voyaient clair. C'est la terre qui nous fait tourner la tête et nous empêche de monter franchement au ciel.

Je te souhaite bien vraiment la conservation de ton peu de vue temporelle, si elle peut servir à ton bien spirituel, à celui de notre cher monastère, et aux intérêts suréminents de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sinon, je te souhaite la belle et dure croix de la cécité terrestre, et la belle et douce lumière du Roi céleste, véritable lumière du monde. Demande pour moi et

pour tous ceux que tu aimes la grâce de beaucoup souffrir, de souffrir saintement, et, s'il se peut, de mourir en souffrant pour Notre-Seigneur et son Eglise. C'est là la perle de l'Evangile et le trésor caché dans le champ de la vie chrétienne.

Adieu, ma chère fille, ma bonne vieille Sabine, et ma sœur par excellence, Je te bénis de tout mon cœur ainsi que notre chère Mère supérieure, notre bonne double vieille Marie Donat, la bonne sœur déposée, les sœurs qui te rendent le plus de charitables offices, et enfin toutes les sœurs, noires ou blanches, qui sont ta vraie famille, qui sont toutes en plein dans le mystère de l'Assomption et qui mériteraient toutes d'être, sinon canonisées, du moins légèrement béatifiées. Je demande à la bonne Mère supérieure une communion générale en réparation des blasphèmes qui s'élèvent de toutes parts contre la très sainte Vierge. Voilà mon bouquet spirituel.

---

Les Nouëttes, 29 août 1867.

Ma bonne sœur,

Je ne laisserai pas passer la Sainte-Sabine, fête de ton premier baptême, sans te souhaiter tout ce qu'on souhaite en pareil cas. Ce matin, j'ai dit la messe pour toi, t'offrant

ainsi le seul bouquet, la seule fleur que tu aimes et pour laquelle tu as foulé aux pieds, comme une jardinière héroïque, toutes les carottes du monde, tous ses navets, toutes ses citrouilles et même tous ses cornichons et ses pois-chiches. Dans ton beau petit parterre de la Visitation, tu cultives joyeusement et tranquillement ta belle fleur, et cachée comme une abeille au fin fond du calice, tu es à l'abri des mauvaises odeurs du dehors.

Moi, je suis en plein potager ; mais comme j'y suis un peu crucifié, je me trouve élevé par la chère croix, qui me tient en espalier au-dessus des oignons, et de toutes les *plates-bandes*. Demande pour moi à notre Maître, que m'ayant tiré en haut par les yeux, il ne me laisse pas redescendre soit par les oreilles, soit par la langue, soit par le cœur ou par quelque autre voie. N'oublie pas le 2 septembre. C'est mon grand jour de profession religieuse, d'entrée en clôture, de pauvreté, et de vraie joie. Celles de tes sœurs qui veulent bien penser quelquefois à moi, feraient une bien bonne œuvre si elles voulaient m'aider par une très sainte communion à remercier dignement Notre-Seigneur, et à lui demander pour un an la grâce de bien profiter de ma petite infirmité.

Nos *francs-maçons* marchent bon train : en

moins de quinze jours 14,000 exemplaires, 4 éditions : la 5e et la 6e sont sous presse. L'ennemi enrage, dit-on, et s'apprête à crier comme un chien à qui l'on a écrasé la patte. *L'Avenir National*, le même journal qui s'est occupé du monastère, m'a déjà laché deux bordées empreintes d'une suavité évangélique.

Adieu, ma fille, prions pour ces méchantes bêtes, afin que leur bêtise excuse leur méchanceté. Je te bénis avec une grande tendresse, et avec toi la chère Mère supérieure, la bonne vieille Marie Donat, la sœur déposée, la sœur Thaïs la Scélérate, et l'illustrissime sœur Élise de la sainte Marmite.

Nous allons tous très bien.

---

Les Nouëttes, 7 août 1868.

Ma bonne chère Sabine,

Nous voici aux Nouëttes depuis hier au soir, sans accident ni encombre. Maman va déjà mieux ; elle a pu manger ce matin un peu de viande avec son bouillon ; elle parle plus librement, est un peu moins faible et, quoique son dérangement ne soit pas complétement terminé, ce n'est plus évidemment qu'une queue amère et un touchant souvenir. Elle t'écrira demain.

Hier au soir, cette nuit et surtout ce matin, il y a eu une bonne petite pluie, et l'on sent que malgré le soleil, le bain chauffe encore. Il paraît qu'il en faudrait pendant huit jours de suite pour contenter hommes, animaux et plantes. Un petit garçon d'Aube, de dix huit mois, est mort cette nuit du choléra, ou de quelque chose qui y ressemble fort. Ici, comme à Paris, comme partout, la grande chaleur a encoliqué l'humanité souffrante.

Tâche, ma bonne fille, de n'avoir à nous envoyer que de bonnes nouvelles de ton cher cœur et de ton pauvre corps (1). Après demain dimanche, je dirai la messe pour toi, afin que Notre-Seigneur, la sainte Vierge et saint François de Sales t'accordent une très grande force, une patience très simple, très humble et très douce, au milieu des affaissements et des ennuis de la maladie ; c'est là bien évidemment le principal. Puis, je leur demande, dans la mesure de leurs desseins d'amour sur toi, de te rendre à la santé et de te laisser quelque temps encore à notre tendresse.

Adieu, je te bénis en t'embrassant fraternellement, et en te chargeant de mes plus affectueux hommages autour de toi.

(1) Elle était atteinte depuis plusieurs mois de la maladie de poitrine qui allait l'emporter.

Les Nouëttes, 13 août 1868.

Chère Sabine,

Nous venons de recevoir ton mauvais petit bulletin d'hier. Je demande à notre saint François de Sales de si bien faire que le prochain soit plus consolant. La souffrance vaut cependant mieux que la jouissance ; mais cela est si dur quand on y est ! Celui qui est en nous a voulu y être le premier pour nous, afin d'y être avec nous, et de sanctifier nos douleurs par les siennes. Ne manque pas, *ma chère petite prédestinée*, d'offrir tes étouffements, tes ennuis, tes langueurs et toutes tes crises, tantôt pour un objet, tantôt pour un autre. Je te recommande en particulier ma pauvre âme et mes chères âmes. Nous avons tous tant besoin d'expiations et de grâces !

Maman va beaucoup mieux, presque très bien, ne marche pas mal, a bon appétit, et, paraît-il, bon visage. Tout se passe à merveille ici. J'espère fort qu'il n'y aura aucun nuage sur le ciel de nos vacances. Il fait aujourd'hui rudement chaud. Adieu, ma très chère, très bonne et très douce fille.

Sois sainte tant que tu peux, c'est-à-dire patiente, humble et douce, partout, toujours, malgré tout.

Je te bénis en t'embrassant en esprit. A après demain un petit mot. Il m'est venu ce matin à la messe une bonne pensée pour toi. Devine ce que c'est.

Adieu, ma bonne Sabine (de la main même de Monseigneur).

---

Les Nouëttes, 13 août 1868.

Nous avons reçu ce matin deux fois de tes nouvelles ma chère fille, par toi-même d'abord, par le bon abbé Diringer ensuite qui m'écrit de Douai. Elles ne sont pas fameuses; mais je ne m'attends plus à rien de fameux du côté de ton pauvre corps. Quant à l'âme, quant à ce qui est vraiment toi, quant à ce qui vit de la vie éternelle de Jésus, c'est une autre affaire; et il faut absolument que ce soit fameux et très fameux. — Comme tu n'as pas deviné le projet que je t'annonçais l'autre jour et que tu ne pouvais pas deviner, je vais te dire confidentiellement ce qui m'est venu dans l'esprit. Dès que je saurai si le bon abbé Dulac, qui vous dit chaque matin la première messe, est à poste fixe à Paris; s'il peut disposer chaque matin de ses intentions de messe ; et s'il voudrait me donner la préférence, je le prierai de dire *chaque*

*matin* la messe pour toi ; messe de réparation et d'actions de grâces, comme nous disions dernièrement encore à Paris ; messe de supplication, pour obtenir au jour le jour tout ce que la sainte Vierge et saint François de Sales voient être le meilleur pour toi. Ne sera-ce pas, dis-moi, une belle manière de me faire représenter auprès de toi, pendant mon absence? Et puis, quelle grande source de grâces, de patience, de paix, de salut !

Et ma belle lampe ? Mon cœur (1) est-il déjà dans votre chœur, devant le cœur adorable et adoré de Jésus au Saint-Sacrement ? J'espère que l'orfévre ne nous manquera pas de parole, et que cette lampe sera étrennée pour les premières vêpres de l'Assomption.

Ma chère maman continue à bien aller, et la paix la plus parfaite à régner ici. Tout est bien tenu en ordre et en place. Nous avons un temps charmant et la pluie revient tout doucement, très raisonnablement.

Adieu, ma fille, ma chère bonne fille. Offre tes souffrances et tes ennuis pour le pape et pour le futur concile, et aussi pour les plus saintes âmes du purgatoire. Je te bénis au nom du Dieu

(1) Cette lampe en forme de cœur était destinée à renfermer un jour le cœur de Mgr de Ségur qui y repose aujourd'hui.

de notre éternité, en qui nous nous aimons et nous nous aimerons toujours.

*Vive Jésus.*

(de la main même de Monseigneur).

---

Les Nouëttes, 23 août 1868.

Ma bonne Sabine,

Nous ne t'oublions pas ici. Tous les soirs, à la prière commune, ton nom est le premier en tête des recommandations; tous les jours à la messe et bien souvent le long de la journée, il revient avec son parfum de douceur et de tendresse. Avant-hier, fête de sainte Jeanne Françoise, il va sans dire que ma messe et toutes les communions ont été pour toi, ainsi que de bonnes et nombreuses prières. Aujourd'hui, nous n'avons pas oublié la pauvre Adèle (1) ; il y a vingt et un ans qu'elle est dans son éternité. Espérons que nos prières ne sont plus pour elle des suffrages expiatoires, mais des chants d'actions de grâces. Après-demain, pour la Saint-Louis, je me recommande au charitable souvenir de toute la communauté. Si d'ici deux

(1) Son ancienne bonne.

à trois jours vous n'entendez pas parler de notre lampe du chœur, de grâce que l'une de vous écrive à l'orfévre, pour le presser.

Je remercie bien cordialement l'excellent abbé Dulac de sa messe quotidienne. S'il peut me la consacrer, ou plutôt te la consacrer pendant deux mois, c'est-à-dire jusqu'au 18 octobre, je lui en serai infiniment reconnaissant. La bonne Mère supérieure voudra bien, n'est-ce pas, lui donner en mon nom les honoraires, tous les quinze jours ou tous les mois, selon l'usage. A mon retour définitif, le 18 octobre, nous règlerons ensemble ce petit compte.

Quel bonheur que ma confidence de l'autre jour t'ait fait du bien et vous ait toutes consolées! Ce petit acte de foi et de charité attirera sur toi d'abord, puis sur maman et sur nous tous, je l'espère vivement, la grâce d'une bonne vie, d'une sainte mort, et d'une bonne éternité. Notre Seigneur donne tout pour rien : « Parce que tu as été fidèle en de petites choses, je t'établirai sur de très-grandes. » — Soyons également fidèles à porter la croix de la vie qui, en définitive, n'est grande et lourde que relativement. Qu'est-ce que tout ce que nous pouvons faire et souffrir par rapport à l'infinité éternelle de l'éternité?

Maman continue à bien aller. Nous tous aussi.

Nous attendons de toi demain on après, de moins mauvaises nouvelles.

Adieu, ma Sabine bien-aimée. Je bénis toutes les minutes de tes journées et de tes nuits, et prie la sainte Vierge, saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise de les sanctifier par une patience très sainte et très énergique.

Mes respects à l'excellente Mère Marie de Sales.

---

Monastère de la Trappe. — Samedi matin (août 1868).

Chère Sabine,

Me voici dans un autre monastère, ayant commencé une grande et sainte œuvre, que je recommande à la protection de tes prières et de tes souffrances. Elles sont d'autant plus méritoires que tu en sens moins l'excellence, la perfection de nos œuvres étant en proportion de l'anéantissement de notre amour-propre. Tout à l'heure je parlais de ton douloureux état à un bon petit frère Joseph qui nous sert, et il me répondait : « Je voudrais bien être à sa place. Le bon Dieu envoie d'ordinaire des maladies douloureuses aux meilleurs religieux, afin de leur faire éviter le purgatoire. Ici, c'est toujours comme cela. » Tes grandes et longues

souffrances ne sont donc qu'un nouveau témoignage du très grand amour de ton Sauveur. C'est le purgatoire des imperfections de ta vie religieuse. Moi aussi, je voudrais bien être à ta place ; mais il ne faut rien désirer en ce genre, ni rien refuser : ce qu'envoie Notre-Seigneur, c'est là ce qui est le meilleur ; *c'est là ce qu'il faut vouloir uniquement.*

Je te bénis en te donnant le baiser de paix. Mille respectueuses tendresses autour de toi. Le cher abbé Gay m'a écrit hier, pour avoir de tes nouvelles. D'après ce qu'il dit, une lettre de lui pour toi a dû se perdre ces jours derniers. Que la sainte Vierge et saint François de Sales te soutiennent à chaque instant du jour et t'aident à te sanctifier très parfaitement par la patience ! — L'abbé Diringer se joint aux prières et aux vœux de Mgr pour la chère malade.

---

Les Nouëttes, 16 septembre 1868.

Chère Sabine,

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit le proverbe. Pour toi, les bonnes nouvelles ce sont les moins mauvaises : les pauvres crucifiés ne peuvent guère se bien porter ; et

quoïque le bon larron trouvât dans l'amour et la miséricorde de son Jésus la consolation d'une grande paix, je crois qu'il eût trouvé un peu singulières celles des saintes femmes du Calvaire qui lui eussent demandé comment il se portait. Hélas, ma pauvre fillette, il ne se portait pas, le bienheureux infortuné : il était porté, et porté bien haut, bien près de Dieu, par la sanglante croix, où il était cloué. Et toi aussi, lors même que tu ne le sens pas, tu es portée bien haut par la grâce de ton état de victime.

Maman va sans doute t'écrire et te dire combien elle est mieux depuis qu'elle est ici. C'est une vraie métamorphose. Si tu souffres parfois de son absence, tu peux te consoler à coup sûr en songeant au bien incroyable que lui fait son éloignement de Paris. Nous travaillons chaque jour à la révision de son manuscrit de l'histoire sainte. Ce sera un bon et charmant livre.

Adieu, ma bonne vieille enfant, ma pauvre petite misérable, que je plains, que j'envie, que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

---

Les Nouëttes, 19 septembre 1868.

Ma chère Sabine,

La bonne sœur Marie Donat nous a écrit ce matin une longue lettre très intéressante (car elle parlait de toi tout le temps) où elle nous disait qu'il y avait plutôt un peu de mieux dans ton douloureux état et tout au moins le *statu quo*. Dieu soit béni de ce soulagement consolateur ! Quand pourras-tu, pauvre fillette, redescendre au chœur, y communier avec tes sœurs, y adorer le Sacré-Cœur de Jésus dont la sainte image est désormais lumineuse au milieu de vous ? Si Notre-Seigneur ne le voulait pas, il ne faudrait pas le vouloir ; mais tout en répétant avec lui et du fond du cœur : « *Non mea voluntas, sed tua fiat !* » Nous pouvons espérer qu'il nous permet de l'espérer .et de le demander. On peut tout espérer et tout demander quand on ne tient à rien. Garde bien ton Jésus et sa paix au fin fond de l'âme; c'est l'unique nécessaire de ce monde. Dans le ciel, ce sera Jésus et sa gloire éternelle.

Maman continue à se très bien trouver des Nouëttes. Elle fait deux ou trois bonnes promenades, et il n'y a pas de nuage à l'intérieur. Tout le monde va bien. Je t'embrasse tendrement. On

m'appelle pour une visite de voisin de campagne. Adieu, mes chères mères, mes sœurs. Mille bénédictions.

---

Les Nouëttes, 26 septembre 1868.

Ma bonne Sabine,

C'est aujourd'hui mon jour de t'écrire Maman le fera demain. Nous venons de recevoir de tes nouvelles par l'excellente sœur Marie Donat, qui nous dit que l'eau de tes pauvres jambes t'appauvrit en proportion qu'elle te soulage. N'est-ce pas terrible que d'être ainsi porté sur un plateau de la balance qui ne peut s'élever qu'à la condition de voir baisser l'autre côté? Ce qu'il y a de plus clair, c'est que tu n'es là que par la volonté très formelle de Celui qui t'aime plus que lui-même, et qui sait admirablement ce qu'il fait. L'abandon à Dieu n'enlève pas la souffrance; mais il la pénètre et l'embaume de ce qu'il y a de plus profond, la paix. O ma bonne fille! Je te souhaite de grand cœur cette paix divine. Notre-Seigneur avait ordonné à saint François et à ses premiers compagnons d'avoir soin de se saluer toujours en se souhaitant la paix de Dieu. « Que le Seigneur vous donne sa paix! » disait saint François et on lui

répondait, en complétant le souhait : « Et la vie éternelle. Ainsi-soit-il. »

Réponds-moi, je te prie par cette excellente parole, au fond du cœur, et demande pour moi la vie éternelle, qui est Jésus possédé dans sa gloire. La paix, c'est Jésus possédé dans sa grâce.

La chère Maman va toujours bien, malgré le fardeau de sa soixante-dixième année, de toutes ses souffrances passées, de ses petites infirmités, de ses émotions et de ses peines. Le bon Dieu nous donne à tous ici, à peu de chose près, la bénédiction de la santé, et, d'après les nouvelles, à toute la famille également. Tu es seule en ce moment la petite hostie d'expiation : porte-nous bien tous dans ton cher cœur, avec nos pauvres péchés, nos misères, nos indigences, et nos périls spirituels.

Je n'ai pas besoin de te répéter tout ce que je demande à la sainte Vierge et pour ton âme et pour ton corps, et pour la grande vie, et pour la petite vie. Demande-le pour moi. Je t'aime, t'embrasse et te bénis au nom et dans l'amour de notre unique amour.

---

Les Nouëttes, 1[er] octobre.

Je veux t'écrire deux lignes, ma très bonne et très chère, pour la fête de ton ange gardien ; j'entends parler de celui qu'on ne voit pas, qui est là, au dedans, près de Jésus et près de l'âme ; il y en a, en effet, un autre et même beaucoup d'autres au dehors : la sœur Marie Donat, la Mère supérieure, la sœur déposée, la sœur aspirante, la sœur infirmière, la sœur Marie Thaïs, et tant d'autres que tu sais.

Je te souhaite d'être un ange, ni plus, ni moins ; un ange de Jésus, un ange de la croix, tout bon, tout consommé en amour et en abandon. Quoiqu'on ne puisse embrasser les anges, je t'embrasse de loin avec une grande tendresse. Maman va toujours bien. Elle se réjouit de penser que dans huit jours elle sera près de toi. Moi, je viendrai le mardi 6, voir un peu si tu es bien sage. Adieu, nous avions peur pour toi de ces grands vents d'équinoxe et de cette bourrasque qui dure depuis huit jours. Je bénis mon cher ange borgne, à moitié estropié, mais qui n'en aime pas moins de tout son cœur le Dieu des anges.

*Un très-pauvre homme.*

(De la main de Monseigneur.)

Les Nouëtes mercredi 16 octobre 1868.

Ma chère Mère (1),

J'ai pris un renseignement que je vous transmets sans retard, au sujet de l'envoi des dépêches télégraphiqnes. Si vous êtes obligée de m'en envoyer une, adressez-la ainsi qu'il suit : *Au chef de gare Aube ;* pas autre chose, et au dedans commencez-la par cette parole: *Mgr.* Le chef de gare, ainsi averti, me l'enverra immédiatement. Il est bien convenu, n'est-ce pas, que dans les bulletins vous adoucirez le plus possible les nouvelles ; que vous écrirez directement et confidentiellement à l'abbé Diringer, si vous avez quelque chose de particulier à me communiquer ; que vous n'enverrez de dépêches qu'en cas de danger sérieux et imminent, avec cette clause : « Nous croyons qu'il est prudent que vous veniez » ; et si ma chère sœur n'était plus, vous mettriez : qu'il est *très*-prudent, etc.

Veuillez ma bonne Mère, lui remettre la lettre ci-jointe ; recevoir mes respectueux et affectueux hommages, et me recommander de nouveau au pieux souvenir de la communauté.

(1) Lettre adressée à la Mère supérieure.

Le lendemain, 17 octobre, une dépêche appelait Mgr de Ségur et sa mère à Paris, et le 20, la sœur Jeanne-Françoise expirait doucement et saintement entre leurs bras.

---

# LETTRES

AU PETIT SÉMINAIRE DE MONTMORILLON

1857 — 1880.

Par suite de son intime liaison avec l'éminent évêque de Poitiers, le cardinal Pie, Mgr de Ségur s'était fait le prédicateur ordinaire de ses séminaires, spécialement du petit séminaire de Montmorillon. Sans pouvoir se donner avec la même plénitude aux divers autres séminaires qu'il évangélisait, il prêchait de fréquentes retraites aux séminaires de Séez, de Nantes, de Versailles, etc., et leur adressait des *Encycliques*, comme il disait en plaisantant, analogues à celles que nous reproduisons ici. Ces retraites étaient le couronnement de ce qu'il appelait ses vacances.

---

## LETTRES AU PETIT SÉMINAIRE DE MONTMORILLON DE 1857 A 1880.

Paris, le 17 décembre 1857.

Mes chers enfants,

Puisque vous voulez bien penser à moi et me conserver un peu d'affection malgré l'absence, il est bien juste que, de mon côté je vous garde une belle place dans mon

cœur et dans mes prières. Bien souvent depuis que je vous ai quittés, je vous ai tous offerts au bon Dieu, afin qu'il confirme l'œuvre qu'il a lui-même opérée en vous par mon ministère. Notre dernière retraite est un des souvenirs les meilleurs de toute ma vie, de telle sorte que je me réjouis à la pensée de me retrouver l'année prochaine au milieu de vous pour y continuer ce que je viens d'y commencer. Prenez garde, mes enfants, de ne pas déchoir de l'excellent état où vous étiez il y a un mois. L'eau s'attiédit bien vite, lorsqu'on n'a pas soin de la tenir près du feu ; prenez garde à la légèreté de votre âge et à la misère humaine, qui effaceraient bien promptement, si vous n'étiez toujours vigilants sur vous-mêmes, les impressions chrétiennes et sacerdotales que Notre-Seigneur vous a données. Saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, tout apôtres qu'ils étaient et tout remplis de la grâce de l'Eucharistie qu'ils venaient de recevoir au Cénacle, furent négligents au jardin des Oliviers, et cette simple négligence, peu grave en apparence, a été cause du très coupable et très honteux abandon où ils ont laissé leur bon Maître. Ainsi sera infidèle dans les grandes occasions, celui qui négligera la fidélité dans les petites ; et si vous voulez, mes amis, triompher des grandes tenta-

tions, il faut vous attirer les grâces de la victoire par une constante fidélité dans les moindres détails de votre vie.

Où en êtes-vous, par exemple, depuis un mois, quant à l'esprit de prière, au recueillement intérieur en Jésus-Christ ? Avez-vous soin d'élever souvent votre cœur vers Jésus que vous portez en votre âme, afin de christianiser par là, de sanctifier vos pensées et vos intentions ? Ce point est d'une importance majeure, pour ne pas dire unique, dans le travail de la vie chrétienne. Ceux qui l'observent sont chrétiens, vivent, agissent en chrétiens; ceux qui le négligent mènent une vie toute terrestre, toute naturelle, perdent leur temps et laissent passer chaque jour mille précieuses occasions de faire en eux et autour d'eux, le bien que Notre-Seigneur attend d'eux. « Celui qui ne recueille point avec moi, dissipe » nous a-t-il dit en son Evangile. Ne dissipons pas, mes enfants, ce trésor ineffable, et contraignons-nous fortement, s'il le faut, pour faire l'œuvre de Dieu, pour devenir des saints, pour devenir de vrais prêtres. Je recommande de plus en plus à votre ferveur l'Association de Saint François de Sales pour la conservation de la foi. L'obole de la veuve a été plus considérable aux yeux de Notre-Seigneur que les trésors des ri-

ches; la prière fervente, la communion bien préparée, profondément recueillie, d'un pauvre enfant de Montmorillon, inconnu au monde, obtiendra peut-être plus que ne le pourraient faire tous les efforts de notre activité. Puis, il ne faut pas l'oublier, les œuvres chrétiennes doivent toujours se faire dans la foi, c'est-à-dire dans la seule vue de travailler pour Notre-Seigneur. Les méchants redoublent d'audace ; il faut, nous autres serviteurs de Dieu, redoubler de zèle, d'amour et de dévouement. — Souvenez-vous aussi, mes enfants, que vous êtes à tout jamais consacrés à la Vierge Immaculée. Je vous envoie la petite feuille explicative que je vous ai annoncée en vous donnant le scapulaire. Je voudrais pouvoir vous envoyer à tous un souvenir semblable à celui que votre excellent supérieur distribue de ma part à chacun des dignitaires du séminaire ; comme cela est impossible à cause de votre grand nombre, je me contente de la messe que je vous ai promise pour le premier jeudi de chaque mois, et que j'ai célébrée avec grande affection, au commencement de ce mois de décembre.

Priez pour moi, mes enfants bien-aimés, afin que je devienne ce que je dois être, un prêtre selon le cœur de Dieu et un serviteur utile dans l'Eglise. Recommandez-moi à la Mère de misé-

ricorde, au cœur maternel de qui je vous offre tous, et recevez la bénédiction que je vous donne au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

---

Paris, le 31 mars 1859.

Mes bons et très chers enfants,

Je viens partager votre joie et vous féliciter à l'approche du grand jour. Ce matin même, j'ai offert pour vous le sang de Notre-Seigneur, dont les infinis mérites rachetant vos âmes, leur ont obtenu jadis la grâce du baptême, la force de la confirmation, la sanctification si douce et si fréquente de la communion eucharistique, et qui vont bientôt, s'étendant plus loin encore, vous obtenir la grâce des grâces, la vocation et la consécration ecclésiastiques. En présence de cet océan de miséricordes, que nous devons être humbles, mes chers fils, et que nous devons aimer avec une grande tendresse ce Sauveur qui nous comble ainsi sans aucun mérite de notre part ! Que nous devons être saints, puisque nous sommes appelés à enseigner au monde la sainteté et à lui prêcher d'exemple, en même temps que dc paroles ! *Facere et docere.*

Je vais demander pour vous au Seigneur Jésus l'esprit ecclésiastique, c'est-à-dire l'amour de l'Eglise, l'esprit catholique, le zèle de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes, l'esprit d'obéissance religieuse au Souverain Pontife et à votre évêque, l'amour des devoirs sacerdotaux, du travail, de la prière et de tout ce qui concerne l'honneur du Saint-Sacrement.

Comme préparation à votre ordination, je vous recommande surtout de garder la paix du cœur par le recueillement en Jésus-Christ et par l'innocence d'une conscience très pure. Oh ! mes enfants, que bien heureux sont les immaculés dans la bonne voie, qui ne cherchent que Jésus et veulent mourir à tout le reste ! Je vous souhaite à tous ce bonheur et cette joie. Que ceux d'entre vous qui n'ont pas été appelés à l'ordination, aident leurs frères à la bien recevoir, par des prières ferventes et des communions extraordinaires ; qu'ils ne se découragent pas, mais qu'ils s'humilient devant Dieu, se reconnaissant très indignes d'une si haute élévation. J'engage tous les ordinands, sauf toutefois l'avis de leurs directeurs respectifs, à communier les trois jours qui précéderont l'ordination et les deux qui la suivront, afin de recevoir une plus complète effusion de l'Esprit de Notre-Seigneur.

Adieu, mes enfants très chers et très aimés ; souvenez-vous de moi devant Dieu ; je me joins au P. Baudry et à tous vos maîtres pour vous offrir à Notre-Dame de Montmorillon.

---

Novembre 1859.

Mes biens chers enfants,

Sur le point de me retrouver au milieu de vous je veux vous dire avec quels sentiments de joie, toute sacerdotale, je m'apprête à vous parler de Dieu, à continuer avec vous la petite et très grande œuvre que, l'année dernière, Dieu m'a fait la grâce d'entreprendre. Préparez-vous dès maintenant, mes bons amis, à la retraite, tenez-vous plus recueillis que d'habitude, priez beaucoup pour moi, et aussi, priez les uns pour les autres. Que les amis de Jésus prient et fassent des pénitences pour leurs frères qui ne sont pas encore arrivés au même point de fidélité et d'amour, qu'ils fassent comme Marthe et Madeleine, lorsqu'elles obtinrent par leurs larmes, leur zèle et leurs supplications, la résurrection du pauvre Lazare.

De mon côté, mes enfants, je me prépare, autant que je le peux, à vous annoncer les mystères du royaume de Dieu, et je vous ai recom-

mandés à la protection de beaucoup de saintes âmes.

Que la très-sainte Vierge, votre Mère, vous prépare elle-même les voies ; qu'elle donne à mon séjour au milieu de vous une efficacité qu'il ne peut avoir de lui-même ; que d'avance elle ouvre tous vos cœurs, afin que Jésus, son bien-aimé et le nôtre, y puisse désormais et pour toujours vivre, régner et commander.

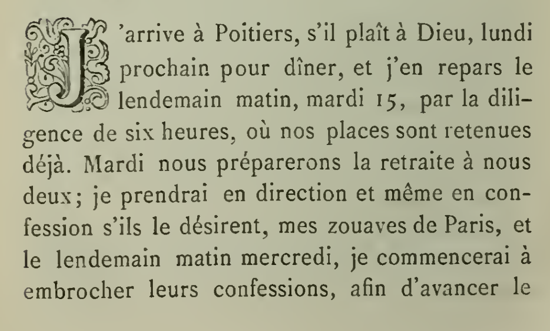
Je vous donne à tous la bénédiction de ce divin Sauveur, et dans son amour, je vous aime et vous embrasse très tendrement.

P. S. J'arriverai à Montmorillon par la voiture de lundi matin.

---

Paris, 9 décembre 1859.

Mon cher Père,



J'arrive à Poitiers, s'il plaît à Dieu, lundi prochain pour dîner, et j'en repars le lendemain matin, mardi 15, par la diligence de six heures, où nos places sont retenues déjà. Mardi nous préparerons la retraite à nous deux ; je prendrai en direction et même en confession s'ils le désirent, mes zouaves de Paris, et le lendemain matin mercredi, je commencerai à embrocher leurs confessions, afin d'avancer le

travail. Le mercredi soir, nous ouvrirons la retraite, qui durera jusqu'au lundi matin, quatre jours pleins ; le lundi soir, clôture, et le mardi matin, après la messe d'actions de grâces, le départ pour Poitiers. Je compte revenir à Paris le vendredi soir.

Nous parlerons à loisir de Victor, de Salvator, et du vitrail ; en attendant je vous embrasse cordialement et vous envoie quelques mots d'introduction pour les chers enfants que Notre-Seigneur vous confie.

---

Mes enfants,

J'appelle sur vous d'avance les bénédictions de notre Maître, afin que vous vous prépariez à la sanctification de la retraite, par une vie plus recueillie, plus sérieuse, et plus innocente encore que d'habitude. Il faut pour une retraite, comme pour une bonne oraison, une préparation éloignée, aussi indispensable que la préparation prochaine. Demandez à votre bon Père supérieur en quoi doit consister cette préparation éloignée, et faites ce qu'il vous dira. « *Ipsum audite* ». De mon côté, je prépare la retraite chaque jour au saint autel et par mes recommandations à de saintes religieuses.

Je vous embrasse tous ; ce qui est plus facile de loin que de près et plus expéditif à écrire qu'à faire. Que la vierge Marie vous garde dans une parfaite et droite volonté, et qu'elle vous défende contre le grand ennemi qui ébranle les courages, illusionne les intelligences, trouble les cœurs, et fait dévier les vocations.

Votre père en Notre-Seigneur.

---

Paris, le 1er jour du mois de Marie 1860.

Mes chers enfants,

Je viens commencer avec vous le mois de Marie. C'est le mois du clergé et surtout des séminaires ; notre vocation est, en effet, la même que celle de la vierge Marie ; comme la sainte Vierge, nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous ne pouvons rien et nous sommes à peine les serviteurs du Seigneur ; mais par notre vocation, nous sommes élevés au sacerdoce, c'est-à-dire à la paternité divine, et nous recevons de Dieu, par le ministère de l'évêque, qui est l'ange de notre Eglise, le divin pouvoir d'enfanter Notre-Seigneur, de le donner au monde, et de le sacrifier sur l'autel comme au Calvaire. Voilà pourquoi, nous devons, comme

Marie, être tout à Jésus, et rien qu'à Jésus. Jésus était la vie de la sainte Vierge, il vivait en elle avec une perfection incompréhensible ; ses pensées et celles de Marie ne faisaient qu'un ; Marie n'aimait rien qu'en vue de Jésus, et Jésus seul était la grande préoccupation de son existence. Mes chers enfants, voilà votre Mère, et aussi le type et modèle accompli de ce que vous devez être.

J'apprends cependant avec une grande peine que de misérables passions humaines, indignes d'occuper vos cœurs consacrés à Jésus-Christ, ont pénétré jusque dans le sanctuaire de Montmorillon, et que, pour quelques-uns, la maison de prière s'est changée en maison de disputes ; les uns se disent d'un parti, les autres d'un parti contraire, oubliant les uns et les autres, que le Seigneur Jésus étant la part de leur héritage et de leur calice, ils ne peuvent plus appartenir à aucun parti sur la terre. Saint Paul reprochait aux chrétiens de Corinthe les différents partis religieux qui se formaient dans leur ville ; qu'aurait-il dit s'il se fût agi de partis politiques et surtout de partis politiques opposés à la sainte Eglise ? « Vous n'êtes, leur disait-il, ni à Céphas ni à Paul, ni à Apollo ; mais à Jésus-Christ seul, qui seul a été crucifié pour vous. » Je vous dirai de même, mes amis et mes chers enfants : Vous

n'êtes à aucun prince de ce monde, *quel qu'il soit*; vous êtes chrétiens et ecclésiastiques, c'est-à-dire au Christ et à son Eglise; et si ce glorieux et bienheureux partage ne vous satisfaisait pas, il vous faudrait quitter le sanctuaire, rentrer dans le monde passionné et pitoyable dont vous regretteriez la privation; il vous faudrait sans hésiter, laisser à d'autres plus dignes le saint habit de l'Eglise et la gloire de votre surplis, pour aller vous mettre comme l'enfant prodigue au service d'un des habitants de la cité du monde. Vous n'aurez pas, mes enfants, ce malheur et cette folie, et vous allez laisser à tout jamais aux pieds de la sainte Vierge, au pied du Saint-Sacrement, vos petites passions politiques, qui sont au moins, permettez-moi de vous le dire en toute franchise, aussi ridicules que dangereuses. Votre roi unique est Jésus au ciel, et, sur la terre le pape, son vicaire et son représentant. Ne vous occupez des autres princes que pour prier pour eux, afin, comme le dit l'apôtre saint Paul, qu'ils nous laissent tranquilles: « *Ut tranquillam vitam agamus* ». Méditez, je vous prie, dans votre première visite au Saint-Sacrement, cette parole de vérité infaillible et cette règle certaine de conduite : *Nolite confidere in principibus, in principibus in quibus non est salus.* » Il n'y a pas de sa-

lut, ni de sûreté dans les princes de la terre ; voilà pourquoi il ne faut pas nous appuyer sur eux.

Appuyons-nous fortement et uniquement, chers enfants de Dieu, sur Jésus-Christ, en qui seul est le salut ; aimons-le de *tout* notre cœur et dépensons pour lui *toutes* nos forces; lui seul y a droit. J'embrasse ceux d'entre vous qui sont dans cette disposition, seule bonne et seule vraie ; quant aux autres, je leur demande en grâce de penser sérieusement à tout cela, et s'ils persistaient dans leur conduite, je serais le premier à les engager à quitter le séminaire. Que la sainte Vierge vous couvre tous de sa sainte et maternelle protection.

---

Paris, le 11 octobre 1860.

Mes très chers enfants,

Dans les assemblées solennelles des puissances de ce monde, il est d'usage que l'arrivée du prince s'annonce d'avance par un héraut d'armes. Héraut du grand Roi, son serviteur et le vôtre, je viens vous l'annoncer et vous dire de vous préparer tous à le recevoir très dignement. Encore un mois et nous serons en retraite, assemblés sous les yeux de Jésus,

pour lui rendre compte de notre passé et recevoir sa direction pour l'avenir. Encore un mois, et j'aurai le bonheur de me retrouver au milieu de vous, comme un père au milieu de sa famille ; douce et chère habitude, qui m'est plus précieuse que je ne puis le dire, et qui me fait certainement plus de bien qu'à vous-mêmes.

Préparez-vous donc, chers enfants de Dieu, à la grâce de la retraite, à la venue de votre Sauveur : « *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* » Jésus vient à vous, non pour juger, mais pour pardonner, non redoutable, mais très désirable et très doux : « *Venit tibi mansuetus.* » Je serai l'ânon qui vous l'apportera : « *Venit tibi super pullum asinæ ;* » pauvres gens sommes-nous en effet, pauvres bêtes, qui ne pouvons rien de nous-mêmes et qui ne faisons du bien aux âmes qu'en leur donnant Jésus, qui seul est la vie. Que ferez-vous, mes enfants, pour préparer ainsi notre retraite ? D'abord vous prierez pour moi, afin que mon Maître me donne ce que je n'ai pas et ce qu'il vous faut pour la sanctification de ces jours bénis. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Voilà mon premier avis ; tenez-en bon compte pour l'amour de Dieu, et préparez-moi les voies comme de petits saints Jean-Baptiste. Puis secouez *ferme* la poussière des va-

cances ; hélas, pour quelques-uns il y a peut-être plus que de la poussière ! Mais peu ou beaucoup, lorsqu'il y a souillure, c'est toujours trop ; et il faut courageusement avouer nos misères pour en être purifiés le plus tôt possible sans attendre la retraite. Il faut aussi nous remettre à la règle, comme font des soldats qui reviennent se ranger sous leur drapeau après un congé ; vous êtes les recrues de Notre-Seigneur, l'espoir de la sainte Eglise militante, et votre éducation ecclésiastique n'a d'autre but que de vous former à la guerre contre les puissances invisibles qui soulèvent le monde contre Jésus-Christ. Rappelez-vous à ce propos ce que l'apôtre saint Paul disait aux anciens fidèles : « Pour nous, nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, » contre les puissances de ce monde, comme les soldats de nos armées ; nous devons demeurer au-dessus de ces passions humaines, qui se choquent et s'entrechoquent sous nos yeux, au-dessus des partis politiques, et conserver tout notre dévouement, toutes nos pensées, tout notre cœur, tout le sang de nos veines, pour le Roi céleste qui nous couronne dès ce monde et que nous prenons pour notre unique partage. Il n'y aura donc plus parmi vous, cette année, comme l'année dernière, de ces divisions regrettables et

ridicules, dont le démon est seul à profiter, qui font perdre au séminaire la paix et l'esprit ecclésiastique. Si vous n'étiez pas résolus à laisser là le *militarisme*, je vous prierais, mes bons amis, de me le faire savoir sans retard, afin que je puisse combiner un plan de retraite pour des *troupiers*.

Mais j'ai confiance en vous, et j'attends mieux de votre piété : « *meliora de vobis confido* ». Vous allez, au contraire, vivre tout à Dieu, vos cœurs ne battront que pour sa gloire et pour celle de son Eglise ; en vous préoccupant du Pape comme vous le devez, vous conserverez le *Sursum corda*, et vous n'envisagerez jamais, que dans l'esprit de la foi, les crimes et les sacrilèges dont la sainte Eglise romaine est en ce moment la victime. Prions beaucoup et pardonnons.

Adieu, mes chers enfants bien aimés ; que Notre-Seigneur vous donne sa paix, et garde lui-même vos intelligences et vos cœurs en la sainteté de son amour.

---

Dimanche 10 mars 1861.

Mes enfants bien-aimés en N.-S.,

Il se passe bien peu de jours que je ne prie pour vous, et lorsque votre souvenir vient vivifier ma prière, je n'ai qu'à rendre grâces au bon Dieu que vous aimez et

que vous servez avec une fidélité si constante et si vraie. L'autre jour en lisant l'épître de saint Paul aux chrétiens de Philippes, je n'ai pu m'empêcher de vous appliquer, et, (sauf le respect qui lui est dû) de m'appliquer à moi-même ce passage de sa lettre : « *Gratias ago deo meo in omni memoriâ vestri, semper in cunctis orationibus meis pro omnibus vobis cum gaudio deprecationem faciens, super communicatione vestrâ in Evangelio Christi a primo die usque nunc.* » Depuis cinq ans que je vous connais et que je vous prêche l'amour de Jésus-Christ, vous vous montrez d'année en année plus dignes de ma tendresse sacerdotale; et le grain de la parole divine que je sème durant chaque retraite dans la terre si bien préparée de vos cœurs rapporte une moisson de plus en plus abondante. Vous aimez de plus en plus le Saint-Sacrement de l'autel, vous avez faim et soif de la divine Eucharistie, principe de toute justice, vous êtes tout dévoués au Vicaire de Jésus et à la cause romaine, qui est la cause du bon Dieu, enfin vous me témoignez en toute occasion, mes enfants, une si touchante et si cordiale affection, que je ne puis m'empêcher de vous aimer très tendrement. J'espère que Notre-Seigneur qui a commencé en vous son œuvre, daignera la mener à bonne fin, et fera de cha-

cun de vous, un saint prêtre, un serviteur fidèle et utile, un sauveur d'âmes : « *Confidens hoc ipsum quia qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu.* »

Pour nous, ce jour du Christ, c'est le jour qui approche, le jour de la sainte ordination. Il y a plusieurs heures à ce grand jour : le baptême, c'est l'aurore ; le sacerdoce, est le midi ; la mort bienheureuse est la dernière heure et nous introduit dans le jour immuable et sans succession qui est l'éternité même de Jésus-Christ. Oh ! le beau jour que le jour du Christ, mes chers enfants ! et bienheureux sommes-nous de vivre à cette lumière ! Elle est si peu connue dans le monde ! Soyez toujours dignes de votre élection, dignes de votre saint habit, dignes de votre couronne cléricale, dignes du grand et bon Roi qui vous associe à sa royauté surnaturelle ; « *digne Evangelio Christi conversamini* », et faites en sorte que je ne reçoive jamais de vous que de consolantes nouvelles ; « *ut sive cum venero et video vos, sive absens, audiam de vobis quia statis in uno spiritu unanimes* ». Soyez unanimes dans le même esprit, dans l'Esprit de Jésus-Christ, dans cet Esprit de sainteté, de bonté, de paix, de joie, de douceur, de patience, de modestie, d'innocence, que ce divin Maître pré-

sent en vous, répand incessamment dans vos chères âmes. — Voyez combien vous devez l'aimer, ce Seigneur très bon et très grand, qui vous unit tous en lui ! il est l'amour incarné, la bonté substantielle ; qui n'aimera la bonté et l'amour ? Et voyez aussi combien vous devez être unanimes en lui et pour lui, puisqu'il vous donne à tous sa même vie, son même et unique Esprit, sa même et unique couronne, son sacerdoce et sa grâce ! Il n'est en vous que pour vous consommer en l'unité et en la charité, « *ego in ipsis ut sint consummati in unum* ». Aimez-vous donc bien les uns les autres, surtout dans ces jours solennels où Dieu visite ce cher séminaire, qui est tout à lui. Que la charité et la bonté mutuelles soient le caractère distinctif de Montmorillon, avec l'amour pratique du Saint-Sacrement, l'amour de la vierge Marie et l'amour dévoué pour le Pape et pour l'Evêque.

Tous ces jours-ci mon cœur sera au milieu de vous, et je célébrerai plusieurs fois pour vous le saint sacrifice ; car je vous aime de tout cœur : « *Sicut est mihi justum hoc sentire pro omnibus vobis : eo quod habeam vos in corde.* » Ne puis-je pas ajouter avec l'apôtre saint Paul : « *Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Et hoc oro ut charitas*

*vestra magis ac magis abundet in scientia et in omni sensi* », dans la science, dans la science divine de Jésus, qui se puise dans la méditation permanente de l'Évangile, dans la communion fréquente, dans la vie de prière, et dans le sentiment de la piété qui s'alimente aux mêmes sources et nous donne de la tendresse et de l'ardeur pour le service de Dieu. « *Ut sitis sinceri et sine offensâ in diem Christi* », purs et saints par l'ordination, avouant humblement vos fautes, sans mauvaise honte et en toute confiance, « *Repleti fructu justitiæ per Jesum Christum* », et vous laissant combler de toutes les bénédictions que vous apporte en ces saints jours Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Adieu, mes enfants très chers ; je vous embrasse tous en la personne du bon Père supérieur et vous demande de ne jamais oublier dans vos communions et dans vos prières celui que l'amour de Jésus a constitué votre père, votre serviteur et votre ami.

---

Le 30 octobre 1861.

Mes enfants,

Je prie vos saints anges gardiens de remplir pour moi auprès de vous l'office que saint Jean-Baptiste remplissait auprès du divin Maître. Saint Jean préparait les voies du Seigneur. Que vos bons anges en fassent autant, car voici bientôt venir la sainte parole de Dieu, voici venir le bon Jésus pour notre chère retraite. Je ne suis rien, moi qui vous la prêcherai ; mais je suis tout en Celui qui m'envoie. *Ego vox Clamantis* ; je ne suis qu'une voix ; mais cette voix est la voix de Dieu qui crie : Jérusalem, convertis-toi au Seigneur, ton Dieu. J'espère, mes enfants chéris, que cette voix parlera de l'abondance du cœur et qu'en vous donnant Jésus-Christ, je m'enrichirai moi-même du divin trésor qu'il me sera donné de répandre en vos âmes. Prions beaucoup d'avance les uns pour les autres : aimons-nous tendrement en l'amour de notre unique Maître, qui est le Roi de nos cœurs ; faisons chaque jour des pénitences pour la conversion des tièdes, pour le succès complet de notre sainte œuvre, et préparons-nous tous à recevoir en sa plénitude, avec la grâce de la retraite, la grâce non moins précieuse de la

bénédiction papale et de la grande indulgence.

Je vous embrasse tous du fond du cœur et, en tête de tous, j'embrasse notre bon Père supérieur.

✝ L. G. de Ségur

Prédicateur ordinaire des retraites de Vos Illustrissismes et Révérendissismes Seigneuries Montmorillonnaises.

---

1er janvier 1862.

Mon cher Père,

Bonne, heureuse et sainte année ! Je vous embrasse de tout mon cœur, et en votre personne tout mon cher Montmorillon. Léon m'est arrivé hier, à peu près remis de sa crise d'estomac, laquelle n'est qu'une suite de sa longue fièvre d'Italie et de l'abus de la quinine. Je le garde, non l'abus, mais Léon, jusqu'à lundi prochain ; il arrivera à Poitiers lundi soir et descendra chez nos bons Oblats (qui ne veulent pas m'envoyer mes deux pauvres chères petites statues). Nous sommes toujours très contents de son attitude et de ses sentiments.

Pourriez-vous, mon bon Père, d'ici à dix ou douze jours, accepter comme séminariste un bon et honnête enfant, âgé de quatorze ans, simple, franc, et *très peu parisien*, qui, malgré de grandes

difficultés, lutte énergiquement depuis deux ans pour se consacrer au bon Dieu et ne peut faire de progrès dans l'étude, tant qu'il demeurera dans sa famille. Je crois pouvoir garantir sa bonne volonté et la droiture de son fonds. Voici maintenant quelques mots pour notre jeunesse.

Mes enfants,

Au sortir de la messe, je viens, au nom du saint Enfant Jésus, vous souhaiter une nouvelle année tout embaumée de piété, de chasteté, d'innocence, de recueillement, d'union intérieure avec le bon Dieu, de communions fréquentes et très ferventes. Je viens vous souhaiter un cœur tout semblable au cœur de Celui qui habite en vous et qui vit en vous, si vous êtes fidèles ; un cœur doux et humble, pacifique, gai, dilaté, détaché des intérêts de ce monde, embrasé du zèle de l'Eglise, fermé au péché, ouvert à la grâce, et tout tourné du côté de l'éternité. Je vous souhaite d'être, durant le cours entier de cette nouvelle année, comme ces petits oiseaux dont parle le bon saint François de Sales, qui bâtissent leurs nids au milieu des roseaux, de telle sorte qne le mouvement des vagues ne fait que les bercer sans les faire jamais chavirer ; une seule petite ouverture leur donne de l'air et du

soleil, et elle se trouve toujours tournée du côté du ciel. Montmorillon est votre nid ; le P. Baudry est le père et la mère ; vous êtes les petits oiseaux, qui ne devez respirer et aspirer que le ciel, que la pure lumière, et qui ne devez pas vous laisser souiller par l'éclaboussure des vagues. — Gardez fidèlement, mes bons enfants, la grâce et les résolutions de notre retraite ; que votre année 1862 en soit tout imprégnée, toute vivifiée. Surtout ne négligez pas la sainte communion, âme de la vraie piété catholique et sacerdotale, sans laquelle on travaille en vain à l'édification du temple vivant de Jésus-Christ : « *In quo coædificamini in habitaculum Dei.* » Communiez dignement et communiez très souvent ; on ne communie jamais trop souvent, quand on est en état de grâce, et quand on a la volonté sincère d'être au bon Dieu.

Adieu, mes chers enfants, que la sainte Vierge et vos bons anges vous gardent en chacune de vos journées, et vous fassent avancer en l'amour de Dieu, en même temps que vous avancez en âge.

---

25 mars 1862

Mes chers enfants,

Votre ordination de dimanche sera célébrée par moi à Paris avec une joie et une affection toute paternelles. Combien je regrette les cent lieues qui nous séparent, et combien je serais heureux, en ces jours de bénédiction et de pur bonheur de me trouver au milieu de vous, à côté de votre évêque, et de notre cher Père Baudry ! Heureusement que nous autres chrétiens, nous vivons dans un monde (qui n'est autre chose que le germe du ciel lui-même) où l'on ne connaît ni le temps ni l'absence, et dans lequel, absent de corps, on est réellement présent par l'esprit : *absens corpore, præsens autem spiritu.* Ce monde c'est le Christ lui-même, présent en nous par le saint mystère de la grâce, et qui, étant le même en chacun de nous, devient ainsi le centre, le principe de notre union, devient notre cœur et notre âme : *Cor unum et anima una.*

Tous ces jours-ci, mais tout particulièrement dimanche, je me tiendrai bien près de mon doux Sauveur, afin d'être tout près de vous en qui il habite avec délices. Vous êtes en effet, mes chers fils, les élus de son cœur, les enfants privilégiés de son amour. Ce n'est pas vous qui avez choisi

Jésus, c'est lui qui le premier vous a choisis, vous a élus de toute éternité, vous a posés comme des candélabres brillants dans son sanctuaire; afin de briller lui-même sur vous, par vous et en vous, comme le cierge allumé, placé sur le chandelier de l'autel. Jésus est la lumière du monde, et vous êtes choisis pour porter un jour cette lumière éternelle et la faire briller aux yeux des hommes. Pendant toutes ces années laborieuses et embaumées du séminaire, Jésus allume sa lumière, prépare son flambeau. Oh! que la cire doit en être blanche et pure, afin de pouvoir sous l'action de Jésus-Christ, se consumer tout entière, et devenir « lumière dans le Seigneur » *vos estis lux in Domino*. Ce grand travail que viennent encourager vos ordinations successives, peut se résumer en trois paroles : prière, communion, travail.

Que ce soit donc là plus que jamais, mes enfants, la devise, la devise pratique de chacun de vous. Prière courageuse, sérieuse et persévérante ; communion courageuse, solide, bien préparée, très fréquente, accompagnée d'un grand esprit de foi et d'une vraie bonne volonté ; travail courageux, que rien ne rebute, consciencieux, accompli dans des vues élevées, comme une œuvre de vocation ecclésiastique et un ache-

minement vers la consécration de l'Eucharistie.

Vous le voyez mes amis, je commence toujours par le courage ; c'est là une grande qualité, un don précieux de la grâce de Dieu, plus nécessaire que jamais aux prêtres de nos jours. Vous verrez plus tard, en avançant dans la vie, combien il y a peu d'*hommes* en ce temps-ci. Qui donc sera un homme si le prêtre ne l'est pas ? Nous devons, pour répondre aux vues de Dieu recueillir religieusement en nous les restes de cette sainte chose que l'on appelle l'honneur, et qui semble devenir de plus en plus une étrangère dans un siècle qui perd la foi. Par l'ardeur de cette même foi, conservons ce trésor que nous serons un jour chargés de rendre au monde, le relevant ainsi de ses ruines, de ses abaissements et de ses misères.

Je vous recommanderais, mes enfants, la sainte pratique de la fréquente communion, si je ne savais déjà combien vous êtes fidèles à Jésus. Si par hasard deux ou trois d'entre vous s'étaient un peu relâchés de ce côté, je les supplierais de se ranimer dans la piété, de secouer leur poussière, de puiser avec une nouvelle ferveur l'amour de Dieu à son unique source qui est l'Eucharistie.

Adieu donc, mes bons et chers fils, que j'aime tant et que le bon Dieu m'a donnés pour enfants

premiers-nés. Tous les jours, je le prie pour vous. N'oubliez pas à ses pieds un pauvre homme de ma connaissance, qui ne l'aime guère qu'en théorie et qui passe son temps à dire comme saint Paul : *Infelix ego homo ! quod enim operor, non intelligo ; non enim quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, illud facio !* Priez pour cet homme-là, mes enfants, et guérissez-le par vos douces et puissantes prières. Il me charge de vous embrasser sans exception de tout son cœur.

---

Le 16 juillet 1862.

Mes chers enfants,

Je voyais dernièrement une alouette qui avait pondu plusieurs œufs ; elle les avait couvés et fait éclore ; et plusieurs fois par jour elle allait à la quête de petites mouches, de vermisseaux et autres gourmandises de ce genre qu'elle rapportait à ses petits. Le nid était chaud, mollet et bien construit, à l'abri de la pluie et du vent, caché habilement de manière à éviter à la fois la dent des serpents et des renards, et le bec des oiseaux de proie. Arriva le moment où les petits oiseaux couverts de plumes naissantes durent penser à quitter le nid maternel et s'en aller en vacances. Oiseaux au

gris plumage, sans expérience, sans forces éprouvées, leur sort inquiétait beaucoup l'alouette mon ami. Confidence pour confidence, je lui confiai ce que de mon côté j'avais dans le cœur à votre sujet ; elle fut frappée de la similitude de nos positions respectives. Voyez, en effet, mes bons enfants, mes chers et modestes oiseaux, combien votre prochain départ de Montmorillon va changer les conditions du bien-être de vos âmes. Le nid, c'est le séminaire ; tout vous y porte à l'amour de Jésus, qui est la vie ; vous y êtes en sûreté, à l'abri du venin des mauvaises doctrines, des doctrines incrédules et révolutionnaires qui déflorent tant de jeunes gens au milieu du monde; à l'abri des mauvais exemples, des compagnies frivoles et dissipées. Cachés à l'ombre du sanctuaire, la nourriture divine, le pain descendu du ciel, vous est présenté par les saints prêtres qui vous aiment tant, qui se dévouent pour votre amour avec tant de sollicitude ; et de même que les petits oiseaux n'ont pour ainsi dire qu'à ouvrir le bec pour vivre, se nourrir, se fortifier, de même au séminaire vous n'avez qu'à vous laisser faire, et Jésus au Saint Sacrement vient lui-même se présenter, s'offrir à vous. Dans le monde, au contraire, il faut aller le chercher ; il faut déployer les ailes,

se donner du mal et du mouvement, sans quoi l'on meurt de faim.

Que ferez-vous donc, mes amis et mes enfants, afin de continuer hors du nid l'excellente vie que vous y goûtez encore pour quelques jours ? Outre les avis de la mère alouette, que vous connaissez bien, voici quelques points plus importants que je confie à votre bonne volonté, d'après les conseils de mon alouette parisienne. 1° Avant tout, observez avec une exacte fidélité une petite règle de vie, laquelle sera approuvée, avant le départ, par votre directeur spirituel. L'exactitude est la première condition de la force et la force est la première condition de la persévérance. Que cette règle soit très simple et très peu compliquée ; sans cela vous ne pourrez la suivre ; qui trop embrasse mal étreint ; 2° tous les matins méditez et lisez avec soin quelques pages de l'Évangile en latin, pendant *une demi-heure*. Pour les vacances ce n'est pas trop ; 3° confessez-vous à un jour fixe, chaque semaine, sans y jamais manquer ; et ne soyez pas assez nigauds pour garder sur votre conscience quelques fautes, sous prétexte qu'elles sont désagréables à avouer. Ne craignez rien ; avant tout, la pureté du cœur, avant tout l'amour de Dieu ; 4° communiez pendant vos vacances *aussi*

*souvent qu'au séminaire ;* j'allais dire plus souvent encore. La communion, vous le savez, mes enfants, c'est la chasteté, c'est la piété, c'est la vocation ; j'ajouterai que c'est l'édification à laquelle vous êtes tous obligés, obligés en conscience, en votre qualité de séminaristes et de futurs prêtres. Sachez qu'en communiant très-souvent et avec une douce confiance, vous faites la volonté de Dieu, la volonté de l'Église et du saint concile de Trente, la volonté de notre T. S. P. le pape Pie IX, qui en recommandant et en distribuant de sa propre main le petit traité que vous connaissez tous (1), disait que « *l'on devrait donner ce petit livre à tous les enfants quand ils font leur première communion ; que tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les règles de la communion comme les entend le Concile de Trente, et comme je veux qu'elles soient appliquées* ». Ce sont les propres paroles de notre bon Pape. Si elles sont consolantes pour moi, elles doivent être fortifiantes pour vous. 5° Enfin, veillez avant tout sur votre pureté. Évitez toutes les occasions même les moindres et respectez votre soutane, ainsi que votre chair qui porte le Christ.

Adieu, chers et très chers enfants de mon

(1) La fréquente communion, par Mgr de Ségur.

cœur. Je vous bénis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour quelques-uns, au revoir à Poitiers, le 30 septembre lors de la retraite ; pour les autres, au revoir à Montmorillon, en novembre ; pour tous, au revoir au Paradis dans l'amour de notre bon Dieu.

---

29 octobre 1862.

Mes bons enfants,

Encore une année (scolaire) qui commence et par conséquent une retraite qui approche ! Je m'apprête à aller au milieu de vous, remplir avec joie ma mission annuelle et très chère. J'ai la douce confiance que la Très Sainte Vierge me préparera d'avance le terrain de vos cœurs et que je n'aurai plus rien à faire, pour ainsi dire, pour vous unir intimement au bon Dieu, en arrivant à Montmorillon.

Préparez-vous mes amis, à recevoir pleinement la grâce de la retraite, en redoublant de zèle pour la prière, l'obéissance et le travail, en évitant les fautes légères avec autant de soin que les péchés mortels, et en demandant très souvent au bon Jésus qui repose en vous, ses bénédictions les plus puissantes. Demandez les aussi pour moi, qui ne suis rien non plus que vous ;

rien par nous-mêmes, tout avec Jésus-Christ.

S'il plaît à Dieu, j'arriverai à Poitiers le 11, et le 12 au soir je serai dans ce cher séminaire que j'aime comme vous l'aimez vous-mêmes.

Dès le lendemain je commencerai *la chasse*. Un gibier averti en vaut deux. Pas un perdreau ni une alouette ne doit échapper aux filets du bon Dieu. Puissiez-vous tous, absolument tous, vous laisser prendre avec amour par le divin chasseur. Moi, je ne suis que le chien courant.

Adieu, mes enfants, je vous embrasse tous très tendrement en la personne de notre vieux P. Baudry.

---

Mon bon Père,

Voici quelques mots de *préface* pour nos chers enfants. Lisez-les leur avec cette éloquence qui vous caractérise. Je réserve pour notre prochaine réunion les mille et une petites causeries qui nous intéressent tous deux. Aujourd'hui je vous dirai seulement que j'ai reçu une absurde lettre de notre absurde ***, et que je viens de lui répondre pour le calmer un peu et lui faire comprendre qu'il n'est qu'une bête. En vérité, cet homme-là se développe avec

un luxe de croissance que je ne lui soupçonnais pas.

Au revoir bientôt, mon bon vieux Père, frère et excellent ami.

---

Le 5 janvier 1863.

Je vous souhaite, mes enfants, une bonne et sainte année ; elle sera bonne et heureuse si elle est sainte ; car le bon Dieu nous crée pour la joie et pour le bonheur, et la sainteté est le moyen par lequel nous accomplissons ce dessein de notre Dieu. Je vous souhaite donc à tous, tant que vous êtes, philosophes et huitièmes, de passer très saintement et très purement chacun des jours de cette année nouvelle, afin qu'elle soit pour vous comme un fleuve de bonheur et de joie coulant à pleins bords. Le recueillement en Jésus-Christ, le travail assidu pour Jésus-Christ, et la sainte communion de Jésus-Christ ; voilà les trois principaux moyens de sainteté ; en vous souhaitant une bonne année, je vous souhaite donc en pratique trois choses : 1° d'être habituellement et doucement recueillis en votre bon Jésus, trésor de vos âmes, principe intérieur de votre piété ; 2° de travailler beaucoup et sans écouter les répugnances de la

mollesse ou de l'étourderie ; 3° de croître en ardeur et en amour pour la très sainte communion.

Demandez pour moi cette même bonne année, je vous en supplie mes très chers enfants, car si vous avez des misères, j'en ai aussi ; sur la route de la vie, « nous sommes tous les mendiants de Dieu », comme dit saint Augustin : *Omnes mendici Dei sumus.* Prions donc les uns pour les autres et aimons-nous pour l'amour de Celui qui nous a tant aimés.

Lundi prochain, je dois aller à Nantes pour la retraite du petit séminaire. Je la recommande d'avance à vos prières et à vos communions. Vous savez que ces bons enfants de Nantes ont bien prié pour vous pendant notre dernière retraite de novembre. Depuis le mardi 13 janvier, jusqu'au dimanche soir 18, fête de la Chaire de saint Pierre, je vous demande de vous braquer sur le séminaire de Nantes comme des canons rayés, et de si bien battre en brèche le diable, qu'il soit obligé bon gré mal gré, d'aller chercher fortune ailleurs.

Je vous recommande aussi, mes enfants, de prier le saint Enfant Jésus et la bonne Vierge pour ma mère, laquelle est à peine remise de terribles souffrances supportées avec une sainte résignation. Au milieu de crises violentes, elle

me disait d'une voix éteinte : « C'est bien bon, il faut faire pénitence. » — Priez pour elle et pour sa prompte convalescence. Ce sont ces crises effrayantes qui m'ont obligé de retarder de huit jours la retraite de Nantes.

Adieu, mes enfants et mes chers petits amis. Je vous bénis au nom de Dieu et vous embrasse tous du fond de mon cœur en la personne du cher P. Baudry.

---

27 septembre 1865.

Cher Monsieur Arignon, (1)

Depuis que j'ai appris les changements importants du personnel de nos séminaires poitevins, tous les jours j'ai voulu vous écrire, sans le pouvoir jusqu'ici. Je tenais à vous dire combien j'unis mes prières aux vôtres pour que tout réussisse et en particulier pour que notre cher Montmorillon conserve toujours sous votre houlette son bon esprit et la bénédiction divine. Heureusement que, investi de l'entière confiance du Père Baudry, vous n'avez pas à marcher dans des voies inconnues :

1. Nommé supérieur du petit séminaire de Montmorillon à la place de M. Baudry nommé supérieur du grand séminaire de Poitiers.

votre nouveau et si nombreux troupeau vous aime d'avance autant qu'il vous respecte, et la moitié de vos professeurs ayant été vos élèves, vous allez avoir tout naturellement sur eux un ascendant qui facilitera bien les choses. Quant au grand séminaire, c'est sa résurrection et sa vie que cette translation du Père Baudry uni au bon P. Rigaud. De plus Poitiers et Montmorillon vont, bien plus qu'auparavant, ne plus former qu'une seule et même œuvre.

J'espère que la bonté de Dieu me permettra, bien que je sois très-indigne de cette grande grâce, de continuer avec vous ce que, depuis huit ans, j'ai le bonheur de faire avec le P. Baudry. Ma santé est un peu ébranlée cette année ; et un moment j'ai craint de ne pouvoir prêcher mes chères retraites. Elles me sont chères plus que je ne saurais dire, parce qu'elles me paraissent faire croître Jésus-Christ dans les cœurs.

Je serai à Poitiers à partir du jeudi 28 septembre jusqu'au jeudi 5 octobre. Si par hasard vous veniez faire une pointe à Poitiers, ne m'oubliez pas au grand séminaire : nous combinerons le détail de notre retraite.

En attendant le bonheur de vous revoir, laissez-moi, cher monsieur Arignon, vous embrasser bien cordialement. L'abbé Diringer se joint à

moi pour vous féliciter et nous féliciter, et pour prier la sainte Vierge de vous bénir et de nous bénir.

---

22 octobre 1865.

Cher Monsieur le Supérieur,

Je viens m'annoncer à vous et à nos chers enfants pour la retraite annuelle. Un instant j'ai cru que je serais obligé de la remettre au 8 décembre ; mais les choses se sont arrangées ici, et à moins d'accident de santé que je ne prévois pas, je vous arriverai le vendredi 10, pour commencer ma chère besogne le samedi matin, sous les auspices de la Bienheureuse Vierge. J'aurai ainsi dix jours pleins devant moi. Cette année, plus qu'une autre, il est important de ne rien changer à nos bonnes petites traditions de famille.

Au revoir donc bientôt, s'il plaît à Dieu, cher monsieur Arignon, je demande pour vous la paix et la force, la force douce, la douceur ferme et tous les dons de grâces nécessaires aux Supérieurs.

Je vous embrasse cordialement, ainsi que vos pieux confrères, et je bénis, au nom du Sauveur, tous les agneaux de sa bergerie *montmorillonnaise*.

Le 8 novembre 1865.

Mes bons et chers enfants,

Depuis plusieurs jours déjà je voulais vous annoncer moi-même le jour de mon arrivée à Montmorillon et le commencement de nos confessions de retraite. Me voici tout près de vous ; et s'il plaît à Dieu, samedi dans l'après-midi, ou bien le soir, je serai, pour dix grands jours, au milieu de mes enfants de prédilection.

Préparez-vous dès maintenant, mes amis ; la grâce de Dieu est une semence, et à toute semence, il faut un terrain préparé. Mettez, par une fervente communion, saint Martin dans vos intérêts ; c'est sous son patronage très puissant que je commencerai le travail de vos chères âmes.

Priez beaucoup les uns pour les autres, et aussi pour moi, afin qu'aucun de vous ne mette obstacle aux miséricordes du Sauveur.

A nous revoir donc samedi prochain ! En attendant, je vous embrasse tous en la personne de votre bon supérieur, et je bénis chacun de vous au nom de Notre-Seigneur et de la Bienheureuse Vierge Marie.

Nous arriverons par la voiture, le samedi soir.

28 février 1866.

Chers enfants.

Voici notre grand jour qui approche : la révolution qui va s'opérer en vous, le 24 février, sera meilleure que celle de 1848. Nos révolutions, à nous autres, sont des changements de bas en haut, elles nous font monter ; elles nous enrichissent ; elles nous rendent de plus en plus heureux, et nous couronnent d'une gloire, d'une joie de plus en plus splendides. Les autres progressent en général, dans le sens inverse ; elles découronnent les couronnés, bouleversent tout, salissent tout, ne laissent après elles que des ruines et de la fange. *Vos autem non sic.* Non, mes amis ; notre grand Roi et notre très bon Maître Jésus ne nous change jamais que pour nous améliorer ; à sa suite, nous montons de clartés en clartés, de couronnes en couronnes, de grandeurs en grandeurs. Si l'Église est un Calvaire ; elle est aussi un Thabor : Calvaire par la mortification, par la pénitence, par l'obéissance, par la soumission complète de toutes nos puissances au bon Dieu, elle est pour nous un beau Thabor par cette série de charmantes et saintes ordinations qui sont comme l'âme de votre jeunesse ecclésiastique, et qui vous préparent à

monter un jour jusqu'au sommet du sacerdoce, où vous tiendrez dans vos mains Jésus transfiguré, transsubstantié, glorieux sous les voiles du sacrement. C'est alors, bien plus encore que maintenant, que vous lui direz, comme saint Pierre : *Domine, bonum est nos hic esse.*

Recevez donc, chers enfants, avec de très saintes dispositions la grâce qui s'approche : que pas un de vous n'ait le malheur d'être un Judas, un traître ; que pas un ne se présente aux pieds de l'évêque, qui est le sacrement du Pontife éternel Jésus-Christ, sans être revêtu de la belle robe nuptiale dont nous parlions à notre dernière retraite, et qui doit être blanche comme un lis. Confessez-vous humblement, n'ayez pas peur ; dites tout ; et vous serez bénis de Jésus-Christ et de Marie. O le grand crime de mal recevoir une ordination !

Adieu, mes enfants. Je vous bénis tous et de tout mon cœur. Je bénis tout particulièrement le meilleur et le moins bon d'entre vous. *Num quid ego sum, Domine ?* Je vous embrasse tous, comme mes chers enfants, et vous demande en grâce d'être toujours bien courageux dans la prière, dans l'attention à la présence de Dieu, dans les combats de la chasteté, dans la mortification de votre défaut dominant, dans l'obéis-

sance parfaite à la règle et dans la fidélité à la sainte communion. Vivez tout en Jésus-Christ et demandez cette même grâce pour moi, qui suis, en l'amour de Jésus et de Marie, votre pauvre père et grand-père, votre ami et votre serviteur.

---

20 mars 1866

Cher Monsieur le Supérieur,

Je suis confondu de l'indigne conduite de ce malheureux X... Depuis longtemps déjà, je n'avais plus en lui qu'une médiocre confiance, entre-voyant vaguement l'existence d'un double fond dans sa boîte ; mais je n'aurais jamais pu croire à ce calcul, à cette fourberie, surtout en matière de vocation. Quel bonheur que nous en soyons débarrassés pour toujours !

Merci de vos communications si intéressantes. Je ne regrette qu'une chose, c'est la peine et le temps qu'elles ont dû vous coûter.

Le temps me manque absolument pour l'utile petit livre que vous me demandez. Si jamais Notre-Seigneur me permet de le composer, le cher séminaire de Montmorillon en aura certainement les prémices. L'abbé D. et moi, nous travaillons comme deux chevaux de labour à

notre cinquième petit traité sur la piété et la vie chrétienne, qui a pour titre et pour sujet ; *Nos grandeurs en Jésus*. Dieu veuille que nous l'ayons fini aux vacances !

Je vous embrasse bien cordialement en me recommandant à vos saintes prières et au bon souvenir de tous ces Messieurs, ainsi que de notre cher petit peuple.

---

lundi, 2 avril 1866.

Cher Monsieur Arignon,

Un de mes amis et moi, venons vous demander, comme un service personnel (pour vous empêcher de refuser), de vouloir bien admettre à Montmorillon, en seconde, à titre d'essai jusqu'à la fin de l'année scolaire, un jeune homme que nous connaissons et suivons tous deux depuis quatre ou cinq ans, et qu'un excès de travail a forcé de quitter aux vacances dernières la petite communauté des élèves de Saint-Sulpice, où je l'avais fait entrer. Il a vingt ans, et se nomme Albert S... (1) Il est très in-

1. Ce jeune ouvrier parisien, converti par la communion quotidienne dont il eut la témérité de prendre l'habitude sans consulter son confesseur, eut devenu un des prêtres les plus distingués et zélés du diocèse de Poitiers.

telligent et très travailleur, trop même, d'après ce que je viens de vous dire. Il paiera sa pension entière, afin que le séminaire ne débourse rien, si l'épreuve ne réussit pas. Les mœurs de ce jeune homme ont toujours été très pures. Répondez-moi, je vous prie, courrier par courrier, deux mots seulement. Je voudrais vous expédier mon brave Albert jeudi prochain ou vendredi.

Pardon de ne pas vous en écrire davantage ; je suis comme vous surchargé d'affaires et de travail, par la grâce de Dieu. Je vous embrasse cordialement, en attendant une bonne réponse.

---

5 avril 1866.

Cher Monsieur Arignon,

Merci mille fois de votre bonne et cordiale réponse. A dire vrai, je n'attendais rien moins de votre excellent cœur. La note suivante vous montrera ce qu'est Albert et le parti qu'on peut en tirer. Elle a un poids considérable, à cause du caractère de celui qui l'a écrite : outre qu'il connaît Albert depuis son enfance, c'est un des esprits les plus fins et les plus sensés que je connaisse (1).

1. C'était une lettre de recommandation très-chaude de M. Meignen, directeur du cercle de Montparnasse.

J'ose vous confier personnellement la direction spirituelle de ce jeune homme, malgré les charges énormes qui vous écrasent. Si le temps vous manquait, vous auriez la bonté de choisir un homme de cœur, qui pût vous suppléer et suivre de près cette âme si intéressante. Au point de vue des sacrements, je crois que le régime d'une liberté affectueuse serait celui qui conviendrait le mieux. Depuis deux ans, Albert a été un peu comprimé sous ce rapport ; et cette direction, utile pour d'autres, lui a été nuisible.

Adieu, mon cher monsieur Arignon. Que Notre-Seigneur reçoive dans sa bonté, l'âme si bien préparée du bon curé de Saint-Porchaire ; et qu'il nous accorde à tous cette même grâce de très bien mourir après avoir très bien vécu !

Je vous embrasse bien cordialement.

Albert est très franc. La dissimulation n'est pas à craindre avec lui.

---

Le 13 mai 1866.

Combien je suis heureux, cher monsieur Arignon des bonnes nouvelles que vous me donnez sur les débuts d'Albert, sur Alphonse T***, et en général sur tous nos enfants ! Albert m'écrivait en même temps que

vous une bonne lettre, bien tournée, et qui respire une franche et confiante affection à votre endroit. J'approuve pleinement votre manière de faire vis-à-vis de lui : le résultat du traitement prouve la sagesse du médecin et des remèdes. Merci de ce dévouement : c'est une raison de plus pour moi de vous aimer de tout cœur.

A la première occasion, j'écrirai au cher M***, que je recommande tout particulièrement à son excellent professeur. Les roussins ont, comme vous le dites fort bien, de ces petits coups de feu impromptus; ils sont tout bons ou tout mauvais. Mathieu sera certainement des tout bons. J'écrirai aussi quelques mots d'encouragement à Albert.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai été touché et édifié des détails que vous me donnez sur notre pauvre petit Martin et sur son confrère défunt. Nous prierons bien le bon Dieu pour eux et l'un de ces jours, je dirai la messe tout spécialement à leur intention. La piété vraiment remarquable de presque tous ces enfants au lit de mort, est une preuve très évidente de la fécondité spirituelle de la direction qu'ils reçoivent au séminaire. Il en sera ainsi tant que ces chères petites âmes aimeront et pratiqueront l'obéissance, le travail, la fréquente communion et l'esprit de la cléricature.

Pour l'année prochaine, je vous demande de réserver à notre bon J.-Baptiste D*** la place qu'il a eu la douleur d'être obligé de laisser à d'autres cette année; il m'écrit aujourd'hui même qu'il va de mieux en mieux et que tout lui fait espérer qu'il pourra rentrer sans rien craindre dans son cher Montmorillon après les vacances. J'aurai en outre deux *pauvres petites* places à réclamer de votre grande charité : l'une pour un excellent petit garçon du diocèse de Tours, auqnel s'intéresse vivement la famille de la Mardière à Poitiers, et que j'ai pris moi-même sous mon grand manteau, à la prière de son curé et de toutes ses protectrices ; l'autre pour un bon garçon de seize ans et demi, nommé Henri P***, que je dirige depuis trois ans, qui est un de mes meilleurs enfants et qui entrerait bravement en cinquième. Pour l'amour de la bonne Vierge, accordez-moi cette demande un peu indiscrète.

Il va sans dire que ces trois postulants se destineraient au diocèse de Poitiers, et que je paierais pension pour eux.

Adieu, cher et excellent monsieur Arignon ; j'ai à peine le temps de vous embrasser, mais cela de tout mon cœur. Je me recommande tout spécialement au souvenir de tous nos enfants pendant le mois de Marie. Voudriez-vous leur donner

de ma part, une petite demi-heure de récréation, au premier beau jour ?

---

Les Nouettes, 26 juin 1866.

Cher Monsieur Arignon,

Profitant d'un petit séjour à la campagne pour mettre ordre à ma pauvre correspondance, je viens, quoiqu'un peu tardivement, vous remercier de grand cœur de la triple admission pour la rentrée prochaine, de J.-B. D***, d'Henri P*** et de Moïse C***. J'espère que les deux derniers que vous ne connaissez pas encore, mériteront comme l'a déjà fait le premier, la précieuse faveur que vous voulez bien leur accorder. Vers le 20 juillet, je vous adresserai pour tous nos enfants, selon l'usage antique et solennel, une petite encyclique de vacances, qui vous sera une nouvelle occasion de répéter à ces âmes si chères à l'Eglise, ce que mille fois vous leur avez dit déjà. Au fond, nous leur disons toujours la même chose : le service de Dieu est si simple ! Mais il faut répéter toujours cette même chose, parce qu'elle est toujours battue en brèche par un vilain Monsieur qui est, lui aussi, toujours le même.

Combien je suis heureux de voir votre santé

s'affermir au milieu de tant de travaux ! Je demande à Notre bon Seigneur de faire de vous de plus en plus un saint et un Hercule ; et dans l'espoir d'être exaucé, je vous embrasse bien cordialement, en me recommandant à votre souvenir devant le Saint-Sacrement. — L'abbé D*** se joint à moi pour vous dire, ainsi qu'à ces Messieurs, les choses les plus affectueuses.

---

Le 27 juillet 1866

Mes très chers enfants,

Que Notre-Seigneur et la Bienheureuse Vierge bénissent l'année qui finit, ainsi que les vacances qui s'apprêtent ! Ceux d'entre vous qui ont sérieusement travaillé (et j'aime à croire que c'est sinon tous, du moins presque tous) ont mérité un bon et brave repos ; les autres le prendront sans l'avoir mérité ; mais leur conscience peu joyeuse enlèvera du charme aux joies des vacances.

Je vous souhaite à tous, mes chers enfants, de passer des vacances *solides* et *gaies*. Les vacances d'un séminariste ne sont pas les vacances d'un collégien, surtout si l'on a déjà l'honneur de porter l'habit de l'Église. Pour être bonnes et solides, dignes, honorables et légitimes, vos va-

cances doivent avant tout être *ecclésiastiques.* Vous devez dépenser largement dans le sein de vos familles et au milieu des laïques, la belle provision d'amour de l'Église, de piété, de zèle religieux, de modestie cléricale, de pureté, de ferveur, que vous avez amassée durant l'année de votre séminaire ; comme de petites abeilles qui pendant l'hiver vivent et font vivre les autres du produit de cet excellent miel qu'elles ont amassé pendant la belle saison. Rappelez-vous tous les jours, je vous en supplie, l'admirable règle du concile de Trente « *nil nisi grave, moderatum ac re'igione plenum præseferant clerici* » *la gravité* unie à la douceur et à la bonté pour tous, surtout pour les pauvres ; *la modestie* qui manifeste au dehors la paix, le recueillement, la pureté, l'amour et la joie du dedans ; la religion qui, surtout dans les églises et pendant la prière, exprime le profond respect et l'esprit de foi qui remplit le cœur. Oh ! mes enfants, que c'est là un beau type pour vous, durant ces deux mois de vacances! Plutôt mourir, n'est-il pas vrai ? que de scandaliser qui que ce soit ; plutôt mourir que de déshonorer la sainteté de notre soutane et de notre vocation par des mœurs d'étourdis et des habitudes de collégiens !

Je vous recommande instamment de vous

confesser tous les samedis et de communier très souvent et très régulièrement ; au moins aussi souvent qu'au séminaire. Si quelqu'un d'entre vous, s'était laissé aller sur ce point à de la négligence, qu'il n'hésite pas à réparer par ses vacances les défaillances de son année scolaire. Il n'y a pas de vacances pour l'âme ni pour la piété : nos vacances seront éternelles dans le paradis. Si vous aviez le malheur, malgré vos pieuses résolutions, de tomber dans quelque faute grave, n'hésitez pas à vous aller confesser sans retard et à tout dire bien sincèrement, bien courageusement. Ne restez jamais, par votre faute, en mauvais état de conscience ; tout vaut mieux que cela.

Je vous souhaite des vacances gaies et joyeuses : de la gaieté, pas de dissipation. Le bon Dieu aime la joie et veut qu'elle règne dans notre cœur ; mais c'est sa joie, sa joie bonne, pure et innocente, qui ne fait que dilater sans dissiper. La mauvaise joie vient du démon, du monde et de la chair ; elle porte aux mauvaises pensées, aux choses sensuelles, à la moquerie, à la médisance, à l'oubli de Dieu ; elle dégoûte de la prière et des sacrements, et par conséquent de la vocation. La plupart des jeunes gens du monde ne connaissent que cette joie-là. Mé-

fiez-vous en beaucoup, car vous n'êtes pas du monde, de même que votre Sauveur Jésus qui est en vous et en qui vous êtes, n'est pas du monde.

Adieu, mes enfants. Je bénis chacun d'entre vous pour ses vacances, pour le départ et pour le retour. Que Jésus et Marie vous gardent de toute faute grave et même de tout péché véniel volontaire ! Soyez bons et très bons. Je vous embrasse tous en l'amour de celui qui m'a donné pour vous le cœur d'un vrai ami et d'un père. Daignez ne pas m'oublier dans vos prières.

---

Le 30 décembre 1866

Mes chers enfants,

C'est au pied de la crèche que je dépose les vœux de bénédiction, de vraie joie, de vrai bonheur, offerts par moi au saint Enfant Jésus, le très grand et très petit Roi de nos cœurs. Je prie la très sainte Vierge, saint Joseph et les anges de Bethléem, de vous combler, durant toute cette année et durant toute votre vie, de toute sorte de grâces de pureté, d'innocence, de pénitence, de recueillement, de silence, de pauvreté, de détachement, d'humilité, d'amour ; en un mot de tout ce qui découle de la crèche du Sauveur.

Je demande au petit Jésus de vous envelopper, comme les bergers de sa crèche, de ces divines lumières dont parle l'Evangile : « *Claritas Dei circumfulsit illos.* » Cette lumière, c'est la foi vive en Jésus anéanti au mystère de l'Incarnation, plus encore au mystère de la Rédemption, plus encore au mystère de l'Eucharistie. Allez à lui avec joie et ferveur, tout lumineux de cette foi vive, pleine et efficace. Voyez-le, quoique vous ne le voyiez pas, et soyez tout à lui.

Adieu, mes enfants bien-aimés, mes petits bergers de Bethléem. Prions bien les uns pour les autres ; et aimons-nous de tout notre cœur en l'amour de l'Enfant Jésus, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Que Dieu vous bénisse tous !

---

Paris, le 4 avril 1867.

Mes chers enfants,

Absent de corps, mais présent de cœur et d'esprit, je viens prendre ma bonne part de la fête de samedi. Demain matin, je dirai la messe pour vous, unissant mes pauvres prières à celles de votre grand et vénérable Evêque, à celles de votre supérieur et de tous vos maîtres, enfin à vos propres prières si ferventes en ces belles solennités, et je supplierai

Notre-Seigneur de vous donner à tous et à chacun l'esprit ecclésiastique. C'est l'esprit propre de notre vocation, sans lequel un prêtre n'est qu'un corps sans vie, un cadavre inutile et bien souvent dangereux. L'esprit ecclésiastique, c'est l'esprit de l'Eglise ; c'est le sens et l'amour de ce qui fait la vie de l'Eglise, sa force et sa beauté. Notre excellent supérieur ne se lasse pas, je le sais, de vous expliquer et de vous redire toutes ces choses si grandes, si importantes ; aussi me contenterai-je, chers enfants, de vous souhaiter la plénitude de cet esprit nécessaire, et le développement progressif de cette grâce à mesure que vous avancez dans la voie du sanctuaire.

Soyez de plus en plus fervents dans vos communions. Approchez-vous du corps du Seigneur, source de toute grâce, de toute lumière et de toute force, le plus souvent possible, le plus saintement possible. Communiez avec une piété humble, comme de pauvres petits qui demandent la charité au bon Dieu, et avec une confiance sans bornes, parce que c'est le bon Jésus, c'est le miséricordieux Sauveur que vous recevez à l'autel. Communiez bien, et tout ira bien. Je m'unis à votre cher évêque pour vous donner tous à la sainte Vierge, qu'il aime tant. Que sa devise devienne la nôtre à tous : *Tuus sum ego.*

Ô sainte Vierge, je suis tout vôtre, sauvez-moi et sanctifiez-moi. Je vous bénis et vous embrasse tous, en la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

Le 15 avril 1877.

Cher Monsieur le Supérieur,

Le travail m'a empêché de vous répondre au sujet de Salvator *** et de Henri ***.

Nous n'avons pas à nous préoccuper de Salvator : c'est un bon petit garçon ; mais la légèreté et la faiblesse de son caractère m'ont empêché de m'arrêter un seul instant à la pensée de vous le renvoyer: D'ailleurs, il est décidé à tenter très prochainement l'épreuve du noviciat dans la Compagnie de Jésus. S'il peut en porter le poids, il pourra peut-être devenir un bon prêtre en prenant cette voie.

Quant à l'autre, n'hésitez pas à nous le rendre tout à fait si vous pensez qu'il n'y a pas en lui l'étoffe d'un prêtre sérieux et utile. Ce serait pour lui perte de temps, en un sens, et pour nous perte d'argent, dans tous les sens.

Avez-vous reçu ma dernière petite encyclique? L'abbé Diringer et moi, nous vous souhaitons à tous une bonne semaine sainte, et nous nous de-

mandons de ne pas nous oublier dans vos bonnes prières. Nous vous embrassons tous deux bien cordialement.

---

16 juin 1867.

Cher Monsieur le Supérieur,

L'affaire de notre pauvre Henri est définitivement arrangée ; je vais lui chercher ici quelque petit emploi qui le mette à même de gagner honnêtement sa vie. Il a un peu pleuré et demandé miséricorde ; mais j'ai cru mieux faire de ne pas tenter une seconde épreuve. Je vous demanderai néanmoins de vouloir bien me conserver sa place, non pour lui, mais pour un jeune homme tout à fait méritant, vieille connaissance d'Edouard*** d'Alphonse *** et du bon frère Joseph ; il a vingt-six ans, se nomme Gaston et se présentera si vous l'acceptez, pour faire sa philosophie au mois d'octobre. Sa famille est aisée, mais depuis deux ans qu'elle connaît ses projets ecclésiastiques elle lui refuse toute assistance. Sans se laisser abattre un seul instant, le bon Gaston a vendu son beau piano, et les cinq cents francs qu'il en a retirés subviendront à ses besoins jusqu'au mois d'octobre. A cette époque, si vous voulez bien l'admettre

parmi vos enfants, je me chargerai de sa pension et de son entretien, jusqu'à ce que ses parents reviennent à résipiscence. Gaston est intelligent et dévoué ; je crois que ce sera une sérieuse acquisition pour le diocèse. L'évêque de son diocèse lui a bien ouvert son séminaire ; mais il faudrait payer quatre cents francs, ce que ses parents ne veulent pas faire, et ce que moi je ne puis faire. Et puis, Montmorillon est Montmorillon, et Poitiers est Poitiers.

Albert va mieux, et le bon Mathieu, parti pour la Suisse, y va retrouver complétement la santé de son cours de philosophie. Il allait à peu près bien et même très bien depuis quelque temps. Je suis très content de ces deux bonnes petites âmes, qui marchent droit leur chemin, avec simplicité et fermeté. Vos T***, ne se tenaient pas de joie en partant pour Rome. Il faut avouer que l'évêque de Poitiers et M. Arignon sont plus accommodants que je ne l'aurais été.

Veuillez, cher Monsieur le Supérieur, porter à la première occasion, mes plus tendres souvenirs et ma meilleure bénédiction à votre cher petit peuple ; veuillez me recommander à ses prières, et lui dire combien je me joins à vous pour prier et supplier tous et chacun de ne pas déchoir de la sainte ferveur, d'être plus fidèles

que jamais à la confession sincère et à la communion fréquente, d'éviter comme la peste les amitiés mauvaises et de se préparer à affronter saintement les vacances.

Adieu, mon cher M. Arignon, je suis tout votre en l'amour de Jésus et de Marie,

*P. S.* Voici une lettre pathétique et péripathique du père d'Henri, Je vous l'ai gardée précieusement comme un modèle de style lyrique pour les rhétoriciens.

Votre bien dévoué serviteur.

---

Laigle, le 22 juillet 1867.

Mes très chers enfants,

A la veille de vos vacances, je m'unis à vos bons maîtres et à tous ceux qui vous aiment pour vous les souhaiter bonnes et heureuses. Deux mois et demi, ce n'est pas peu de chose dans la vie d'un enfant ou d'un tout jeune homme : il est donc bien important que vous y pensiez un peu d'avance et que vous preniez quelques bonnes et fortes résolutions d'y servir Dieu parfaitement.

Il ne s'agit pas seulement de ne pas être mal édifiants, ni mauvais pendant vos vacances ; si

vous en étiez encore là, vous surtout, mes amis, qui portez déjà l'habit ecclésiastique, vous ne seriez plus des séminaristes, des enfants du sanctuaire, mais de méchants écoliers et des échappés de collège : il s'agit, depuis votre premier pas hors du séminaire jusqu'au moment de votre rentrée, d'être dans le monde ce que vous avez été au séminaire, de fervents chrétiens, de vrais enfants du bon Dieu.

Soyez hors du séminaire des exemples vivants de piété, de pureté, de charité, et que chacun, en vous voyant puisse bénir l'Église qui sait ainsi élever la jeunesse. Il faut que vous soyez des apôtres dans le sein de vos familles, au milieu des vôtres ; dans l'église, il faut prêcher par votre bonne tenue, par votre respect pour le Saint-Sacrement et par la modestie de votre recueillement ; dans les rues, il faut prêcher et faire du bien par votre maintien religieux et par votre bonté. Ainsi vos vacances seront dignes de votre vocation et du séminaire, et, loin de vous dissiper, elles vous rendront meilleurs.

Mes enfants, gardez soigneusement le trésor de votre innocence ; il est plus exposé au dehors qu'au dedans : mettez-le sous la garde de la divine Eucharistie et de la sainte Vierge. Si vous êtes fidèles aux sacrements, tout ira bien.

Adieu, mes chers enfants. Que la joie du bon Jésus remplisse vos cœurs et y sanctifie, en la tempérant, la joie naturelle, quelquefois un peu trop pétulante, de votre entrée en vacances! Adieu, je vous bénis tous et chacun au nom de Celui en l'amour de qui je vous aime, et qui m'a rendu pour toujours votre grand-père et votre grand ami, pour être plus poli, j'ajouterai : et votre très humble serviteur.

---

Paris, le 14 novembre 1867.

Mes très chers enfants,

N'ayant pas cette année le bonheur de vous donner la retraite, je veux du moins vous dire combien je serai avec vous tous ces jours-ci. Chaque jour je vous porterai tous devant le bon Dieu à l'autel, suppliant la très sainte Vierge de vous faire passer la plus sainte des retraites.

Je résumerai en un seul point toutes mes recommandations paternelles : Communiez souvent ; communiez avec une grande religion, avec une foi respectueuse, avec une grande simplicité de cœur et avec un amour aussi tendre, aussi confiant, aussi profond que possible. Ne vous fatiguez pas comme les Juifs de la manne descen-

due des Cieux : il faut de l'énergie pour communier souvent, non moins que pour communier saintement ; et c'est cette énergie chrétienne qui fait défaut à plusieurs. Prenez-y bien garde, mes bons enfants ; quand on aime vraiment notre Seigneur Jésus-Christ, on fait tout ce qu'on peut pour le recevoir très souvent et de tout son cœur. Ceux d'entre vous qui l'aiment le plus, sont ceux qui usent le plus et le mieux du Sacrement de son amour. Ceux qui le négligent, sont ceux qui l'aiment le moins. Communion et amour sont pour un chrétien deux paroles, deux idées synonymes. « *Sic vive*, disait un Père, *ut quotidie mereatis accipere*; » vivez tous de telle sorte que vous puissiez être admis à vous nourrir chaque jour, ou presque chaque jour, du pain de la vie éternelle. Ce n'est jamais trop souvent quand c'est de bon cœur et avec un véritable amour.

La communion, c'est tout le séminaire ; un jour, ce sera pour vous tout le sacerdoce. La communion, c'est la vie de la foi, c'est la prière vivante et vraie, c'est la vie intérieure et le recueillement habituel, c'est la guérison des blessures de l'âme, c'est la préservation de l'avenir, c'est la sainte chasteté, c'est l'innocence, c'est l'amour de Jésus. O mes enfants, comprenez bien cela, et tout sera sauf! Que l'Eucharistie soit toujours,

soit de plus en plus l'atmosphère surnaturelle de Montmorillon. Sans elle, l'admirable institution de la cléricature deviendrait un corps sans vie; elle en est l'âme et le ressort. Le bon P. Baudry me le disait un jour: « La cléricature et la communion fréquente, voilà tout Montmorillon. »

Adieu, mes enfants bien-aimés, que la paix de Jésus vous remplisse tous de religion, de force, de joie et de bonne volonté. Priez incessamment pour le Pape et avec le Pape. Vous êtes tous les zouaves du Saint-Sacrement et vous avez, comme les zouaves de Rome, à combattre pour la grande cause. Je vous bénis tous et chacun de tout mon cœur. Faites de bonnes confessions de retraite, et préparez-vous une année toute sainte.

Je vous embrasse paternellement et me recommande à vos communions et à vos prières.

*Pax vobis!* (De la main de Mgr):

† L. G. DE SÉGUR.

---

Le 24 mars 1868.

Cher Monsieur le Supérieur,

Voici quelques mots pour nos chers enfants. J'ai été aussi étranger que vous à la décision d'Edmond et d'Alphonse T*** et à leur entrée chez le P. Eymard. C'est madame T*** qui a mené cette affaire, en vrai

tambour-major. Les deux jeunes gens sont venus me prévenir le matin même de leur entrée au noviciat. Il paraît, du reste, que jusqu'à présent, ils s'y trouvent bien.

Quant aux envois de Parisiens, je suis de plus en plus décidé à les enrayer absolument, et à reporter sur les vocations du diocèse les petites charités dont je puis disposer pour cette grande œuvre. Seulement je n'accepterai le patronage que d'enfants vraiment dignes et donnant de très sérieuses espérances.

Je vois depuis son arrivée le pauvre petit bonhomme que vous avez à juste titre renvoyé dernièrement. Il est désolé et paraît bien disposé. Croyez-vous que je doive après une épreuve de quelques mois, prendre au sérieux le désir qu'il m'exprime de ne pas abandonner sa vocation? Il y a des enfants qu'une bonne saignée guérit à tout jamais. Tout à vous, cher monsieur le Supérieur, avec la plus cordiale et la plus tendre affection.

---

Le 24 mars 1868.

Chers enfants,

Voici notre grande fête qui approche. Vos cœurs doivent battre à la pensée de cette belle et sainte ordination, où des grâces si excellentes vont pleuvoir sur le sémi-

naire, comme si les cataractes du ciel s'entr'ouvraient au-dessus de vos têtes. La grâce du mystère de la Pentecôte est permanente dans l'Eglise, et c'est surtout dans les séminaires, aux jours des ordinations, qu'elle se manifeste avec plus de magnificence.

Dieu est riche en miséricorde ; mais vous, mes enfants, faites-vous bien tout ce qui dépend de vous pour vous mettre à même de recevoir, comme les Apôtres, la plénitude des dons de Notre-Seigneur ? Purifiez pleinement vos chers cœurs, soyez d'une entière sincérité vis-à-vis de votre père spirituel, et rejetez avec une souveraine indignation toutes les vues basses et purement humaines qui viendraient se glisser dans vos pensées de vocations. A qui s'adressera la grande parole *sursum corda*, sinon à vous, enfants du sanctuaire, qui devez être tout entiers vivants de la vie de la foi, purs comme des anges et absolument dévoués à la gloire de Notre-Seigneur et aux intérêts de l'Église ?

Adieu, mes petits enfants; je vous bénis et vous embrasse tous avec une tendresse vraiment paternelle. Veuillez ne pas m'oublier devant le Saint-Sacrement, et surtout veuillez ne jamais oublier tout ce que je vous ai recommandé à l'égard du Saint-Sacrement. Le Saint-Sacrement est l'âme

et le cœur du sacerdoce. Que la sainte Vierge garde le séminaire pur de tout péché, maintenant et jusqu'à la fin de l'année, pendant les vacances et jusqu'à la retraite !

*(De la main de Monseigneur)* :
L. G. de Ségur,

---

Le 12 novembre 1869.

Cher Monsieur le Supérieur.

Voici un petit mot de souvenir pour notre petit peuple, à l'occasion de la retraite qui approche. Si j'avais pu aller à Poitiers, je n'aurais probablement pas résisté à la tentation d'aller passer une soirée et une matinée à Montmorillon. Cette gourmandise m'a été refusée. Ma mère a échappé à la mort contre toute attente, et aujourd'hui, quoique bien ébranlée encore, elle est en pleine convalescence. Je vous remercie de tout mon cœur des prières et des sympathies qui nous sont venues de Montmorillon.

Les cinq cents francs que Méthol vous a envoyés avant-hier sont un petit à-compte sur les douze cents que je compte désormais vous offrir chaque année pour douze séminaristes. Alexandre est compris dans ce nombre. Quant aux enfants

dont j'aurai payé la petite pension aux écoles cléricales, je vous demande de leur donner la préférence, toujours à condition qu'ils la méritent pleinement. J'ignore s'il existe un *reliquat* quelconque sur notre compte de l'année dernière; je ne le pense pas. En tous cas, s'il y en avait, vous voudriez bien l'ajouter aux douze cents francs, avec les quarante francs de la pension de ma lampe.

Tout à vous de cœur, cher monsieur Arignon.

---

Le 19 novembre 1869.

Mes bons et chers enfants.

Le douloureux accident qui m'a privé du bonheur de prêcher, cette année, la retraite du grand séminaire, m'a privé, du même coup, de la joie très vive qui m'était promise d'une petite visite *in promptu* à Montmorillon. J'en aurais profité pour vous recommander tout ce que M. le Supérieur vous a recommandé, vous recommande et vous recommandera, afin d'obéir à la grande règle de saint Paul : « *Argue, increpa ; insta, opportune, importune ; ministerium tuum imple.* »

Ce ministère est si beau ! Former des prêtres; développer des vocations, sanctifier les futurs

sanctificateurs du peuple de Dieu, garder dans l'innocence ceux qui doivent un jour garder l'innocence des autres, éclairer des premiers rayons de Jésus-Christ ceux que ce divin Maître destine à être plus tard la lumière du monde ! Qu'y a-t-il je vous le demande, de plus grand, de plus divin, de plus excellent ?

Répondez pleinement à ce ministère de votre supérieur et de vos pères spirituels, et menez de front, comme d'habiles petits cochers, les deux chevaux de votre carrosse : le carrosse, c'est la vocation, c'est le salut, c'est ce qui renferme, ce qui porte Jésus-Christ ; les deux chevaux sont la sanctification et l'étude. Ceux-là se feraient grandement illusion qui croiraient pouvoir impunément sacrifier la sanctification à l'étude, et l'étude à la sanctification. Il faut absolument (entendez bien cela), vous sanctifier avec une ferveur constante et généreuse, et travailler de grand cœur, le mieux possible, avec un zèle sans défaillance. Pour bien vous sanctifier et pour bien travailler, obéissez. Tout le christianisme est renfermé dans l'obéissance. Obéissez à votre père spirituel ; obéissez aux conseils de piété qui vous sont donnés chaque jour ; obéissez aux bonnes pensées et aux inspirations de la grâce: voilà pour la sanctification. Cette obéissance vous

portera à la prière, au recueillement intérieur, à l'adoration du Saint-Sacrement, à la délicatesse de conscience, à la paix du cœur, à la bonne joie fraternelle, à la communion fréquente et fervente, à l'amour de l'autorité et de la règle. Pour l'étude, obéissez scrupuleusement à vos maîtres, qui ont plus d'esprit que vous, quoique vous soyez enfants du dix-neuvième siècle.

Mes chers enfants, gardez le bon esprit. Il s'évapore si vite, quand on n'y veille pas de près, et le mauvais esprit est si contagieux à votre âge ! Soyez très réservés dans vos conversations, surtout en ce qui touche la sainte pureté et la non moins sainte obéissance. Fortifiez-vous par la communion et la mortification dans la chasteté. A ce point de vue si important, je vous recommande, avec des instances toutes particulières, à la garde de la Vierge fidèle, de la Mère très pure, de la Reine des anges et des clercs. La pureté n'est-elle pas l'atmosphère d'un véritable séminaire ?

Un de vos frères, le bon Alexandre, vient de partir : il est bienheureux, si, comme j'en ai la conviction, il a été un digne enfant de Montmorillon. Soyez toujours prêts : qui sait quel est celui d'entre vous qui partira le premier ? C'est peut-être le plus gros, le plus robuste. Priez

aussi pour moi qui m'en irai peut-être avant vous tous et qui ne suis qu'un très pauvre homme.

Adieu, mes très chers enfants, que j'aime et que je bénis du plus profond de mon cœur. Ne passons pas un seul jour sans aider le Concile de toute la puissance de notre foi, de notre zèle et de nos prières.

---

Kermadio, par Auray (Morbihan), 9 novembre 1870.

Cher Monsieur le Supérieur,

Vous avez su l'invitation que m'avait faite notre bon évêque de venir vous prêcher la retraite, le bonheur avec lequel je l'avais acceptée, et l'impossibilité vraiment bien douloureuse où je me trouve de tenir bien ma promesse. Dieu sait où nous en serons dans quinze ou dix-huit jours ; les Prussiens avancent de tous côtés, ils ont exprimé leur intention formelle d'arriver bientôt à Nantes. Avec l'anarchie complète qui « règne et ne gouverne pas » et qui se borne à détruire, Dieu sait, je le répète, par quelle voie on pourra dans quinze jours communiquer avec Poitiers et ce pays-ci ! Ces sauvages veulent, disent-ils, aller visiter Poitiers, Bourges, Lyon, pendant que leurs amis les Italiens et les Espagnols, viendront de leur côté,

caresser tout le midi de la France. Pauvre France ! Quels châtiments et quelles ruines ! Veuillez, cher monsieur Arignon, dire de ma part à notre cher petit peuple et mes regrets et ma constante affection. Je fais mille vœux pour le plein succès de la retraite que j'aurais été si heureux de vous donner. Si je puis quelque beau jour rentrer à Paris, je tâcherai de faire une petite pointe jusqu'à Poitiers d'abord, puis jusqu'à Montmorillon, afin de ne pas rester trois ans sans respirer l'air de cette chère maison.

Cette année, j'ignore absolument si je pourrai payer la pension de mes douze petits apôtres. Si le chapitre de Saint-Denys n'est point supprimé, de par la pieuse République, je ferai mon possible pour continuer cette excellente bonne œuvre ; mais je ne puis m'engager à rien.

Je me recommande instamment aux bonnes prières de nos enfants et très particulièrement aux vôtres. Que la très sainte Vierge vous garde dans la paix, au milieu du trouble universel ! Et qu'elle daigne préserver ce séminaire où son Fils est si bien adoré et reçu au Saint-Sacrement de son amour ! Je présente mes affectueux hommages à tous ces Messieurs et vous embrasse bien cordialement.

---

11 décembre 1870.

Cher Monsieur Arignon,

Merci de votre longue, intéressante et aimable lettre. Si Notre-Seigneur ne m'en juge pas indigne, et s'il m'accorde vie jusque-là, j'aurai la très grande joie de vous donner les exercices de la retraite l'année prochaine. Hélas ! ce sera presque une connaissance nouvelle à faire avec ce cher petit peuple que j'avais jadis la consolation de voir, de réchauffer et d'évangéliser tous les ans. Voici plus de deux années qu'il ne m'a été donné de respirer l'air de ce cher Montmorillon, et de vous aider par un bon coup d'épaule à faire marcher droit et vite, dans les voies de la sainteté ecclésiastique, ces jeunes âmes élues entre tant d'autres. Si Jésus et Marie le permettent, j'irai auparavant vous faire une petite visite d'amitié, ainsi que je vous l'ai annoncé. Mais quand sera-ce ? Les Prussiens et les démagogues, les démons noirs et les démons rouges, s'élèvent entre Paris et moi, comme un double mur de feu. Je ne puis songer à retourner à Paris que lorsqu'une paix relativement solide me permettra d'y reprendre sérieusement mon ministère.

En attendant, je travaille ici de mon mieux à la gloire de notre Maître adorable et au bien des

chères âmes pour lesquelles il a voulu souffrir et mourir. Privé de gros livres et de mes notes, je ne puis malheureusement continuer la série de mes petits traités sur la piété et la vie intérieure ; mais j'en fais d'autres, qui n'exigent point de recherches. Entre autres, je travaille à un *mois du Sacré-Cœur*, qui pourra, j'espère, faire un vrai bien aux enfants du Sacré-Cœur de Montmorillon. Quel beau mystère ! Et quel doux foyer d'amour, d'espérance, de lumière, de sainteté !

Veuillez dire à mes chers protégés que je les aime toujours bien, et que je ferai toujours mon possible pour les aider à devenir de bons prêtres. Ce que vous m'annoncez de l'excellent Paul*** me cause un véritable chagrin, non pour lui, mais pour les âmes que son sacerdoce et son zèle auraient sanctifiés. Pauvre petit ! était-il du moins tonsuré ? et ira-t-il au Ciel avec la couronne de l'Église ? Si je savais son adresse, je lui écrirais. Ayez donc la charité, dans un moment perdu, de me la faire tenir. Est-il au moins dans un bon milieu ? Son curé est-il capable de soigner avec les délicatesses convenables cette charmante petite fleur que Jésus s'apprête à cueillir ? Ce que vous m'avez dit de cet enfant m'a été au cœur, et depuis deux ans, je lui ai toujours conservé une affection toute spéciale. C'est si beau et si rare,

une âme très pure, un cœur très candide et très fervent, joints à une belle intelligence.

Adieu, cher bon monsieur Arignon. Mille amitiés à tous ces Messieurs, et en particulier à *mon petit* P. L. Dorvau ; y a-t-il quelques changements notables dans le personnel des professeurs ? Je bénis *in partibus* tous nos enfants depuis le plus grand, jusqu'au plus petit, les inconnus comme les connus, suppliant la très sainte Vierge de ne point permettre qu'un seul péché mortel contre la pureté ternisse l'honneur du séminaire, et lui demandant avec non moins d'instance, que le zèle de la sainte communion ne vienne point à se refroidir. Je crains bien que les nouveaux venus n'apportent à cet égard une sorte de courant d'eau froide dans le torrent d'eau chaude qui veut s'élancer du tabernacle. L'Eucharistie, c'est l'âme des séminaristes. — Adieu encore ; je suis tout à vous dans le saint amour de Notre-Seigneur.

P. S. Je viens de recevoir une petite lettre de Jean de Moussac datée du *six* de Marchenoir. Il va bien, malgré de rudes fatigues. Pauvres enfants ! Quelles épreuves !

---

1er janvier 1871.

Mes chers enfants,

Les bonnes nouvelles que veut bien me transmettre sur votre compte votre excellent supérieur m'ont donné une tentation à laquelle je ne puis résister, la tentation de vous souhaiter la bonne année. Que nous serions heureux si nous ne succombions jamais à d'autres tentations que celle-là ! — Quelle sera cette année nouvelle, commencée sous de si terribles auspices, sous le talon du Prussien et sous la menace plus redoutable encore de la Révolution athée ? Si nous le voulons, mes enfants, cette année sera bonne et très bonne, malgré tous les démons du dehors et du dedans. Les bonnes années, en effet, ne sont pas celles où l'on souffre et où l'on pleure le moins ; ce sont celles où l'on péche le moins, où l'on mérite le plus, où l'on aime le plus le bon Dieu. La meilleure de toutes nos années sera celle que nous retrouverons la plus entière dans la bonne éternité ; et la plus mauvaise sera celle qui sera le plus stérile pour le paradis. Ici-bas, en effet, nous semons notre éternité ; et quelle en est la semence ? Ce sont nos bonnes pensées, nos bonnes œuvres, nos petits mérites de chaque jour et de chaque

instant ; ce sont toutes les minutes, et même toutes les secondes qui composent nos journées et dont l'ensemble forme le tout de notre vie. Le temps, voilà donc la semence de l'éternité. Si pendant cette nouvelle année nous semons, comme autant de petits grains de froment, toutes nos minutes et toutes nos heures dans la terre éternellement féconde, éternellement heureuse du royaume des cieux, nous aurons une très bonne année, en dépit du diable et de ses compères, du Bismarck et de ses sauvages, de la Révolution et de ses sectaires. Vous souhaiter une autre année que celle-là, serait d'abord vous souhaiter ce qui n'est pas digne de vous ; car vous êtes des enfants de Dieu, ses élus et les futurs concitoyens du paradis ; et puis, ce serait probablement vous souhaiter l'impossible ; car nous sommes bien loin d'être convertis, et tout fait croire que la justice divine, si légitimement déchaînée contre nos crimes publics, ne remettra le glaive dans le fourreau que lorsque la société prodigue, sortant de ses abaissements, reconnaîtra sa faute séculaire, la reconnaîtra publiquement, se frappera la poitrine en disant sincèrement son « *peccavi* », et ira se jeter repentante aux pieds ou plutôt dans les bras de son très bon et très saint Père. Si les révolutionnaires, qui sont tous des antéchrists et

des athées, n'étaient point là, si nous n'étions frappés que par la verge prussienne, tout nous permettrait d'espérer une délivrance prochaine ; mais le bon Dieu, dans sa terrible miséricorde, nous frappe de ses deux mains, et celle qui fouettera le plus fort est encore à venir. Apprêtons-nous, mes bons enfants, à souffrir la persécution, sous une forme ou sous une autre. Notre soutane très sainte est le point de mire de tous les démons révolutionnaires : la soutane blanche, par-dessus tout ; la soutane rouge et la soutane violette, en second lieu ; enfin, et sur une plus vaste échelle, parce que c'est plus facile, l'humble soutane noire, qui est la condamnation du monde et le signe sensible de la présence de Jésus-Christ et de l'Eglise au milieu des peuples. Comme nous sommes dedans et dessous, en tapant sur elle on tape sur nous, et en tapant sur nous, on frappe sur Jésus-Christ, qui vit en nos âmes consacrées, et de qui nous sommes les glorieux membres et les clercs bien-aimés. C'est toujours le même mystère qui continue, et qui relie les deux avènements du Fils de Dieu ; le mystère rédempteur des anéantissements du Verbe incarné et de ses membres poursuivis par la rage du démon et par les fureurs de tous les réprouvés. Nous sommes du bon côté ; restons-y sans sour-

ciller, sans rien craindre. Nous sommes avec Jésus, c'est-à-dire avec le Sauveur ; nous sommes donc sauvés, si nous lui restons fidèles.

Pour cela, mes enfants bien-aimés, redoublons de vigilance, de zèle pour sanctifier le Seigneur Jésus dans nos cœurs, *Dominum Christum sanctificate in cordibus vestris,* selon la grande parole de l'apôtre saint Pierre. Redoublons de ferveur et d'amour vis-à-vis de l'adorable Eucharistie, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même, présent en personne sur la terre, au milieu de nous ; et dans nos adorations et dans nos communions, allons avec une confiance sans mesure droit à son Sacré-Cœur. Aimons-le, pour l'amour de lui, soyons humbles et doux, mortifiés obéissants, dociles, très purs, très bons, très aimants. Avec le Sacré-Cœur eucharistique, aimons de tout notre cœur la sainte Vierge mère de Jésus, le Pape vicaire de Jésus, l'Église épouse de Jésus, tous nos frères membres de Jésus, et enfin nos persécuteurs et nos bourreaux, persécuteurs de Jésus en nous. Il a prié pour eux; prions pour eux avec lui ; il leur a pardonné et leur a résisté absolument : résistons-leur comme lui,avec une énergie indomptable;et pardonnons-leur comme lui et avec lui. S'ils venaient à vous disperser pour un temps, soyez plus fidèles, plus

fervents que jamais dans la dispersion, vous souvenant que vous êtes des confesseurs de la foi, des demi-martyrs et des bienheureux en espérance ; car le Seigneur l'a dit, et sa parole ne passe point : « *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum ! Beati eritis, cum oderint vos homines et separaverint vos, et exprobraverint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis Gaudete et exultate in die illa.* » Méditez bien cela, et envisagez tout ce qui vous arrivera dans ce genre avec des yeux supérieurs à ceux de la nature.

Adieu, mes chers enfants, je vous souhaite donc une très bonne et très sainte année. Daignez la demander aussi pour moi, et tâchez de me l'obtenir. Je vous bénis tous avec amour, surtout les meilleurs, ceux qui aiment plus le Saint-Sacrement et la sainte Vierge, qui sont plus fidèles à consoler le cœur de Jésus par l'assiduité de leurs bonnes communions ; enfin ceux qui veulent bien et qui voudront bien porter plus souvent devant le bon Dieu le souvenir de ce très pauvre homme qui, sans y voir clair, a cependant conservé la faculté de signer son nom au bas de cette lettre et de vous aimer tous de bien bon cœur.

*Pax vobis.* (*De la main de Monseigneur*) :

L. G. de Ségur.

Poitiers, octobre 1871.

Cher Monsieur le supérieur,

Merci de votre aimable billet. C'est pour moi qu'est toute la grâce dans la chère perspective de notre retraite de novembre. S'il plaît à Dieu, nous vous arriverons samedi 11. Je profite de cette occasion pour vous demander une faveur de laquelle dépend la vocation de mon pauvre petit Jean D. Vous savez que les P. Dominicains ont été un peu ébouriffés de certains détails, trop réels d'ailleurs, qui accompagnaient notre lettre de recommandation; à leur place j'aurais fait comme eux, et j'aurais exigé une nouvelle probation. Jean me semble dans d'excellentes dispositions : il reconnaît ses torts, m'assure qu'il a laissé là toutes ses sottes idées, et que, s'il a le bonheur de passer une nouvelle année sous votre houlette il sera une de vos brebis les plus dociles. Je viens donc vous demander, cher monsieur Arignon, comme une grâce personnelle, au nom de l'avenir de ce pauvre enfant de vouloir bien le recevoir à Montmorillon, afin qu'il y fasse une bonne année de *rhétorique*, demandée par les P. Dominicains. Si au milieu de vos immenses occupations du commencement de l'année, vous pouviez me répondre

deux lignes, à Paris, rue du Bac 39, je renverrais la réponse à Jean, qui demeure à Poitiers, chez le bon P. Rognon, à l'école cléricale. Je serais à Paris jusqu'à lundi soir.

Veuillez dire à tout notre cher petit peuple, que je le bénis d'avance et de tout mon cœur. Mille bons souvenirs à tous ces Messieurs, et à vous même, cher monsieur le supérieur, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux.

---

Mars 1872.

Merci de votre aimable lettre cher monsieur Arignon. Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour les soutanes des petits pauvres du bon Dieu. Je leur demande seulement de me payer en *nature,* au pied de Jésus et de Marie. Veuillez dire à Edouard G*** et à Calixte M*** qui m'ont demandé chacun une soutane, que s'ils ont quelque chose de bon à mettre dessous, je réponds oui bien volontiers. Je prie cependant Monsieur l'Econome, d'y avoir l'œil et d'empêcher des abus toujours trop faciles. Je suis tout à vous en l'amour de Notre-Seigneur. Avez-vous reçu mon petit *mois du Sacré-Cœur* ? Avez-vous aussi mon petit *mois de Marie pour la jeunesse ?* Je n'ai pas oublié le moins du monde la statue

du Sacré-Cœur, ni celle de l'Immaculée-Conception et de saint Joseph, mais des malentendus d'emballage et de déballage à la campagne m'obligent malgré moi à des retards.

---

27 mars 1872.

Mes bons et chers enfants,

J'aurais voulu vous écrire assez à temps pour que ma lettre vous arrivât avant votre retraite. Je ne l'ai pu à cause de la surcharge du travail, compliquée d'une indisposition assez sérieuse, suite de la fatigue.

Ce que je vous aurais dit avant, je veux vous le dire après ; et d'ailleurs vous le savez d'avance c'est que, de loin comme de près, je vous conserve un amour tout paternel, que je vous porte devant Dieu comme mes vrais enfants, et que je m'unis à tous ceux qui se dévouent à votre sanctification cléricale, pour prier et supplier le cœur adorable de Jésus de vous remplir tous des lumières vivantes de sa grâce. Votre bon supérieur a bien voulu m'envoyer le chiffre précis des tonsurés, des minorés et autres ordinands : de sorte que j'ai pu vous suivre de plus près, *absens corpore, præsens autem spiritu*. Voilà le grand jour passé, il faut maintenant en rester toujours

dignes, et vivre soit à Montmorillon, soit chez vous en vacances comme de vrais clercs, c'est-à-dire, comme une élite de serviteurs de Dieu, choisis un à un et mis à part pour l'usage de Jésus-Christ seul.

Oui, mes bons enfants, il faut nous appliquer énergiquement, à être, à demeurer constamment comme des instruments dociles sous la main du Sauveur. Comme une harpe ne rend jamais d'autres sons que ceux qui expriment la pensée du musicien, ceux qui viennent de ses mains, ainsi, dans tout le détail de votre vie, devez-vous être désormais sous l'action de l'esprit de Jésus-Christ. Jésus veut penser en vous et par vous, de sorte que vos pensées ne soit plus tant les votres que les siennes en vous ; il veut parler par vos lèvres, aimer par votre cœur, agir par vos actions : de sorte que vous viviez, non plus vous, mais lui en vous. Si saint Augustin a pu dire : « Un chrétien, c'est le Christ, *Christianus Christus est* », un autre P. saint Chrysostome, si je ne me trompe, a dit, avec encore plus de raison : *Sacerdos, christus est* ; le prêtre, c'est le Christ, c'est Jésus-Christ vivant dans un homme, à qui il daigne communiquer, par l'ordination, toutes les nuances sacrées de la grace de son sacerdoce.

Vivez donc bien saintement, mes chers et très

chers enfants. Allez puiser la force de tenir vos résolutions de retraite dans le grand sacrement de J.-C., soleil de la vraie vie, source de toute force et de toute grâce; allez à l'Eucharistie le plus souvent possible, le plus religieusement possible, avec une révérence pleine d'amour. S'il est un petit séminaire où l'Eucharistie doive embaumer tout, n'est-ce pas Montmorillon, le petit séminaire modèle, rempli des grâces de Dieu? Adieu, mes amis; adieu, mes chers enfants, soyez joyeux en votre bon Jésus et pour son amour, gardez-vous dans l'innocence. *Que la sainte Vierge et saint Joseph, vous conservent le beau trésor de votre pureté! Je vous bénis et vous embrasse de tout mon cœur.*

(De la main de Monseigneur):

L. G. de Ségur

---

13 mai 1872

Cher Monsieur le Supérieur,

Je suis heureux de savoir nos trois statues arrivées à bon port, sans têtes ni membres cassés. Ce sera un petit souvenir de plus entre Montmorillon et moi. Que dites-vous donc que vous avez été souffrant? Oubliez-vous que vous n'en avez ni le droit ni le temps? A la place

de l'évêque, je vous ferais citer devant l'officialité pour rendre compte de votre santé. Soignez-la un peu pour l'amour de la grande œuvre que la bonne Providence vous a confiée.

De grâce, serrez de près Edouard, et dites-lui carrément que, s'il veut rester à Montmorillon, il faut qu'il s'en montre digne, et *très* digne. Je souligne ce *très*, parce que je ne veux pas perdre ma poudre aux moineaux. Dieu soit béni des bons détails que vous me donnez sur Calixte M. ! Je crois qu'il y a en lui l'étoffe d'un brave et utile prêtre. Sauf meilleur avis, je désirerais qu'il restât dans le Poitou pendant les vacances, au moins pendant les premières. Croyez-vous que, moyennant une petite indemnité, je pourrais le proposer aux Pères oblats ou à quelque autre honnête communauté, ou à un bon curé pour les deux mois de vacances ? Ce dernier parti me plairait beaucoup, s'il est réalisable.

Merci de ne m'avoir pas oublié pour les deux soutanes dont vous me parlez. Non pour moi, mais pour eux-mêmes, et afin de les habituer à cette belle et sainte chose qu'on appelle la reconnaissance, les deux petits clercs devraient m'écrire et me remercier. Je les bénis tous deux d'avance et vous prie de les embrasser pour moi.

Adieu, cher monsieur le Supérieur, mille bonnes

bénédictions au cher séminaire, à commencer par son excellent chef.

---

Paris, le 15 décembre 1872.

Mes bien chers enfants,

Jeudi prochain 19, je vais avoir le bonheur de fêter le 25e anniversaire de ma première messe, mes « noces d'argent », comme on dit. Je viens vous demander de m'aider, ce jour-là, à remercier le bon Dieu moins indignement, et à obtenir miséricorde pleine et entière pour mes manquements, mes misères de tous genres, pendant ce quart de siècle. Un jour votre tour viendra et vous aurez à bénir la bonté divine, comme je le fais moi-même en ce grand et touchant anniversaire . Vos excellents Pères et maîtres, voudront bien ne pas non plus m'oublier au saint autel.

Adieu, mes enfants très chers, mes vrais petits amis que j'aime de plus en plus en la sainte charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

*(De la main de Monseigneur)* :

L. G. de Ségur.

---

Paris, 11 mars 1873.

Cher Monsieur le Supérieur,

Merci de votre aimable et fraternelle attention. J'unis mes vœux et mes prières aux vôtres pour que saint Joseph nous prépare une ordination toute blanche. Je bénis Dieu des bonnes nouvelles que vous me donnez des chers enfants en général et des miens en particulier.

Quant à Edouard, je crois que l'épreuve est terminée, et terminée négativement pour sa vocation. Cette lettre n'est pas celle d'un libertin, ni d'un mauvais cœur, mais elle est encore moins celle d'un ecclésiastique, et sauf meilleur avis, je vous engage à expédier ce garçon-là à sa mère, de suite après Pâques. Je tâcherai d'écrire une petite encyclique *ad Montmorillonnes*, aux approches de la retraite ; ne fût-ce que pour constater une fois de plus que je suis des vôtres et tout vôtre.

Je vous embrasse cordialement, et avec vous, tous nos chers Messieurs sans compter le grand et le petit peuple de votre royaume.

*(De la main de Monseigneur)* :

L. G. de Ségur.

Paris, le 25 mars 1873. En la fête de l'Annonciation.

Mes chers enfants,

Voici notre grande semaine ; et la bonne Providence permet que votre retraite d'ordination s'ouvre sous les auspices du mystère de l'Incarnation, sous le regard de la Bienheureuse Vierge, Mère de Dieu, et en union avec la mission incomparable de l'archange Gabriel. Tout cela semble fait exprès pour vous, mes enfants ; car le sacerdoce et l'Eucharistie qui vous seront un jour confiés ne sont, à vrai dire, que l'extension et la prolongation, à travers les siècles et par toute la terre, du mystère des mystères, c'est-à-dire du don que Dieu nous a fait de lui-même, en descendant sur la terre pour se donner à nous. La Vierge Marie est la Reine et la Mère des prêtres, lesquels reçoivent de la bonté divine, une vocation non moins merveilleuse que la sienne. Que fait le prêtre, en effet, sinon enfanter Jésus-Christ sur l'autel et dans les âmes, le recevoir pour le donner, et être, comme la très sainte Marie, le canal vivant et sanctifié par où Dieu passe pour se donner et s'unir à ses créatures ? Et l'ange Gabriel ? l'Ange, c'est-à-dire l'envoyé ! Gabriel, c'est-à-dire l'homme de Dieu, la vertu de Dieu : n'y a-t-il pas là une

grande et suave leçon pour vous qui êtes appelés à être au milieu des hommes, les hommes de Dieu, les envoyés de Dieu, les porteurs de la grâce de Dieu, de la parole de Dieu, des miséricordes toutes puissantes de Dieu ?

Mes chers petits amis, soyez des anges dans votre maison de Nazareth, dans le pieux asile où l'Eglise cache, préserve et fait grandir votre vocation. Soyez surtout purs comme des anges, et pour l'amour de la Vierge votre Mère, très chaste souveraine de la maison ; et pour l'amour de votre vocation angélique ; et par respect pour votre ange gardien, frère de Gabriel ; et pour l'amour de l'âme du séminaire, qui est l'autel, le tabernacle et l'Eucharistie.

Je prie la très sainte Vierge, Mère de Dieu, de vous accorder à tous, sans exception, la grâce de recevoir l'ordination le samedi avec une grande innocence et une grande ferveur. Si quelque pauvre âme s'était laissé séduire par le démon muet et n'avait pas osé avouer ses misères, qu'elle ne craigne point ! je le lui demande au nom de la sainte Vierge, et lui promets la plus complète indulgence de la part de son père spirituel. C'est un malheur immense que de mal recevoir une ordination quelconque. Fuyez ce mal à tout prix.

Adieu, mes amis, chers enfants de mon cœur.

Je vais m'unir à vous tous ces jours-ci. Soyez dignes et de Pie IX et de votre grand évêque en l'amour desquels je vous aime, vous bénis et vous embrasse tous et chacun de tout mon cœur.

L. G. de Ségur.

---

Le 10 décembre 1873.

Cher Monsieur Arignon,

Qu'est-ce que cette horrible apostasie que j'apprends par quelques lignes de notre bon économe ? Il ne me nomme pas le coupable. Qui est-ce donc ? Quel désastre pour notre cher clergé poitevin, et en particulier pour notre séminaire ! Certes, cet homme est plus coupable encore et plus insensé que les Loyson, les Hurtauld et les autres ; tout, dans son éducation ecclésiastique, dans ce qu'il a vu et entendu toute sa vie, dans l'atmosphère qu'il respirait encore hier, tout le détournait puissamment de ce crime. Je m'unirai à vous en célébrant une messe d'expiation vendredi prochain, en l'honneur du Sacré-Cœur. *Stellæ cœli cadent.* Soyons bien humbles et bien fidèles, et serrons-nous plus que jamais autour du Tabernacle, de la

sainte Vierge et du Saint-Siège. Je vous embrasse bien tristement, ainsi que vos chers confrères.

L. G. de Ségur.

---

Le 9 janvier 1874.

Je prie le bon monsieur Arignon de remercier de ma part mes chers petits protégés de leurs aimables lettres du jour de l'an. Je ne puis leur répondre en particulier à cause de la montagne de lettres qui encombre mon bureau ; et je remercie le bon Dieu et le bon Supérieur de la très salutaire purgation qui a fait filer *in secessum* les deux drôles sur la vocation desquels de bons curés s'étaient fait illusion.

---

20 janvier 1874.

Prière au bon monsieur Arignon de vouloir bien remettre les petits souvenirs à mes jeunes protégés. Mille affectueuses bénédictions à tout le séminaire, aux prières de qui je recommande ma mère de nouveau très souffrante.

4 mai 1874.

Cher monsieur Arignon,

Je vous remercie de votre bonne et affectueuse lettre, et d'avance je tourne vers Montmorillon les regards de mon cœur, en attendant le mois de novembre, *si tamen Dominus voluerit*; car dans des temps comme les nôtres, il est plus que raisonnable de pratiquer la règle de dépendance que nous recommande l'apôtre saint Jacques. Que pensez-vous de la demande ci-dessus? Je vous autorise à faire pour le mieux et dans l'intérêt de cette vocation et dans l'intérêt de ma pauvre bourse. Les notes de Constant ne sont pas fameuses. Dites-le lui donc de ma part. Je n'ai pas de faible pour les ânes. Mille bonnes amitiés à tous ces bons Messieurs et mes plus tendres bénédictions pour le cher petit peuple, à qui je n'ai pu écrire pour l'ordination.

---

Paris, le 2 novembre 1874.

Cher Monsieur Arignon,

Voici une mauvaise nouvelle. Je suis obligé de renoncer pour cette année à notre chère retraite de Montmorillon. J'en écris aujourd'hui même au bon évêque. Je viens

d'avoir la semaine dernière, pendant plus de quarante heures, une série d'hémorrhagies nasales tellement violentes, et quelques-unes tellement longues, que le médecin m'ordonne de prendre des précautions sérieuses, et m'interdit en particulier le cher mais gros travail que je devais commencer le 12 ou le 13. Je serais désolé, si je ne voyais clairement là une indication de cette volonté divine, seule vraiment bonne et vraiment désirable, à laquelle nous devons subordonner tout, à commencer par notre zèle et les travaux de notre ministère.

J'espère que vous pourrez trouver un bon remplaçant à votre pauvre serviteur éclopé, qui avait cependant consacré cette retraite au sacré cœur de Jésus, à Paray-le-Monial. Si le P. Marie Eugène d'Alauzier était libre, je crois qu'il ferait admirablement l'affaire. Il m'a remplacé l'année dernière au grand séminaire, et vous savez qu'on a été enchanté de lui. C'est mon fils spirituel, n'est-il pas tout simple qu'il soit mon suppléant ? Mille affectueux souvenirs, mille regrets et mille bonnes bénédictions à tous ces chers Messieurs ainsi qu'aux enfants. Je prie monsieur l'économe de m'envoyer la liste exacte de mes *obligations* ou *bons* au porteur sur le trésor de Montmorillon, Poisson et Cᵉ.

Je vous embrasse bien cordialement et malgré tout un peu tristement.

---

Le 7 février 75.

Cher Monsieur Arignon,

Après-demain mardi, je célébrerai l'anniversaire de la mort de ma bonne et chère mère. Aurez-vous la bonté de la recommander, de ma part, aux prières et aux communions de toute la communauté, ainsi qu'au pieux souvenir de Messieurs les professeurs?

Je n'ai que le temps de vous écrire ces quelques lignes. Mille actions de grâces par avance et mille bénédictions à notre cher petit peuple.

---

Paris, le 12 mars 1875.

Cher Monsieur le Supérieur,

*Absens corpore, præsens autem spiritu*, je viens prendre ma part de notre belle fête de famille. De loin, je bénis ce cher petit peuple de prêtres futurs, sur qui reposera pendant plus d'un quart de siècle le salut de notre immense diocèse de Poitiers. Mon Dieu! quelle grande chose qu'un prêtre! quelle grâce

d'être appelé à le devenir ! Et par conséquent quelle œuvre que l'œuvre d'un séminaire ! Nous devrions tous être des saints, pour pouvoir faire des saints. Ne l'étant pas encore, du moins soyons bien humbles, afin que l'humilité, qui est la vertu des vertus, supplée un peu au reste.

Présentez, je vous prie, mes plus tendres respects à notre Evêque, vénéré et bien-aimé. J'ai grandement compati à la triple douleur que lui a causée la perte quasi-simultanée de Dom Guéranger, du P. Schrader, et du bon P. Freyd. Ils sont tous trois quasi-irremplaçables.

Mes affectueux hommages et souvenirs à MM. les professeurs ; et aux chers enfants, grands et petits, ordinands et aspirants, sans compter les soupirants, mille paternelles bénédictions, pour accompagner l'amnistie pleine et entière que va leur octroyer la charité du très excellent consécrateur.

P. S. Quelle magnifique Oraison funèbre ! c'est un véritable événement au milieu de notre panade républicaine libérale.

---

Le 20 octobre 1875.

Cher Monsieur le Supérieur,

S'il plaît au bon Dieu et à la sainte Vierge je vous arriverai tout droit de Paris le lundi 15 novembre vers sept heures du soir pour souper en communauté ; et dès le lendemain matin, nous monterons en selle pour commencer la croisade. Notre clôture aura lieu comme d'habitude le dimanche soir 21, et je vous quitterai le lendemain pour aller passer vingt-quatre heures chez ma nièce de M***. Je bénis d'avance notre chère jeunesse ecclésiastique, et vous demande pour elle une heure de récréation, ou deux demi-heures au premier beau jour, afin de me préparer les voies de leurs cœurs.

Je vais beaucoup mieux, pour ne pas dire très bien. Avec des précautions, j'espère que je m'en tirerai. M. l'économe m'a envoyé le bulletin de Paul G***. Qu'est-ce que cela veut dire ? Depuis bien longtemps, j'ai déclaré que je ne voulais plus m'occuper de ce petit garçon, dont la vocation est plus que douteuse, dont la conduite est médiocre, et qui ne nous offre plus de garanties en aucun sens.

Adieu, cher Monsieur le Supérieur. Je vous embrasse cordialement, ainsi que tous ces bons Messieurs.

Paris, le 24 février, 1876.

Cher Monsieur Arignon,

Je viens vous demander, ainsi qu'à tous nos chers Messieurs, un service que vous pourrez, je l'espère, me rendre sans vous trop déranger. Ma pauvre sœur, dont le fils aîné vient de mourir à Arcachon, comme vous le savez déjà sans doute, vous prie de vouloir bien dire et faire dire, le *plus tôt possible* pour le pauvre enfant les soixante-six messes dont je joins ici les honoraires, 100 francs.

Il est mort bien chrétiennement ; mais il n'en faut pas moins bien prier pour lui et pour ses malheureux parents.

Comment va le séminaire ? Veuillez me rappeler aux bonnes prières de tous, et demander de ma part, aux grands comme aux petits, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font, et ce qu'ils feront des grosses résolutions de notre retraite.

Je vous embrasse cordialement, ainsi que vos bons confrères, en vous priant d'accorder de ma part une petite heure de récréation et, s'il se peut, une indulgence plénière au pauvre peuple.

Quelles élections, bon Dieu ! Et comme cela sent l'enfer !

Paris, le 21 novembre 1878.

Mes bien chers enfants,

J'ai été avec vous tous ces jours-ci, et aujourd'hui plus encore. J'espère que le bon P. Ladislas a été content de vous, et que sa sainte parole, fécondée par sa charité si connue et par sa pénitence de Frère-Mineur, a produit dans vos cœurs de grands fruits de salut. La grande et souveraine résolution que je vous prie tous de prendre, avant de recommencer le travail, c'est une fidélité inaltérable aux sacrements, qui sont la source divine de la sanctification. Confessez-vous souvent et très sincèrement ; ne demeurez jamais par votre faute, en mauvais état de conscience ; le péché perd prodigieusement de son importance fatale quand on ne peut pas le supporter, et qu'on en sort immédiatement, dès qu'on a eu le malheur d'y tomber par fragilité ou étourderie. Puis communiez saintement et souvent, saintement ne suffirait pas ; et souvent ne suffirait pas non plus. Il faut l'un et l'autre.

Je prie la Bienheureuse Vierge Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la très sainte enfance, de vous accorder à tous sans exception cet amour de la bonne confession et de la bonne

communion ; et je vous promets, en son nom, une excellente et très excellente année, si vous gardez bien cette unique résolution de retraite.

Je salue affectueusement vos bons maîtres, que j'ai connus jadis enfants et élèves comme vous. Soyez leur consolation en toutes choses. Et vous-mêmes, mes bons amis et mes chers enfants, je vous bénis comme je vous aime, c'est-à-dire du fond de mon cœur.

✝ L. G. DE SÉGUR.

---

Samedi, 19 juillet 1879. — Huit jours après sa première congestion.

Merci, cher monsieur le Supérieur, de votre aimable lettre. Grâces à Dieu, le péril semble tout à fait conjuré ; je vais infiniment mieux et n'ai presque plus d'embarras de langue. Je crains bien qu'on ne me permette pas en novembre d'affronter la grosse fatigue de notre retraite. Je vais vivre comme une huître en Bretagne jusqu'au 1er octobre. Le reste à la grâce de Dieu !

Je bénis mille fois les vacances de nos bons enfants, en l'amour desquels, je suis tout à vous et au séminaire.

Priez bien pour moi.

Paris, le 9 octobre 1879.

Cher Monsieur Arignon,

Vous savez déjà, n'est-il pas vrai ? que Notre-Seigneur ne veut pas de moi cette année, pour notre grand et cher travail de la retraite, « *quia manus Domini tetigit me* ». Je n'ai pas senti cette chère main quand elle m'a touché, mais je m'en suis aperçu bientôt à la pauvre langue qui allait beaucoup moins bien que celles de la grande majorité des élèves de Montmorillon, ou du moins de la minorité bavarde qui aurait un peu besoin, pendant les classes et les études, d'une petite paralysie de ce genre. — Je me souhaite un bon et saint remplaçant pour notre chère retraite de novembre et je vous le souhaite aussi, car une bonne retraite c'est bien souvent une bonne année. Avez-vous déjà votre choix arrêté ? Si non, permettez-moi de vous indiquer un homme de grand talent, de grand zèle et de bien bonnes doctrines, le P. Philippe, capucin, ancien ami intime du savant P. Ventura, et l'un des meilleurs missionnaires de nos capucins de France. J'espère fort que si vous le lui demandiez de ma part, il accepterait sans hésiter. Il est vrai que les récentes élections [l'ont envoyé de Paris] à Lo-

rient, un peu loin de Montmorillon ; mais outre qu'il ne craint point la fatigue, les trois quarts des frais de voyage sont payés d'avance, les capucins ne payant que quart de place. Et puis en s'y prenant deux ou trois jours d'avance, le bon Père pourrait facilement s'arrêter un peu au couvent de Nantes, et y prendre quelque repos. Il fait merveille dans les missions. Je n'oublierai pas les deux chers enfants que Notre Seigneur a daigné prendre à lui et dont vous me parlez ; c'est un grand bonheur pour eux, mais une grande perte pour le diocèse. A l'époque de la retraite, j'écrirai une petite encyclique à nos bons enfants. S'il vaut mieux l'écrire avant la retraite, vous voudrez bien me le faire savoir par deux mots.

Mille amitiés à tous ces Messieurs et mille bonnes bénédictions à tous les élèves, pour leur rentrée. Je suis tout à vous, cher Monsieur Arignon, en l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ

---

Paris, le 18 novembre 1880.

Mes chers petits amis,

A la fin de cette bonne retraite, à laquelle il ne manque que la bénédiction pastorale du grand cardinal, qui nous a quittés pour aller avec le bon Dieu, je charge le cher

P. Marie-Henry, de vous exprimer de ma part tous les vœux que je forme pour les heureux fruits de la retraite, non-seulement à l'égard du séminaire tout entier, mais pour chacun en particulier, en commençant par les meilleurs, et en finissant, comme de juste, par les plus coquins. Si je ne me trompe, le meilleur entre les meilleurs, c'est celui qui est le plus humble et le plus doux de cœur, qui est la plus pleinement décidé à rester toujours parfaitement fidèle au règlement, qui se confessera avec une sincèrité et une humilité plus vraies, et qui fera la sainte communion avec un amour plus humble, plus courageux et plus fécond.

Je m'unis au cher P. Marie-Henry pour prier la sainte Vierge de vous accorder à tous une année excellente, de vous garder dans une pureté parfaite, et de permettre que cette année scolaire, décisive pour la vocation d'un grand nombre d'entre vous, ne soit souillée par la tâche hideuse d'aucun péché grave.

Devant une réponse à une excellente lettre que m'a écrite dernièrement votre bon directeur, je charge le Père prédicateur, puisqu'il remplit auprès de vous son office de Frère-prêcheur, de lui demander de ma part pour vous quelque chose qui puisse vous faire bien plaisir, et qu'il

voudra bien régler dans sa haute sagesse.

Je vous bénis de tout mon cœur, mes bons et chers enfants, en priant l'ange du diocèse de Poitiers de vous envoyer, sans plus de retard, un saint et bon évêque.

✠ L. G. de Ségur.

---

LETTRES AU PETIT SÉMINAIRE DE SÉEZ (ORNE).

Paris, le 12 novembre 1880.

Mes chers amis,

Au moment où notre bon Père Marie Henri va terminer la retraite, je tiens à lui demander de vous exprimer de nouveau mon regret de n'avoir pu lui tenir compagnie pendant ces jours de grâces et de bénédictions, et de vous dire combien j'ai pensé à lui et à vous toute cette semaine. Il voudra bien vous donner, de ma part, une bonne et cordiale bénédiction qui tombera tout spécialement sur la résolution que je vous supplie de prendre tous comme couronnement de ces jours de salut, à savoir de vous approcher *saintement*, *régulièrement* et *souvent* du grand sacrement de la persévérance, de la sainte communion. Je prie le cher Père de bien vous souligner ces trois mots : sain-

tement, régulièrement, souvent. Là est le secret de votre *pureté*, puis de votre *piété*, puis, pour la plupart, de votre *vocation*.

Je vous bénis donc du fond de mon cœur ; et, comme il ne faut jamais perdre la tête, surtout avec de jeunes Normands, je joins ici une humble petite requête à la demande temporelle que le bon P. Marie-Henri ne manquera pas d'adresser à M. le Supérieur : une pauvre petite heure de récréation, divisée en deux, s'il le préfère, à un moment quelconque où vous aurez été dignes de vos excellents maîtres, c'est-à-dire pieux comme des anges, sages comme des images, doux comme des agneaux, laborieux comme des ânes de première qualité, et gais comme des pinsons. Je charge le P. Marie-Henri d'embrasser pour moi M. le Supérieur.

---

Mes bons enfants (1).

J'apprends avec bonheur que vous venez de passer une excellente semaine, et que votre retraite a été bien bénie de la Reine et Maîtresse du séminaire, l'Immaculée Vierge Marie. Il faut avouer que vous êtes nés coiffés :

(1) Lettre non datée, probablement écrite peu de jours après la précédente.

être élevés sous le patronage immédiat de la bonne sainte Vierge, être consacrés à son Immaculée-Conception, avoir dans le cœur tous ou presque tous le plus admirable de tous les attraits de Jésus-Christ, à savoir la vocation sacerdotale, et enfin être dans les mains d'un tyran aussi féroce que notre bon M. Courval et d'une vingtaine de prêtres aussi solides, aussi catholiques, aussi méchants et aussi normands que lui !

Mes bons petits amis, je borne mes recommandations de grand-père à un seul point qui vous regarde tous, et qui résume tous les fruits de votre retraite, toutes les espérances de Jésus-Christ et de Marie sur votre année, toutes les bénédictions que la miséricorde de Dieu vous a préparées à tous et à chacun, pour chaque jour, pour chaque instant de cette année de grâces : écoutez bien cela et ouvrez vos sept cents oreilles et vos trois cent cinquante excellents cœurs.

Soyez très énergiquement fidèles à la communion *sainte* et *fréquente.*

Tous, mes bons amis, vous êtes appelés à recevoir Celui qui vous attend dans son tabernacle pour être le pain, le soutien et la force de votre vie. « Venez à moi, *vous tous !* » Entendez bien son appel. L'Eucharistie, c'est Dieu sur la terre, Dieu avec nous; et celui-là qui veut être avec

Dieu au Ciel, avec Jésus dans l'éternité, doit, de toute nécessité, commencer avec lui cette douce union ici-bas par la communion. Allez donc tous à lui, pendant toute l'année, du commencement à la fin, à la fin comme au commencement, pendant les vacances aussi bien que durant les mois de séminaire. Premier point de mon sermon de clôture.

Allez à Lui énergiquement et vaillamment. C'est le second point.

Sachez bien, mes braves enfants, qu'il faut du courage pour demeurer fidèles dans la bonne voie et tout spécialement dans la voie royale du saint tabernacle. Satan est l'adversaire que chacun rencontre de toute nécessité dans ses devoirs de la sanctification et du salut. Il est là, comme les voleurs, toujours à l'affût des honnêtes gens qui marchent tranquillement dans le chemin du ciel, et il fait son possible pour les empêcher d'avancer. Or, avancer c'est aller à Jésus-Christ dans son grand sacrement, c'est s'unir à Jésus-Christ, sans lequel on ne peut pas demeurer fidèle à Jésus-Christ : « *Ad Christum per Christum ibis.* » Le démon a remporté une grande victoire sur un homme, même sur un Normand, quand il est parvenu à lui faire retarder une communion, à plus forte raison s'il peut la lui faire manquer. Rien

n'est petit dès qu'il est question de la communion. Donc, mes enfants, du courage, de l'énergie, de la persévérance, dans cette voie sacrée.

Troisième point : Il faut communier souvent, aussi souvent que possible, en proportion de ses besoins et de ses attraits. Bien qu'il n'y ait point en cette matière de règle générale, et qu'il soit important de garder toujours sa pleine liberté spirituelle, vous avez néanmoins à Séez une précieuse habitude que je vous engage à conserver *mordicus* envers et contre tous : l'habitude de la communion du dimanche et du jeudi, complétée par la communion réparatrice qui, chaque matin, envoie à la sainte Table les représentants de toute la communauté, pour *adorer* et *réparer* Notre-Seigneur au nom de tous. Croyez-moi, mes bons fils, soyez encore plus zélés que l'année dernière, où cependant les choses ont si bien marché, m'a-t-on dit : que la sainte Vierge puisse se réjouir chaque jour en voyant son petit bataillon s'avancer vers Jésus, avec grand amour, et que chaque jeudi, chaque dimanche, chaque belle fête, le diable puisse avoir un nouvel accès de rage en voyant tous les bancs se vider les uns après les autres, tous les cœurs s'ouvrir, toutes les âmes se dilater et recevoir le Saint des Saints ! La communion, ainsi pratiquée; c'est la foi vive pre-

nant possession d'un jeune chrétien ; c'est la sainte chasteté ; c'est ou la conservation ou la réparation de l'innocence ; c'est l'honneur de la vie chrétienne et de la vocation ; c'est la joie du Sacré-Cœur ; c'est la consolation de la sainte Vierge et la préparation la plus merveilleuse d'un merveilleux paradis.

Enfin, pour terminer mon interminable petit sermon, je vous dirai ce que je vous ai dit tant de fois déjà dans les siècles passés : Il ne suffit pas de communier souvent, il faut le faire religieusement, avec humilité, avec une grande confiance en l'amour de Jésus-Christ, avec le plus de recueillement possible, avec une intention très pure de demeurer tout à Dieu, avec une volonté bien vraie d'éviter le péché, de croître dans la prière et dans le saint amour du bon Dieu.

Mes bons enfants, partez bien de ce principe, que le démon déteste tout cela, qu'il n'entend pas de cette oreille et qu'il fera le possible et l'impossible maintenant, plus tard, toujours, à propos de tout, pour démolir mais démolir à fond mes quatre points. Fermez donc les vôtres (vos poings !) pour ne pas vous, laissez vaincre. Combattez courageusement, comme de vrais descendants de ces fameux Normands dont l'histoire a gardé le souvenir et dont la grande race semble perdue

en bien des paroisses de la Normandie. Ressuscitez les vrais Normands, les braves et catholiques Normands d'autrefois, et allez chercher en Jésus-Christ, source de tout bien, la vie qui semble tarie dans tant de cœurs.

Je vous bénis et vous embrasse tous, mes bons vieux enfants, en priant de loin votre excellent supérieur de vouloir bien vous accorder d'ici à quelque temps une belle promenade, uniquement afin de vous donner le temps de prier plus à votre aise pour votre pauvre ami, à moitié démantibulé par les effets combinés de l'âge, de l'infirmité et de fatigues mille fois bénies dont vous êtes en partie, mes braves gens, responsables en conscience.

Vive Jésus dans nos cœurs !

---

# LETTRES

A DOM GRÉA SUPÉRIEUR DE LA COMMUNAUTÉ DES CHANOINES RÉGULIERS DE MARIE IMMACULÉE. 1872, A 1881

## LETTRES A DOM GRÉA SUPÉRIEUR DE LA COMMUNAUTÉ DES CHANOINES RÉGULIERS DE MARIE-IMMACULÉE. 1872 A 1881.

Paris, le 14 octobre 1872.

Cher Monsieur Gréa,

Ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde. J'ai promis plus que je ne pouvais tenir, et me suis laissé entraîner par mon amour pour votre belle œuvre, par ma faiblesse pour le bon P. Grandvau et enfin par mes sympathies pour les Francs-Comtois. De plus en plus le travail me tient et me retient; ce sont des œuvres d'une importance de premier ordre ; et je me vois obligé de sacrifier un bien particulier à un bien général.

Vous le voyez, je ne suis pas de ces mauvaises gens que stigmatise l'Évangile, et si je vous dis comme eux : « *Ideo non possum venire, habe me excusatum,* » donc je ne puis venir, excusez-moi, le caractère de mon excuse, de mon « *Ideo* »,

plaide en ma faveur. Je suis retenu par les plus saints devoirs : *habe me ergo excusatum.*

Je prie notre très bon et très saint Seigneur, de vous remplir, ainsi que tous vos enfants, des trésors de sa grâce, et de toucher votre cœur d'une compatissante charité pour votre très humble et tout affectionné serviteur infidèle.

---

LETTRE AU T. R. P. DOM GRÉA.

7 juillet 1874.

Mon bien cher Père,

Autant qu'on peut régler les choses d'avance en ce monde, voici mes petits plans de campagne, que je conforme le plus possible à vos désirs. Après le congrès de Lyon, je partirai pour retrouver à Lons-le-Saulnier, le lundi 31, notre excellent M. Grandvau, et pour vous arriver avec lui à Saint-Claude, le lendemain 1er septembre. S'il plaît à Dieu, je vous resterai jusqu'au 23 ou 24 ; et au lieu de vous donner la petite retraite pour le 8, nous la commencerons lorsque tous les oiseaux seront rentrés au nid.

Voici quelques lignes pour le bon petit frère Nicolas. De grâce ne laissez pas le brave *** en rapports suivis avec lui : *** est un cœur d'or ;

mais comme vous le dites très bien, il manque d'expérience, de jugement et de tact.

Adieu, mon bon et très bon Père, pardonnez-moi le retard de cette réponse, j'ai été absent pendant dix-sept jours, un peu indisposé au retour, et avant, pendant, après, surchargé de travail. Je me recommande instamment à vos meilleures prières et à celles de la chère petite famille Augustine, que je bénis d'avance du fond de mon cœur.

---

LETTRE AUX ENFANTS OBLATS.

Paris, 7 novembre 1874.

*Epistola prima Ludovici Gastonis de cœcis ad Fratellos Filiolosque claudicantes : salutem et benedictionem* (1).

Enfin je trouve une demi-heure de tranquillité pour vous écrire, mes chers petits frères et chers petits enfants : et c'est a la maladie que je dois ce loisir. Depuis huit jours j'ai été rudement secoué par des hémorrhagies qui ont duré plus de quarante heures, que les moyens les plus énergiques ne pou-

1. Première épître de Louis Gaston, de l'ordre des aveugles, aux frères et petits enfants de l'ordre des boiteux ou de saint Claude, salut et benédiction.

vaient arrèter et qui m'ont obligé pendant plusieurs jours, de suspendre en tout ou en partie mon cher travail. Depuis hier je suis à peu près à flot, et tout me fait espérer que, moyennant quelques précautions, je vais pouvoir recommencer mes excès.

Ces excès sont chose sacrée. N.-S. nous en a donné l'exemple, consigné en toutes lettres dans l'Evangile, et proclamé à deux chœurs de la manière la plus liturgique par Moïse et par Elie : « *Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.*» En ce monde, il est impossible de ne pas faire d'excès ; qui ne les fait point à gauche, les fait à droite, et qui ne les fait point à droite, risque bien fort d'y tomber à gauche. L'amour du bon Dieu, quand il remplit bien un cœur, sort et éclate nécessairement avec une certaine dose de violence, ou pour mieux dire d'ardeur ; et voilà de suite un excès. Quel est le chrétien quelque peu évangélique, et à plus forte raison, quel est le prêtre et le religieux, que l'on ne taxe pas « d'exagération », c'est-à-dire d'excès? Donc, mes chers petits frères, à la suite de notre très bon et très saint Maître, modèle et Seigneur, marchons joyeusement dans la bonne et raisonnable voie des bons excès, étant bien sûrs que le garde-fou de l'obéissance est plus que suffisant

pour nous empêcher de faire des sottises. Les saints se sont tous quelque peu tués ; et on peut dire de tous les bons serviteurs de Dieu, que le service de leur Maître fatigue et use, ce qu'un médecin disait naguère au pieux Mgr de la Bouillerie : « Tant que vous ferez votre religion avec cet acharnement, vous ne guérirez pas. »

Daignez prier pour moi, mes chers Pères, et mes bons petits frères, non pour que je guérisse de ces petites infirmités qui accompagnent nécessairement la fatigue du travail et la fatigue de l'âge, mais pour que, à votre exemple, j'aime et serve tout de bon Jésus, dans la prière persévérante, dans la vie pénitente et austère, dans le détachement complet de ce monde, et dans la paix de Jésus-Christ, qui est la seule joie des cœurs. Voilà la seule santé désirable ; l'autre, la petite, celle qui a plus d'inconvénients que d'avantages, est commune aux mauvais et aux bons, aux chats, aux chiens et aux hommes.

Etes-vous tous bien fidèles à la devise que je vous ai laissée comme souvenir de notre retraite: « Être Jésus ? » Ce n'est pas chose commode ; et c'est plus facile à dire qu'à faire. Moi, je passe mon temps à dire aux autres de le faire, ce qui est très bon ; et je voudrais bien le passer, en même temps, à le faire moi-même, ce qui serait

meilleur encore. Hélas ! Je me rappelle involontairement, quand je prêche ces bonnes choses, ce que disait un jour saint François de Sales, de lui-même : « Je ressemble fort aux enseignes des hôtelleries ; elles font entrer les gens de dans et restent toujours dehors. » Ce que le bon.....

*(Cætera desiderantur.)*

---

AU FRÈRE AUGUSTIN SCHOLASTIQUE.

Paris, 21 novembre 1874.

Mon cher enfant,

Je viens bénir de loin ta belle fête. Je n'ai que deux minutes à moi ; aussi me contenterai-je de t'embrasser et de te féliciter, en te recommandant de nouveau d'être bien simple, en même temps que bien fervent dans ta piété, de te garder toujours, au dedans et au dehors, dans la paix du bon Dieu, de ne pas faire d'imprudence en fait de mortification, et tout ensemble, de faire joyeusement pénitence pour attirer la miséricorde du Sacré-Cœur sur toi-même d'abord, puis sur tous ceux qui en ont besoin, *inter quos primus ego.*

Adieu donc, mon enfant très cher, que la bonne Vierge te conserve, ainsi que le bon petit frère Alexandre, le frère André et tous les autres,

dans la grâce et dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

AUX ENFANTS OBLATS.

Janvier 1875.

Mes petits Frères, mes petits Fils,
mes petits bijoux,

En ce temps de Noël, les petits passent avant les grands ; et quelque excellent que soit le Père saint Joseph, le petit enfant Jésus a le pas sur lui. Donc le Père saint Joseph-Gréa, les autres petits Pères saint Joseph, saint Joseph-Constant, saint Joseph-Augustin ne trouveront pas extraordinaire que j'aille droit à vous les petits oiseaux du nid. les petites fauvettes, les petits rossignols, les petits merles, les petits oiseaux-mouches, les beaux petits oiseaux de paradis.

Le jour des S. S. Innocents, le frère Aldegrin et le frère Paul, ainsi que le frère Benoit, devaient avoir l'air, dans leur chape rouge, de ces beaux oiseaux d'Amérique qu'on appelle des Cardinaux et qui, tout blancs de la tête à la queue, ont, les uns une superbe huppe rouge vermillon, les autres les chapiers, le dos tout rouge. Je ne sais si ces oiseaux chantent bien, mais ce que je sais, c'est

qu'il faut qu'ils chantent trois fois bien, pour chanter aussi bien que mes chers petits enfants de Saint-Claude.

J'ai encore dans l'oreille, ou mieux, dans le cœur, la jolie petite voix de tel et tel d'entre vous, enlevant doucement, humblement, pieusement et joyeusement le « *Jam lucis orto sidere,* » ou bien, le « *Te lucis ante terminum.* » Jamais, je veux vous le dire pour votre consolation et votre encouragement, jamais je n'ai entendu si bien chanter en priant, prier en chantant.

Quelle délicieuse vocation que la vôtre ! Le Père séraphique saint François comparait les Frères-Mineurs aux petits oiseaux des bois, parce que, comme les oiseaux, ils n'avaient ni feu ni lieu, posaient sur la branche, étaient vêtus d'un fauve plumage grisâtre, mangeaient ce qu'ils pouvaient, allaient toujours pieds nus, et chantaient, toujours gais comme des pinsons, des moineaux, des pierrots. Il en est de même de vous mes chers petits, sauf les pieds-nus, et sauf aussi que vous êtes des merles blancs, chantant bien mieux que tous les pierrots et tous les moineaux du monde.

Pour mes étrennes, mes chers petits enfants, je vous demande d'aimer chaque jour notre Jésus d'un amour aussi tendre que fort, aussi

ardent que tranquille et doux : de ne jamais manquer par votre faute la céleste et divine communion de chaque matin ; *de sentir bon* Jésus toute la journée et par conséquent toute l'année, vous énivrant ainsi les uns les autres de son parfum divin ; d'obéir à votre règle comme de vrais anges *« qui faciunt voluntatem ejus »* ; de travailler comme de vrais petits ânes, lesquels, quoi qu'en disent les mauvaises langues, sont des bêtes très laborieuses comme vous, très modestes encore comme vous, et sans aucun doute moins musiciennes que vous.

Portez en procession mes affectueux souvenirs, mes bonnes amitiés aux petits cousins de saint Oyend dont le Père prieur et le Père Constant me disent un grand bien. Je leur donne, à eux comme à vous, les mêmes petits avis et leur demande les mêmes étrennes, ou à peu près. Sont-ils avec vous à la messe chantée et à vêpres, tous les jours à la cathédrale ? Quelle belle formation pour des séminaristes, et quelle initiation excellente à la vie et à la sainteté spéciales qu'ils sont appelés à mener un jour !

Embrassez tous pour moi le bon Père prieur et vos Pères maîtres, à l'occasion de la bonne année. Merci de vos lettres à tous que j'ai reçues ces jours derniers. Voici un petit billet pour le

cher Père Constant. Figurez-vous que le Père Gréa, chose épouvantable ! ne m'a pas encore envoyé de vos reliques. Adieu, mes petits, adieu chers Pères, et Frères que j'aime si cordialement dans le cœur adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ.

---

AU R. P. D. GRÉA

Château de Livet (Orne), 28 juin 1875.

Mon cher et excellent Père,

Après avoir été très sérieusement souffrant, du côté du foie et de la bile, je termine en ce moment une *cure* de repos et de bon air, en Normandie, chez ma dernière sœur. — Sans être encore bien vaillant, je vais infiniment mieux, et je m'apprête à rentrer à Paris après-demain. Mais ce sera pour dix ou douze jours à peine ; car je sens que j'ai besoin de me refaire sérieusement, si je veux, après la rentrée des classes, être en état de reprendre mon collier de travail. C'est au fond de la Bretagne, chez une autre de mes sœurs, que j'irai chercher cette réfection au bord de la mer, sous le manteau de sainte Anne d'Auray, et tout à côté de la tombe vénérée et chérie de ma mère.

Comme nous allons être éloignés les uns des

autres, Saint-Claude et Auray, le Jura et le Morbihan ! Hélas ! mon cher Père, que Saint-Claude n'est-il près de Sainte-Anne ! Comme j'irais demander joyeusement l'hospitalité aux chers chanoines réguliers que vous connaissez, et comme j'irais avec bonheur me délecter à entendre leurs beaux chants liturgiques, si simples, si pieux, si pleins de prière, si dignes de Jésus-Christ et de l'Eglise, toujours nouveaux, quoique toujours les mêmes ! Quand me sera-t-il donné de me retrouver au milieu de vous ?... Je bénis toute la communauté, et je prie le féroce Père maître des Petits-Frères de vouloir bien leur accorder, en mon nom, une bonne et aimable petite promenade, au lieu qu'ils préfèrent ; mais que ce ne soient pas de ces courses forcenées, de l'invention du P. Constant, si je ne me trompe, qui font rentrer les jambes dans le corps, qui éreintent pour tout un trimestre et qui ont failli faire crever, comme une outre, notre pauvre petit frère Eugène. Les médecins disent que cela ne vaut rien du tout, et que cela use au lieu de fortifier.

J'embrasse les uns après les autres ces braves petits fraticelles du Saint-Sacrement, en leur demandant de porter mon souvenir au pied de l'autel, et en leur recommandant la paix et la

joie du cœur, l'énergie au service de Dieu, la simplicité et l'union tranquille dans l'oraison, le zèle de l'étude, et l'amour fraternel le plus tendre et le plus dévoué.

Tenez-moi au courant de ce qui pourra vous arriver. Où en est le Traité de l'Eglise *que vous m'avez promis ?* Et quand publierez-vous enfin *ce Cours de liturgie*, qu'il faudra faire pénétrer de gré ou de force, dans nos séminaires?

Je ne crois pas aller trop loin, en vous assurant, mon cher Père, que vous ferez une grande œuvre ecclésiastique, en publiant ces deux petits traités.

Adieu. J'embrasse et bénis tout particulièrement le cher petit frère Augustin. Il me pardonnera de ne pas lui répondre en particulier, ainsi que le bon P. Modeste.

*Pax omnibus vobis* (manu propria.)

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Kermadio par Auray (Morbihan), le 9 septembre 1875.

Mon cher bon Père,

Je ne vous écris presque jamais. Ce serait bien mal et en outre tout à fait inexplicable, s'il m'était possible de faire autrement. Mais entre mon travail et mes

devoirs de chaque jour, entre mon assommante correspondance, qui me fait ressembler au tonneau des Danaïdes, toujours vidé et toujours rempli, et enfin entre les arrêts forcés que m'impose de temps à autre l'atteinte évidente du « *Jam delibor* », il ne me reste quasi plus de temps ni de force pour mes pauvres amis.

Je vous dirai donc, mon cher Père, et à vous mes chers grands et petits frères, que je continue, de loin comme de près, à vous aimer imperturbablement, à penser bien souvent à vous et à laisser courir mon cœur jusqu'à *Celui* de la cathédrale de Saint-Claude, où vous chantez si bien, et où les bons anges du diocèse doivent si joyeusement féliciter vos anges gardiens du bon et vrai service que vous rendez ainsi au très grand Dieu de l'autel.

Je me rappelle la paix toute céleste, le recueillement si religieux et si bon de la petite chapelle du monastère ; à Prime surtout et à Complies. C'est la prière catholique dans toute la majesté de sa simplicité. Vous êtes les plus éloquents prédicateurs de la prière que j'aie jamais entendus. Tenez ferme à cette angélique vocation, mes petits frères, et vous aussi, bons et braves novices et scolastiques, boutons de rose qui devez vous ouvrir un jour et vous épa-

nouir pleinement au soleil des vœux de la religion. N'écoutez point les petits découragements du dedans, ni les mirages du dehors. *Tene quod habes*. Ce que vous avez, c'est la perle précieuse; ne lui préférez rien, sanctifiez-vous malgré le diable, dans cette pure atmosphère, et sous votre robe blanche, soyez tous tout blancs, au dedans plus encore qu'au dehors.

Je supplie, *par carita*, comme disent les Italiens, les deux ou trois pères enragés qui mènent les promenades, de ne pas risquer de ramener fourbus les pauvres fraticelles, qui n'ont pas encore comme eux des « bottes de sept lieues » — Et le croquet ? Toutes les pièces sont-elles encore en bon état ? Les boules sont-elles encore rondes ? Et combien de marteaux ont été cassés déjà ?

Adieu, mon cher Père, mes chers frères, mes bons petits enfants. Daignez ne pas m'oublier devant le bon Dieu. Hélas ! quand pourrai-je me retrouver au milieu de vous ?

Je bénis et embrasse en particulier le frère Alexandre et le frère Augustin, mes vice-secrétaires.

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Paris, le 8 décembre 1875.
En la fête de l'Immaculée-Conception.

Mon excellent Père, et vous tous, mes chers Pères, Frères et chers enfants.

Je ne veux pas laisser passer notre grand jour de fête, sans vous saluer à travers les cent cinquante lieues qui nous séparent, et vous souhaiter, avec les plus tendres bénédictions de la sainte Vierge Marie, une ample participation à la grâce du mystère de l'Immaculée-Conception, lequel se résume, ce me semble, en deux nuances de sainteté ; l'une plus blanche que la lumière est la grâce de l'innocence parfaite, l'autre plus ardente que le feu est la grâce du triomphe plein et entier sur le démon et sur les trois concupiscences ; le tout pour la gloire, l'honneur et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous sommes les temples vivants, et qui, dans son grand sacrement, vient à nous chaque jour comme jadis au paradis terrestre.

Cette grâce de l'Immaculée-Conception est à nous puisqu'elle est à notre Mère, et, entre tous ses enfants, il me semble qu'elle doit être tout spécialement à sa blanche petite famille de Saint-Claude. Vous devez tous, pour être dignes

de votre habit religieux, être immaculés aux yeux de Dieu et de sa Mère ; et comme la Vierge immaculée, vous devez être forts contre l'ennemi noir qui veut vous salir. Mes petits frères nouveau-nés, Jean-Marie-Hippolyte et Oyend, je vous souhaite tout particulièrement cette belle grâce, aux débuts de la belle vie de prière, de recueillement et d'amour que vous avez eu le bonheur d'embrasser.

Si le bon Dieu me permet d'aller me tremper au milieu de vous dans la ferveur et la foi de la vie religieuse, je vais trouver tout le monde bien grandi: les vieillards de l'Apocalypse, le P. Adrien, le P. Jean-Baptiste, le P. Louis, le P. Modeste, etc., grandis en sainteté, en humilité, en douceur, en détachement, en oraison ; les vieux frères novices, grandis eux aussi en dignité et en perfection, et devenus de vrais petits moines ; les petits frères devenus de petits hommes, les Pères-roquets, des Pères-verts ; les délicieuses voix de soprano de 1874, devenues de grosses basses, ou en attendant la basse, d'atroces voix chevrotantes, éraillées, de rogomme. Mais ce qui sera toujours le même en ce monde et en l'autre, ce sera le cher et unique cœur, *cor unum et anima una*, qui bat à l'unisson avec le cœur sacré de Jésus, dans toutes vos poitrines.

Adieu, mes chers Pères et mes chers enfants. Je vous remercie tous de votre tendre et religieux souvenir. Je remercie en particulier mon bon petit frère Augustin de ses lettres qui me rappellent si bien la simplicité, l'ouverture et la tendresse de son cœur.

Adieu, mon cher P. Gréa. Comptez-vous toujours venir à Paris cet hiver ? Votre couvert sera mis chez nous tous les jours.

Je vous embrasse tous *in osculo sancto*,

---

AU F. AUGUSTIN NOVICE.

12 février 1876.

Cher bon enfant,

Dieu soit béni de la conversion et de la vocation de ton frère ! Il faudra le prêcher d'exemple, et être devant lui ce qu'il devra être lui-même, un Jésus, un vrai Jésus, tout resplendissant de sainteté, d'humilité, de modestie, de paix, de douceur, d'obéissance, de joie, de charité. Prends bien garde à la tristesse, ainsi qu'au scrupule et à la contention d'esprit. Sers ton Sauveur comme un bon enfant, tout simple et tout franc, faisant bien plus attention à lui qu'à toi. « Pense à moi, disait-il un jour à sainte Catherine de Sienne, et moi, je penserai

à toi. Continue à ouvrir ton cœur à deux battants à ton Père-maître en toutes circonstances.

Mille paternelles et tendres bénédictions à toute la communauté, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune, depuis le saint pèlerin de Rome, jusqu'au plus scélérat de ses enfants. Qui est-ce ? Réponse par le suffrage universel, s'il vous plaît.

*Adieu, mon bon petit frère Augustin. Je t'embrasse et te bénis de tout mon cœur.* (Propria manu.)

---

AU R. P. DOM. GRÉA.

Paris, le 8 février 1876.

Mon bon et cher Père,

Voici les quelques lignes que vous désirez. Je vous souhaite bon voyage, bon séjour, bon retour. Que le Sacré-Cœur et la Vierge Immaculée, sans compter saint Joseph, saint Pierre, saint Benoît, saint Augustin, et votre admirable aussi saint Léon le Grand, vous accordent un plein succès !

Si l'occasion s'en présente, suppliez donc, et le bon Pape et les Éminences de ne pas fléchir, au sujet des évêques, devant les méprisables prétentions de notre pseudo-gouvernement, que l'on paraît prendre au sérieux.

Je bénis et j'embrasse en la sainte charité de Notre-Seigneur, tous vos frères, petits et grands, et je me recommande instamment à leurs prières. Bientôt, je l'espère, j'aurai à envoyer quelques *billets doux* au Père économe.

Adieu, emportez-moi à Rome avec vous, et déposez-moi aux pieds de l'apôtre saint Pierre et aux pieds de saint Pierre visible de l'Église, notre très grand et très bon Père Pie IX.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 22 mai 1876.

Mon cher Père,

Voici une petite obole au nom de la bonne sainte Vierge : deux cents francs pour les petits frères, mes petits enfants, et cinquante francs pour les deux trimestres du du bon P. Constant. Combien je regrette l'immense distance qui sépare de Paris les montagnes du Jura ! Distance synonyme de dépenses ; car, semblable en cela au bon Dieu, je voyage toujours trois ; et en outre, à cause du seul moment de l'année où je suis libre, la distance et la dépense se compliquent d'une grande fatigue, en guise de repos. Il me serait si doux, et, je l'ajoute, si bon, si sanctifiant, d'aller respirer quelque

temps les parfums de prière, de paix et de joie, de régularité, de ferveur, de pénitence, de foi vive et pure qui s'exhalent de votre chère communauté, comme d'un bel encensoir d'or ! Je me recommande plus que jamais à la protection de vos prières à tous ; car les temps difficiles et les orages approchent. Servons plus fidèlement que jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ ; révérons-le et recevons-le plus saintement que jamais dans son grand sacrement céleste ; et prenons avec lui le chemin du paradis.

Je vous embrasse cordialement tous, *et vous bénis avec tendresse en Jésus-Christ Notre Sauveur.* (Propria manu).

---

AU R. P. DOM GRÉA.

20 juillet 1876.

Mon bon et cher Père,

Je n'ai pu vous envoyer hier, 19 juillet, jour de fête de ma bonne et pieuse mère, la petite aumône que je joins à ce billet. Ce n'est pas grand'chose ; mais cette année je suis plus que jamais obligé d'y regarder d'un peu près.

C'est donc au nom et de la part de ma mère que je vous envoie ce petit bouquet de fête, vous priant tous, Pères et enfants, grands et petits, de

daigner porter son souvenir devant Dieu en même temps que le mien. Nous ne sommes que de pauvres gens, bien indignes de la miséricorde de Dieu ; mais, en nous aidant les uns les autres par la prière et par l'amour, nous atteindrons son beau paradis, où nous le contemplerons face à face avec la bonne sainte Vierge et nos chers saints pendant toute l'éternité.

Ma mère repose ici, à cent pas du Saint-Sacrement, et dans le territoire même de Sainte-Anne d'Auray, où depuis plus de deux cent-cinquante ans, la sainte mère de la très sainte Mère de Dieu fait éclater sa puissance, sa gloire et sa bonté. S'il plaît à Dieu, c'est là que je reposerai également : *Adveniat regnum tuum.*

Donnez-moi bien en détail des nouvelles de *nos* chers frères et enfants. Le bon petit frère Augustin a-t-il encore ses désespoirs de Jocrisse? Son frère est-il aussi bon, aussi simple que lui ? Le petit frère Désiré est-il toujours un enfant de prière ? Le petit frère Paul une âme énergique et ardente ? Ces beaux petits rossignols du sanctuaire ont dû, depuis longtemps, perdre leurs charmantes voix. Le printemps dure si peu! Quels sont ceux maintenant qui chantent le mieux les louanges du Seigneur ? Quand me sera-t-il donné et me sera-t-il jamais donné d'entendre de nou-

veau votre délicieux *Magnificat* dans le chœur de la cathédrale? C'était vraiment céleste et plus beau cent fois que les opéras de Rossini et de Mozart.

Adieu, mon excellent Père, frère et ami. Je donne le baiser de paix, l'*osculum sanctum*, à toute la chère communauté, parfumée de Jésus-Christ, en commençant par vous, et en vous demandant de ne jamais oublier au : *Nobis quoque peccatoribus*, votre pauvre aveugle et votre très pauvre pécheur.

---

AUX FRÈRES AUGUSTIN, GRÉGOIRE ET DÉSIRÉ, NOUVEAUX PROFÈS.

Paris, le 1er novembre 1876.

Mes bons frères et chers fils en Notre-Seigneur.

J'avais voulu vous écrire pour le jour même de vos noces éternelles, pour vous dire toute mon affection, et aussi tout mon regret d'être retenu si loin de vous. Pendant que vous faisiez votre retraite, j'en prêchais une ; et les grands travaux de la Toussaint étant venus immédiatement après, force m'a été de remettre ma correspondance jusqu'à présent.

Mes bons enfants, vous voici donc pour toujours la chose de Jésus-Christ, son exclusive propriété, la chair de sa chair et les os de ses os.

Comme la Toussaint sera belle pour vous un jour, lorsque, ayant accompli votre voyage, vous entrerez dans le repos de la béatitude de Dieu! A vos trois vœux, j'en joins un quatrième, celui de vous voir marcher toujours bravement dans la voie qui mène au paradis, et qui est pavée des belles pierres précieuses de l'humilité, de la douceur, de la patience, de l'innocence, du recueillement, et de toutes les autres saintes vertus et qualités qui embaument les vrais monastères.

Mes frères et mes chers enfants, quand me sera-t-il donné de me retrouver sous votre toit ? Demandez à notre commun Maître, Seigneur et Sauveur, d'avoir compassion de mes misères, de m'accorder la grâce de travailler beaucoup, et de beaucoup souffrir pour lui, et, bien que j'en sois cent fois indigne, de mourir *pour lui* et à cause de lui, au milieu des persécutions qui se préparent. Vivre pour Notre-Seigneur est déjà bien bon, travailler pour lui, c'est encore meilleur ; souffrir pour lui meilleur encore ; mais mourir pour lui, c'est la perfection du genre.

Adieu. Mille tendres respects à votre excellent Père, dont il faut suivre les traces bénies. Mes meilleurs souvenirs aussi à tous les prêtres de la famille. Un bon baiser paternel sur le front pur

de chacun de vous, ainsi que des petits-frères et des scholastiques.

*Soyez tous bien fidèles à la très sainte Eucharistie, à la bonne Vierge et au Pape.* (Manu propria).

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Janvier 1877.

Mon cher bon Père,

Voici peut-être un petit chanoine qui se présente à vous, de loin et par avance, frappant à la porte du cher monastère, ou j'espère bien pouvoir aller nous retremper pendant ces vacances. Je vous le propose tout simplement, afin que vous puissiez l'accepter ou le refuser de même.

C'est un orphelin, que m'a envoyé et recommandé un de mes bons amis, l'abbé Dumax, sous-directeur de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires. Il a quinze ans, est natif de Cessy au pays de Gex, à six lieues de Saint-Claude. Il a, paraît-il, une bonne petite physionomie, est fort et bien portant, et de mœurs innocentes. Ce que je lui ai dit des chanoines de Saint-Claude l'attire fort. Il n'a rien que le pauvre petit billet de deux cents francs que je lui mettrai annuellement sur

la tête. On me donne cent francs pour son voyage et ses frais d'équipememt blanc.

Voyez devant le bon Dieu et avec vos Pères si l'admission *doit* se faire, et, avec le Père économe, s'il y a de la place, et si la chose *peut* se faire.

Adieu. Veuillez ne pas oublier dans vos pénitences et dans vos prières votre vieil ami parisien.

P. S. Mon petit postulant s'appelle Louis-Jean-Marie. N'est-ce pas charmant ? Mon nom et celui du Pape mariés ensemble.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 22 mars 1877,

Mon cher Père,

Votre heureux petit frère Louis-Jean-Marie, se prépare à monter en chemin de fer, pour prendre la route du ciel de Saint-Claude, le lundi de Pâques. Il vous apportera un peu d'argent et un bon petit cœur. — A ce sujet, M. l'abbé Dumax, sous-directeur de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires, me charge de vous demander si vous pourriez et voudriez accepter un bon petit enfant de treize ans, nommé Claude, dont voici la petite note, que j'ai vu deux ou trois fois, et qui m'a l'air bien innocent et bien décidé. L'abbé Dumax m'a ajouté qu'il se faisait

fort, sans en prendre l'engagement sur papier timbré, de trouver chaque année un ou deux billets de cent francs, à l'adresse de son petit protégé. — Voyez et décidez, mon excellent Père. Si le petit Claude avait le bonheur d'être accepté, il partirait avec l'autre ; et, au lieu d'un vous en auriez deux.

Veuillez, vous et vos chers frères et enfants, vous souvenir grandement de ma misère en ces grands jours de la grande miséricorde. Que Jésus crucifié vous bénisse tous, et vous donne les forces nécessaires pour les travaux de cette pénitence.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Saint jour de Pâques 1er avril 1877.

Mon cher bon Père,

Voici nos deux petits agneaux de Pâques. Ils me semblent tous deux animés des meilleurs sentiments. Je leur paie leur voyage ; mais je n'ose confier à leur inexpérience les 400 francs que notre bon Méthol vous enverra demain par la poste : 200 fr. pour chacun d'eux.

Le plus jeune Claude C***, ne pourrait-il pas s'appeler frère Claude-Marie, et l'autre Louis-Marie ?

En vous envoyant ces deux poissons d'avril,

je bénis de tout mon cœur, au nom de notre grand et bien-aimé ιχθυς, les chers *pisciculi* de saint Claude, gros et petits poissons. « *Nos enim pisciculi in aquis nascimur.* » Prions bien les uns pour les autres, et aimons-nous de plus en plus, pour nous bien préparer au paradis.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 14 janvier 1877.

Mon bon et cher Père,

J'aurais voulu vous envoyer dès le premier janvier cette petite aumône au nom et pour l'amour du saint enfant Jésus. C'est aujourd'hui la fête de son saint nom ; il portera bonheur à mes modestes 300 francs.

Permettez-moi de recommander à vos meilleurs prières mon pauvre petit filleul, Pierre Méthol, fils aîné de mon excellent serviteur, qui doit subir, après-demain mardi, à deux heures, une grave opération à l'œil gauche. Il a l'intention arrêtée de se consacrer à Dieu ; et il semble, que dans l'intérêt même du bon Jésus, il serait utile que cette vue lui fût conservée. Il est du reste bien pieux, bien résigné, et me disait hier qu'il perdrait volontiers les yeux s'il pouvait seulement dire une seule fois la sainte Messe. Il a

quatorze ans et demi, et ses études allaient très bien au petit séminaire de Saint-Vincent de Paul près Dax. Je le recommande à vos saints sacrifices et aux bonnes communions des petits et grands frères.

Quelles aimables lettres ils m'ont tous envoyées depuis quelque temps ! Je ne puis malheureusement trouver le loisir de leur répondre. Cette vie de Paris est un espèce de tourbillon fiévreux ; on est envahi de toutes parts, malgré toutes les précautions que l'on prend. Quelquefois c'est bien énervant, bien agaçant et mauvais pour l'âme.

Un de mes amis, (il est vrai qu'il est, pardessus le marché, vicaire général) disait il y a quelque temps : « *Si quis dixerit hanc vitam non esse embetantissimam, anathema sit !* »

Aurai-je enfin le bonheur de passer de nouveau quelques semaines avec vous au mois de septembre, et d'entendre encore chanter par les anges de Saint-Claude, les tranquilles, suaves et majestueuses prières de l'Eglise ? Dieu le sait. Moi je le désire de tout mon cœur, et j'en forme la résolution. Ce qui me retient en grande partie, c'est ce malheureux argent: comme le bon Dieu, je voyage toujours à trois et ces trois ont beau ne faire qu'un, il faut payer pour trois ; et c'est cher.

J'ai à peine la place de vous dire, cher Père, et

à vous tous, mes Pères, frères et enfants bien-aimés, combien je suis à vous en l'amour de Notre-Seigneur.

---

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Le Puy, le 8 août 1877.

Mon bon Père,

Mes frères et mes très chers enfants,

Je suis comme ces pauvres nageurs, qui surpris par de grosses vagues, font de vains efforts pour toucher au rivage ; au moment où ils se croient sûrs de leur affaire, un nouveau flot survient qui les enlève, les rejette en pleine eau, et les oblige à recommencer de plus belle. Au moment où, après trois ans, j'allais enfin vous revoir et me reposer dans votre cher monastère, au milieu de vos blanches robes et de vos âmes plus blanches encore, je me vois obligé de filer d'un seul trait vers la Bretagne. Impossible de penser à retraverser la France pour aller vous donner, comme nous en étions convenus, les exercices de la retraite. Excusez-moi et plaignez-moi.

Je n'ai pas le temps, pour le moment, de vous en écrire davantage, absorbé que je suis, du matin au soir, par la direction du grand travail du

Congrès. Je prendrai cependant le temps de vous bénir, de vous embrasser tous du fond du cœur, et de vous recommander d'être de plus en plus fidèles à la grâce de la sainte communion et à celle de l'union intérieure avec Jésus-Christ, en quoi se résume toute la sainteté chrétienne et religieuse.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

24 septembre 1877.

Cher bon Père,

Voici la petite lettre de bénédiction pour nos chers novices. Glosez-la-leur afin de lui donner un peu de prix et de saveur; car «*fides ex auditu*». Quelle belle communauté vous entoure déjà ! J'en bénis Dieu de tout mon cœur. Mais quel malheur qu'on ne puisse la transporter un peu plus à l'écart, là où l'ombre des grands arbres abriterait ces oiseaux de paradis, et où le silence et la verdure favoriseraient la paix et la joie du recueillement ! Je ne vois guère en ce moment par quelle voie je pourrais arriver à vous servir, en dehors de mes chers dix petits billets de cent francs, destinés à couvrir la tonsure de dix de vos petits ou grands frères, choisis entre les plus pauvres et les meilleurs. Cela peut se présenter inopinément ; et si

le bon Dieu nous fait cette grâce, je vous en avertirai aussitôt.

N'hésitez pas, mon Père, à remettre à sa mère notre petit papillon de Paris. Votre première impression ne faisant que se confirmer, je vous demande instamment de trancher vite la question. « *Ut quid enim terram occupat?* »

Ne m'oubliez jamais à l'autel, mon excellent Père et ami. Comptez toujours sur ma religieuse affection. Je recommande à toute la communauté l'ensemble et tous les détails de mon saint ministère, et principalement la retraite du petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, que je vais prêcher, s'il plaît au bon Dieu, du 5 au 9 octobre.

*Pax tecum.*

---

AUX FRÈRES ALDEGRIN, CLAUDE ET LUPICIN A L'OCCASION DE LEUR PROCHAINE PROFESSION.

Auray (Morbihan) le 24 septembre 1877.

Mes chers enfants et bons petits frères Aldegrin, Claude et Lupicin,

Je m'empresse de répondre à vos lettres si pleines d'amour du bon Dieu et si bien marquées au coin de la sainte vocation. Moi aussi, je regrette de tout mon cœur de n'avoir pu réaliser mon désir, ou pour mieux

dire, ma résolution d'aller terminer au milieu de vous mes vacances. Quelle belle clôture eût été votre pieuse cérémonie de la Saint-Michel ! Le bon Dieu ne l'a pas permis : que son saint nom soit béni ! Rien n'arrive sans sa permission expresse ; rien, pas même la chute d'un seul cheveu de notre tête. Lui seul suffit ; le reste, quel qu'il soit, n'est qu'accessoire.

Comme le bon P. Gréa doit être heureux de voir Notre-Seigneur multiplier ainsi sa petite famille de prière, de pénitence, de réparation, de ferveur et de véritable amour ! Fleurs de cette blanche couronne, tâchez tous, mes enfants, tous et chacun, de répandre de plus en plus, non-seulement dans votre petit monastère, mais en dehors et bien loin alentour, le céleste parfum de toutes les vertus de Celui qui habite et vit en vous, Jésus-Christ, Notre-Seigneur bien-aimé. A partir de votre consécration totale et éternelle, vivez tout en lui, afin qu'il puisse vivre tout entier en vous ! Que les recherches de l'amour-propre n'arrêtent plus jamais les divines expansions de son humilité dans vos âmes ; que sa douceur ne soit plus jamais altérée par les filets de votre vinaigre ; que sa volonté et la vôtre ne fassent désormais plus qu'un dans la lutte contre les mauvaises passions, dont nous portons en nous-mêmes le

germe maudit, et qui servent au démon comme d'aiguillon pour nous piquer, nous arracher à la paix de Dieu, nous troubler dans son service, et endolorir notre voyage sur la terre.

O mes bons petits frères, profès de la Saint-Michel, soyez autant qu'il est donné de l'être à des hommes voyageurs, de bons petits archanges, afin de pouvoir devenir peu à peu des chérubins, comme vos frères ainés et vos Pères, et enfin de bons vieux séraphins comme le P. Gréa.

En l'amour de ce bon Père, et par-dessus sa tête et ses ailes séraphiques, en l'amour de la très sainte Vierge et de Notre-Seigneur adorable et adoré Jésus-Christ,

*Je vous bénis et vous embrasse tous sans oublier les petits anges qui vous suivent et les grands qui vous précédent* (proprià manu).

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 21 mars 1878.

Mon cher et excellent Père,

Pour le coup, j'espère que rien ne viendra déranger nos petits projets, et que nous pourrons nous retrouver en juillet, dans le petit nid de colombes, dont j'ai gardé un si bon souvenir. Pourrions-nous organiser

cette visite ainsi qu'il suit : Je partirais de Paris le dimanche soir 14 juillet ; j'arriverais au petit séminaire de Poligny, le lundi dans la matinée ; je commencerais la retraite le lendemain soir, mardi 16, sous le patronage de N.-D. du Mont-Carmel ; je la terminerais le dimanche soir, 21, par la bénédiction apostolique solennelle, et dès le lundi, je filerais sur Saint-Claude. Nous terminerions mon petit séjour dans vos montagnes par la retraite annuelle. Cela vous irait-il, mon cher Père? Et cela arrangerait-il ces Messieurs du petit séminaire ?

Le Saint-Père ayant daigné me charger de transmettre sa bénédiction à tous mes amis et aux œuvres et communautés que je porte dans mon cœur, je vous dois cette bonne bénédiction, et vous l'envoie par cette lettre avec grand amour, à vous d'abord, comme au Père et au chef de famille, mon cher Père ; puis à vos prêtres, à vos profès, puis enfin à vos chers petits frères, que j'aime déjà comme si je les connaissais tous. Donnez-la-leur au nom de Léon XIII, la première fois que vous les aurez tous assemblés à vos pieds.

Je remets au mois de juillet de vous raconter en détail mon pèlerinage de Rome. Prions bien Pie IX ; déjà la *fama miraculorum* vient relever la

*fama sanctitatis* dont il brillait depuis tant d'années ; aidons-le dans le beau travail de sa béatification, et bon gré, mal gré, faisons-lui faire des miracles.

Adieu et *mille* tendres amitiés, pour suivre dignement les *mille* francs de l'autre jour.

Je compte sur la protection quotidienne des prières et des communions de mes petits merles blancs.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Mercredi, 10 juillet 1878.

Cher bon Père,

Votre cœur anticipe. C'est lundi 15 juillet, par l'express du soir, que nous devons partir de Paris, pour vous arriver à Poligny le lendemain matin. Le mercredi soir nous ouvrirons la retraite, et nous la terminerons dimanche soir par la bénédiction papale.

Le lundi ou le mardi suivant, nous partirons pour Saint-Claude.

Daigne le bon Dieu faire passer totalement votre *goutte* sur Garibaldi ou sur Bismarck !

Adieu, et mille tendres amitiés.

---

AUX FRÈRES PAUL I, LAURENT, SCHOLASTIQUE ET PAUL II, NOVICES, A L'OCCASION DE LEUR PROFESSION ; ET A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Château de Livet, par Aube (Orne), le 19 septembre 1878.

Mes bons amis, mes enfants, mes chers petits frères,

Du fond de la Normandie, je vous souhaite à tous quatre, et, par-dessus le marché, au frère Vincent le traînard, une bonne et belle fête de consécration. Je viens de recevoir votre lettre de rappel, avec le petit mot du cher et très cher P. Gréa. Félicitez-le de ma part du beau petit cadeau qui commence la série des bénédictions-La Chesnais (il saura ce que cela veut dire), et du gros cadeau que la Providence lui ménage au printemps, paraît-il. On ne lui donne rien pour vous, mes pauvres amis, par une raison très-simple, c'est que vous ne valez rien, ou si peu que rien, comme le proclamaient jadis prophétiquement les aigles romaines, dont on retrouve les vestiges sur les vieux monuments: « S.P.Q.R. » Cette inscription mystérieuse vous concernait tous les quatre. Des archéologues insensés ont voulu faire croire que cela signifiait : *Senatus Populus Que Romanus* ; mais le vrai sens, le sens spirituel, est celui qui seul convient aux quatre fils Aymon de Saint-Claude : *Si peu que rien.*

On m'a dit, et j'en suis ravi, que nos deux lampes antiques de l'Oratoire font un superbe effet. Elles signifient : « Humilité, Obéissance », m'écrivait, il y a quelques jours le Père supérieur. L'obéissance cependant étant contenue dans l'humilité, je les baptiserais plutôt des deux noms qui résument Jésus-Christ tout entier, d'après son propre dire : « Humilité et Douceur. » La douceur est la joie et le lien des communautés dignes de ce nom ; c'est l'huile qui aide tous les ressorts à marcher sans peine, depuisle grand ressort principal qui est le Père supérieur, jusqu'à l'imperceptible petite roue, qui est mon vieil ami le petit frère Pierre. Donc mes amis et mes bons enfants, que ces deux belles lumières de l'humilité et de la douceur de Jésus-Eucharistique,illuminenttoute votre viereligieuse,et neviennent jamais àdéfaillir, pas plus que la lampe centrale du sanctuaire, qui signifie la foi, la foi brillante et ardente.

De grâce,ne m'oubliez jamais, ni dans ce pieux oratoire où j'ai eu le bonheur de prier souvent avec vous, ni au fond de cet autre sanctuaire, bien plus précieux encore, où vit dans l'Esprit-Saint, *notre* unique Jésus, le même en tous et en chacun, qui nous unit en lui par le lien d'un amour éternel.

Adieu. Je vous embrasse tous sans exception,

*in osculo sancto*, profès, novices, petits frères, et vous demande de ne pas vous lasser de prier pour moi et d'attirer sur ma misère la miséricorde de Jésus et de Marie.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Séez, le 25 octobre 1878.

Mon cher Père,

J'ai reçu votre bonne lettre au moment où j'allais partir de Paris pour venir prêcher ici la retraite des trois cents bons petits Normands du petit séminaire de Séez. Je suis en pleine retraite et en pleine confession pour deux jours encore, et je ne m'interromps, pour vous écrire ces quelques lignes, que dans la crainte de paraître oublier votre aimable et pieuse commission. Donc, si le cher nouveau petit frère de quinze ans a pu attendre jusqu'à présent, nous lui donnerons le beau nom de *Frère Emmanuel*, et par conséquent l'enfant-Jésus lui-même pour patron de sa vie religieuse.

Je le bénis paternellement avec vous comme le grand-père uni au père.

Adieu, et mille tendresses et bénédictions à tous vos enfants, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune, vous priant de prendre continuelle-

ment sous la protection de vos communions et de vos prières

Votre pauvre vieil ami de la grande Babylone.

P. S. Le cher F. Paul a-t-il reçu la petite croix indulgenciée qu'il m'avait demandée et que j'ai jointe à la chasuble ?

---

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Paris, le 7 janvier 1879.

Epistola beati amici Parisiensis ad sanctos claudicantes.

Mon cher Père supérieur, et vous tous les vieux Pères, les Pères-roquets, les grands frères, les petits frères, les vieux saints, les petits saints, etc:

A tous et à chacun, la meilleure bénédiction de mon cœur, un bon baiser fraternel et paternel et mes vœux les plus complets de bonne et très bonne année.

Voici une année de grâce « *specialissima* » puisqu'elle commence par une bénédiction « *specialissima* » du vicaire de Jésus-Christ, roi de grâce. Je pense bien souvent à vous, et comme l'écrivait avant d'entrer dans vos rangs un petit frère, « mon cœur reste toujours tendu vers Saint-Claude ». Plus le monde devient pervers, révo-

lutionnaire, dépravé, ennemi de Dieu, plus il faut entrer et demeurer en Jésus-Christ, qui est le vrai ciel, le vrai centre de la paix et de la sainte joie. Ne vous fatiguez jamais, mes très-chers, de la bienheureuse monotonie de vos journées si pures, si heureuses et si véritablement bonnes. Réjouissez-vous profondément et gravement en Jésus-Christ, chantant ses louanges avec ferveur, priant au nom d'un monde qui ne prie plus, adorant et aimant Notre-Seigneur au nom de la multitude de ceux qui l'oublient et qui le blasphèment.

Daignez tous, tant que vous êtes, me prendre avec vous dans vos belles prières et de jour et de nuit ; car je suis tout à vous, par le cœur, et avec vous, à votre suite, tout en Jésus-Christ.

Je vous embrasse *in osculo sancto*, et vous bénis au nom de notre saint amour Jésus-Christ.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Monastère de la Grande Trappe (Orne.)

Le 18 avril 1879,

Mon bon cher Père.

J'ai reçu votre aimable petit alleluia, mais qu'est-ce que cette misérable goutte vient faire au milieu des jubilations de la solennité pascale ? Et comment va-t-

elle choisir les pieds d'un pauvre homme qui a tant d'autres choses à faire, qui ne l'a point appelée, qui ne l'a point provoquée, et qui est resté deux ou trois jours de suite à vivre de l'air du temps et de l'*Exultet jam angelica* pour tout potage ? Je prie l'un de vos enfants, celui qui sera le plus charitable, de me donner bientôt de vos vraies nouvelles; et je fais appel au bon cœur de toute la communauté, depuis le plus vénérable des Pères *profès* jusqu'aux plus humbles des petits pères-roquets, pour s'unir à moi dimanche prochain « *Quasimodo geniti infantes* », pour obtenir de la bonne Vierge du monastère la guérison du bon P. Gréa. Unissons-nous tous d'intention, le rendez-vous sera dans le cœur Immaculé de la Mère de Dieu.

Et notre pauvre petit frère Louis-Marie ? Comment vont ses pauvres oreilles ? Cela me ferait tant de peine de le voir arrêté dans sa vie monastique et sacerdotale ! Dimanche matin, je le mettrai dans le même lieu de refuge que vous, mon cher Père, afin que la même miséricorde atteigne les pieds du père et la tête du fils. Qu'il ait bien soin de me tenir au courant des phases de cette épreuve, et qu'il soit bien doux et bien humble, bien uni à Jésus crucifié.

Comment va la poitrine de mon cher grand

frère Paul ? Et le menton imberbe du cher petit frère Pierre ? Le frère Claude-Marie rit-il toujours comme deux bossus, à lui tout seul ? Enfin tout ce cher petit peuple de grands et de petits enfants est-il bien humblement fidèle à la très sainte communion, qui est l'âme de chacune des journées de votre incomparable monastère ?

Je vous envoie ci-incluse une lettre qui me semble respirer un bon esprit. Si les renseignements étaient bons et très bons, pourrait-on utilement recevoir ce pauvre jeune homme au grand séminaire de Lons-le-Saulnier? Je donnerais bien volontiers pour lui une petite aumône.

Dès mon retour à Paris (je prêche ici le Jubilé aux Trappistes jusqu'à lundi), je vous ferai expédier par *Dom* Méthol les cinq cents francs du pauvre cher ami Clovis Cancalon. Figurez-vous que le fisc ou les hommes de loi prélèvent sur cette petite aumône *quatre-vingt-cinq fr.* de soi-disant droits !

Dans ma première lettre, nous parlerons de l'époque et du jour de notre arrivée au cher Saint-Claude. Je m'en fais une grande joie.

Adieu, mon cher Père ; adieu, mes chers amis tout blancs, mes bons petits enfants, mes vieux novices, tout plus méchants les uns que les autres.

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 27 juin 1879.

Mon cher Père et mon vieil ami,

Je veux vous écrire depuis plus d'un mois sans en trouver le loisir, et, je puis ajouter en toute vérité, sans en avoir le courage. Ce sera, en effet, pour vous, mon cher Père, et pour toute notre chère petite famille une déception que votre bonne affection vous rendra, je le crains, plus sensible que je ne le mérite. Vous savez peut-être déjà ce que je veux dire : l'état général de ma santé, quelque peu délabrée par les approches de la vieillesse et par des travaux qui augmentent au lieu de diminuer, me privera, cette année, du *bonheur* d'aller passer au milieu de vous les trois ou quatre semaines sur lesquelles je comptais, et sur lesquelles vous comptiez aussi un peu. Je dis *bonheur* ; car plaisir serait trop peu. Et puis, c'est si bon, si sanctifiant, si consolant de se trouver cœur à cœur, âme à âme, avec une bienheureuse troupe d'élus, au cœur pur, comme on n'en trouve guère plus dans le monde ! *S'il plaît à Dieu*, je goûterai ce bonheur l'année prochaine. Pour cette année je vais me contenter d'aller me reposer à plat dans le petit coin de la Bretagne, où je dois, toujours s'il plaît à Dieu, reposer un jour

plus longuement, auprès de ma mère, sur le territoire béni de sainte Anne. On m'assure qu'en me ménageant ainsi, je pourrai reprendre le travail de mon cher ministère après les vacances. J'ai à combattre des douleurs de reins qui annoncent de loin l'invasion d'une désagréable infirmité, trop *graveleuse* pour être nommée tout haut, et qui exige des précautions et des soins. Peut-être nos conventionnels modernes m'exempteront-ils de ce souci : à la garde de Dieu ! Mais il faut faire comme s'ils n'étaient pas là. Je me recommande à la protection de vos prières, plus encore au spirituel qu'au temporel.

Votre cher et vieil ami, Mgr de Conny, est-il déjà auprès de vous ? Si oui, je vous charge de l'embrasser bien cordialement de ma part, de lui souhaiter un bon voyage de Rome, et de lui dire que j'ai eu beau faire, je n'ai pu rien trouver de plausible à lui confier pour couvrir son expédition, sinon une petite affaire d'indulgences a rappeler à la sainte Congrégation, soit des Rites,soit des Indulgences, en faveur de mes bons amis, les Trappistes de Mortagne. La note ci-jointe lui expliquera le tout. S'il pouvait emporter la chose d'assaut, et nous rapporter la concession, il me ferait un bien grand plaisir, et encore plus aux âmes du purgatoire.

Je vous envoie en outre mon cher Père, une nouvelle lettre du jeune abbé L***, dont vous deviez vous occuper, et qui me crie du fond de la Suisse, comme Me Barbe-Bleu à sa sœur Anne : « Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Pauvre petit frère R*** ! Espérons que l'âge, l'expérience de la vie, et par-dessus tout la grâce du bon Dieu, donneront à sa vocation l'immutabilité qui lui manque encore. Dites-le lui bien de ma part, mon très cher Père ; qu'il reste saintement avec vous ! Les agneaux se perdent au milieu des loups ; et les loups d'aujourd'hui ont les dents plus longues et plus aiguës que jamais. Toutes ses pensées, ses velléités de changement de vie ne sont que des ruses de l'ennemi.

Adieu, et s'il plaît au Sauveur, au revoir ! Je vous envoie pour la chère communauté, surtout pour le noviciat et le petit noviciat une petite lettre d'affectueux souvenir.

Je les bénis tous, ces bons frères et ces chers enfants que j'aime avec vous du fin fond de mon cœur, et au milieu desquels je voudrais pouvoir vivre et mourir.

---

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Paris, le 27 juin 1879.

Mes bons amis et mes chers enfants,

J'écris aujourd'hui même à notre excellent Père Gréa pour lui annoncer la pénible nécessité où je me trouve de remettre à l'année prochaine mon cher séjour parmi vous. Cette année je me vois obligé de demeurer dans mon coin, *sicut nycticorax in domicilio*. Il est bien imprudent n'est-il pas vrai ? de parler d'année prochaine dans un temps comme le nôtre.

Où seront-nous l'année prochaine ? Ce qu'il y aurait de plus charmant sans contredit, ce serait de nous retrouver tous martyrs en Paradis ; mais ne serait-ce pas trop beau ? Et les républicains auront-ils la main assez heureuse pour nous rendre cet incomparable service ? Il faut avouer cependant que, Dieu aidant, nous avons tous quelques chances: moi, à Paris, au centre de la civilisation et du progrès, au cœur de la franc-maçonnerie, il est évident que j'ai des chances d'être massacré à domicile ; vous, surtout le Père Gréa et ses grenadiers en tête, ses petits frères en queue, avez chance d'être jetés par-dessus le parapet du pont suspendu, ou bien d'y être tout simplement pendus. Préparons nous-y joyeusement,

sanctifions-nous en conséquence ; il faut faire de dignes reliques, et pour cela, devenir, sinon de grands saints, du moins de petits saints.

Mes chers enfants soyez énergiquement fidèles à la sainte, à la très sainte communion. Là est tout le secret de la sainteté de la vie de chaque jour. Sans Jésus qui vous appelle à lui chaque jour, vous ne pouvez rien ; en lui, vôus pouvez tout. L'Eucharistie est le pain quotidien, vivez de telle sorte que vous puissiez sans inconvénient communier tous chaque jour, aller chaque jour au Dieu de votre cœur et au cœur de votre Dieu. En lui vivez tout innocemment, dans la joie spirituelle, dans l'espérance, dans le recueillement.

Je vous envoie par la poste à tous et à chacun, un billet de chemin de fer qui vous servira beaucoup. Je les adresse au Père Gréa qui en fera la distribution ; ils sont payés d'avance ; car le voyage que je vous propose est fort long, et je ne voudrais pas lui en imposer les frais. Vous me direz si vous êtes tous décidés à vous en servir.

Je félicite de tout mon cœur notre cher petit frère Louis-Marie d'avoir retrouvé l'ouïe ; un instant, j'ai eu véritablement peur. La sainte Vierge et saint Joseph soient bénis de ce petit miracle de miséricorde ; et que le bon frère Louis-

Marie ne se fasse jamais tirer les oreilles, quand il s'agira de marcher bravement dans les voies de la perfection.

Je salue et embrasse cordialement tous ceux d'entre vous que je ne connais pas encore, certain que je suis de les connaître parfaitement dès maintenant dans le cœur de Jésus.

Mille bénédictions spéciales à l'illustre petit frère Pierre, et aux non moins illustres Père et Frères Paul Benoît et Paul tout court, dont nous allons après demain célébrer la fête.

Je vous embrasse tous et vous bénis de tout mon vieux cœur, mes chers Pères, frères et fils, en me recommandant très-instamment à la protection de vos prières et de vos pieuses communions.

Pensez quelquefois à votre vieil ami, en regardant sa lampe, dans l'oratoire de votre monastère.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 10 juillet 1879.

Mon cher bon Père,

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer, avant l'expiration de l'année scolaire, les quatre cents francs ci-joints, qui couronnent ma petite dette d'affection et de

sainte charité. Quels beaux pauvres vous êtes ! Si l'écorce de la misère humaine rend si souvent opaque ce qui enveloppe Jésus-Christ et le dérobe à nos regards dans le prochain, chez vous, c'est tout autre chose ; et le divin prochain Jésus, Roi céleste qui est tout en tous, qui est le pauvre par excellence, que nous assistons et que nous vénérons dans les pauvres, apparaît à travers la transparence de chacun d'entre vous : de vous, en tête de tous les autres, mon cher Père-la-Goutte, et en proportion de l'innocence et de la grâce de chacun, à travers les grands et les petits frères du monastère de l'Immaculée-Conception.

J'écrirais bien volontiers un peu plus souvent à la chère famille de Saint-Claude, suivant votre pieux désir, qui répond si fort à tout ce que Jésus a mis pour vous dans mon cœur. Si, en effet, il est bon de s'aimer, il est bon et très bon de se le témoigner. Au ciel, cela ne sera plus nécessaire ; mais en ce monde, c'est autre chose.

Adieu, mon cher et très cher Père. Ma première lettre à Saint-Claude sera pour notre bon fils, le frère Augustin que je remercie d'avance de sa bonne petite épître.

Mille bénédictions à chacun et à tous. Tâchons de réparer par la ferveur de notre adoration et

de notre amour, les blasphèmes publics du temps présent ; et apprêtons-nous saintement à souffrir. La persécution semble approcher à grands pas.

Et Mgr de Conny ? Vous ne m'en dites mot. J'en conclus que vous avez eu sa bonne visite et que mes papiers sont partis pour Rome avec lui. Voilà un homme liturgique et qui ne plaisante pas avec les règles.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

23 juillet 1879.

Mon cher bon Père,

Je réponds à votre aimable sollicitude en vous envoyant un petit bulletin de santé, dès mon installation à « Kermadio (par Auray, Morbihan) ». Comme plus digne que tout autre, le cher Saint-Claude a droit à ma première lettre. « *Epistola prima ad claudicantes.* » Nous voici, l'abbé Diringer et moi dans une vraie solitude, sur le territoire de Sainte-Anne d'Auray, où l'on entend voler les mouches, excepté en cette année de fléau où il n'y a pas même de mouches, de peur qu'elles n'entendent les blasphèmes des républicains et ne deviennent enragées. S'il plaît à Dieu, nous allons vivre ici jusqu'au commencement d'octobre, sans en bou-

ger, sans voir personne, sans autre visite qu'au Saint-Sacrement, qui repose à vingt minutes de la maison que nous habitons, dans une jolie petite église bretonne toute neuve, ornée du meilleur curé du monde et d'un excellent vicaire. A quelques pas et sur le chemin de l'église repose ma bonne mère, à qui nous allons également rendre visite, en allant ou en revenant de l'église.

Le vendredi 11, j'ai eu, sans aucune douleur, sans aucune raison apparente, une légère attaque de paralysie à la langue. Des remèdes énergiques ont été appliqués sans délai, et le mal a pu être conjuré. Au bout de trois ou quatre jours, la parole était déjà beaucoup plus dégagée ; et c'est dans cet état pittoresque que j'ai l'honneur de me trouver aujourd'hui. On m'ordonne un repos complet de tête et de travail ; et comme nous avons tout près d'ici, dans le bras même de ce qu'on appelle la mer d'Auray, un parc aux huîtres très bien entretenu, je vais fonder là une petite succursale du monastère de Saint-Claude, n'est-ce pas ? mes bons petits frères ; et pendant que vous autres, qui avez de la tête, vous ouvrirez de saintes lèvres pour chanter ensemble les belles louanges de Notre-Seigneur Jésus-Christ, moi qui n'en ai plus qu'une à moitié démolie et réduite à l'impuis-

sance, je serai là, au milieu de mes sœurs les huîtres, qui bâilleront au soleil pour laisser échapper le trop-plein de leur imagination et de leur cœur.

Le matin, j'espère pouvoir dire, comme j'ai commencé à le faire, la sainte messe dans une petite chapelle improvisée ; nous ne travaillerons que ce qu'il faut pour ne pas nous laisser attraper par l'ennui ; et nous tâcherons de beaucoup vivre au grand air, nous efforçant de vivre bien fidèlement et paisiblement au jour le jour, à l'heure l'heure, ainsi que l'ordonne le Sauveur dans son Evangile. De temps en temps, une petite lettre à mes bons vieux amis et enfants me dilatera et reposera le cœur que j'ai encore, sans me fatiguer la pauvre cervelle que je n'ai plus guère à moi.

Je remercie affectueusement et prie la sainte Vierge de bénir tous les *bons enfants* de Saint-Claude qui ont bien voulu et qui voudront bien encore avoir pitié de leur « *povero cieco* » prier et communier pour lui, et implorer pour toutes ses misères les miséricordes de Jésus et de Marie.

Adieu, mon cher Père. Votre pauvre goutte vous tourmente-t-elle encore ? Comme vous êtes un témoin suspect quand il s'agit de vous-même, un de mes amis, le plus méchant de vos enfants, voudra bien me dire ce qu'il en est. Je vous em-

brasse de tout mon cœur et vous bénis ainsi que toute la chère communauté.

P. S. Il fait ici un temps relativement charmant, un peu froid pour la saison. A Paris, pluie, orage, vent froid, temps républicain.

---

AU FRÈRE LOUIS, POSTULANT.

26 juillet 1879.

En la fête de Sainte-Anne, grand'mère de tous les chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception.

Mon cher Louis,

Me voici donc au port du salut. Dieu ne soit mille fois béni ! Et le bon P. Gréa aussi, qui t'a reçu si miséricordieusement et pour qui il faut être désormais un vrai fils, plein de respect, d'obéissance et d'amour filial.

Moi, je deviens ton grand-père, et comme tel je continuerai toujours à t'aimer de tout mon cœur.

Applique-toi à garder, toujours, en tout et partout, avec révérence et amour, la très sainte présence de Dieu, et ravive-la chaque matin par une bonne oraison et une communion très humble et bien joyeuse. Confesse-toi au bon Père, et, à son défaut, au P. Paul Benoît.

Dis de ma part au cher P. Gréa que je conti-

nue ma vie d'huître catholique dans le bon air de Bretagne, allant tantôt mieux, tantôt un peu moins bien, mais en somme me remettant tout doucement quant au fond. Que sainte Anne le bénisse, lui et toute notre chère famille de Saint-Claude.

Adieu, mon enfant. Aide-moi bien de tes bonnes prières, et obtenez-moi tous la grâce suréminente de pratiquer pleinement et d'aimer constamment la divine règle de saint François de Sales. « Ne rien demander, ne rien refuser, ne rien désirer. »

---

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Auray (Morbihan) le 19 août 1879.

Mes chers enfants, mes bons vieux amis et mes petits frères,

*Absens corpore, præsens autem spiritu.*

Je viens à travers les deux cents lieues qui nous séparent, et en Notre-Seigneur qui nous unit pour ne faire qu'un de nous tous, *consummati in unum* (*Dominum Jesum*), je viens dis-je, vous bénir et vous donner le bon baiser de paix, de tendresse et de sainte charité.

Je dois une réponse à trois d'entre vous; mais comme vous n'avez tous en réalité qu'un cœur et qu'une âme, le cœur de Jésus en qui

sont tous les nôtres, et l'Esprit de Jésus qui anime, éclaire et embrase l'esprit de chacun de vous, je réponds ici à chacun et à tous, à chacun en la personne de tous.

Je commencerai à me recommander de nouveau et instamment à vos chères prières. Tout en allant réellement mieux depuis six semaines, je ne suis cependant pas brillant; et, jusqu'à présent, il me faudrait, si j'avais à vous parler, commencer par la fameuse parole de Jérémie : « *A, a, a, nescio loqui* (1). » Pour continuer et pour achever, il faudrait que l'ange Gabriel s'en mêlât et me touchât du doigt la tête et la langue. C'est lui, en effet, du moins je serais tenté de le croire, qui est le patron des muets et de tous ceux qui après avoir été quelque peu liés en leur langue ont recouvré la parole. De la part de Celui qui est la parole même, *Verbum Dei*, il m'a dit, le 11 juillet : « *Et ecce eris tacens, et non poteris loqui usque in diem quo* (2) » tes petits enfants de Saint-Claude ressembleront de si près au petit saint Jean-Baptiste, qu'ils t'obtiendront de recouvrer ce que tu as perdu. En attendant ce jour-là, je dois me contenter, mes chers fils,

(1) Je ne sais plus parler.

(2) Voilà que tu seras muet et que tu ne pourras plus parler jusqu'au jour où... (Parole de l'ange à Zacharie, père de saint Jean-Baptiste.)

d'être, pour vous et avec vous, ce qu'est ma belle petite lampe de l'Oratoire de la communauté. Autour de la lampe qui brûle nuit et jour dans ma petite chapelle domestique de Paris, j'ai fait graver cette prière : « *Semper lucens et ardens ante te, Domine Jesus : utinam sic ego* (1). » Je vous confie à tous la réalisation de ce vœu, qui part de mon cœur : car c'est plus facile à écrire qu'à réaliser. Combien de fois la lampe ne fume-t-elle pas ! Combien de fois ne risque-t-elle pas de s'éteindre ! Ce que je demande pour moi, et ce que vous voudrez certainement m'obtenir de la miséricorde du Sauveur au Saint-Sacrement, je le demande instamment pour chacun de vous, mes bons amis. « *Semper* » jour et nuit, dans la tentation comme dans la joie de la paix ; « *lucens* » par l'esprit de foi qui éclaire et transforme tout ; « *et ardens* » par un profond, suave et ardent amour, par une volonté fervente, très obéissante et allant se perdre pour ainsi dire, dans les flammes du Sacré-Cœur eucharistique.

Voilà un bon petit sujet d'oraison que je vous recommande.

Adieu, mes bons et chers amis, mes enfants,

1. Toujours brillante et ardente devant vous, Seigneur Jésus : puissé-je être de même !

mes chers frères et Pères. Puissions-nous tout de bon devenir des saints, « *sicut in cœlo et in terra* ». Je vous embrasse tous du fin fond de mon cœur.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Auray (Morbihan), le 21 septembre 1879.

Cher bon Père,

Comme vous êtes charitable de vous préoccuper ainsi de ma vieille patraque ! Je vous en remercie tous de tout cœur, et vous en particulier qui donnez à toute la communauté l'élan et les bonnes touches. Je pensais précisément à vous ces jours derniers et me demandais comment vous pouviez faire pour mettre bout à bout la dépense de chacun de vos chers enfants spirituels. Les vertus religieuses et les saintes choses de la liturgie font vivre très assurément de la vie spirituelle et éternelle ; en ce monde elles contribuent beaucoup à garder en santé et en longue vie ceux qui ont le bonheur de s'y adonner ; mais enfin elles ne dispensent ni de manger, ni de se vêtir, ni de se chausser, ni de se blanchir, ni d'user ses habits, ni de payer les notes des fournisseurs. Si vous aviez, parmi vos amis du dehors, plusieurs qui vous aimassent autant que moi et qui pussent vous donner dix à

douze mille pauvres petits francs par an, je comprendrais un peu le mystère de votre existence ; mais où sont, hélas ! ceux qui pourraient donner beaucoup et qui veulent donner beaucoup? J'ai connu une très-bonne dame, veuve, sans enfants, sans héritiers, embarrassée de plus de onze cent mille livres de rentes, qui pourrait sans s'en apercevoir, donner d'un seul coup de quoi vous faire vivre pendant toute une année, et qui me disait un jour, à moi-même, qu'elle ne pouvait plus continuer à donner un billet de mille francs à une œuvre qui semblait lui sourire beaucoup et qui était excellente en elle-même, « parce que, disait-elle, la gelée vient de faire de grands dégâts dans la serre chaude d'un de mes châteaux ; je vais être obligée d'y remplacer pour vingt-cinq mille francs de plantes grasses qui ont péri ».

Si cette *pauvre* dame connaissait nos plantes grasses, mon cher Père !

Je me prépare à rentrer à Paris dans quelques jours. Je compte y être le 1er octobre et commencer peu à peu, petitement et prudemment, à y essayer mes forces. Je ne sais si l'essai sera couronné de succès ; je vous le dirai, et j'en bénirai Dieu, à cause d'un grand nombre d'âmes très chères à qui je puis rendre encore beaucoup de services, Dieu aidant. Si Notre-Seigneur a

d'autres desseins sur moi, je le verrai bientôt, et m'efforcerai, avec l'assistance de vos saintes prières à tous, de vivre au jour le jour, de faire de mon mieux les petites choses qui se présenteront au fur et à mesure, et, s'il le faut, de ne rien faire du tout.

Je vous souhaite à tous les plus douces bénédictions de Jésus et de Marie. Je souhaite à tous les frères une pleine et entière fidélité à la sainte et très sainte communion, source de toute sainteté, et pain quotidien des vrais fidèles de Jésus-Christ. Tant que cette sainte pratique règnera parmi vous, vous demeurerez un beau bouquet de roses, de lis et de violettes.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 27 octobre 1879.

Mon cher et très cher Père,

J'ai reçu votre bonne lettre, et je bénis avec vous Notre-Seigneur de la grâce surabondante dont il daigne imprégner le cher petit monastère naissant confié à votre sollicitude paternelle. Répétez bien sur tous les tons à ces âmes toutes blanches, qu'elles ne sont toutes blanches que par la sainte et très sainte Eu-

charistie, centre vivant de tout l'ordre de la grâce. Saint Jean, en sa vieillesse, répétait à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres et cela suffit. » On doit dire à une communauté aussi vivante, aussi bénie que celle de nos bons chanoines réguliers : « Communiez humblement et pieusement chaque jour ; allez fidèlement chaque jour à la source de la grâce et de la sanctification, de l'humilité et de la douceur, de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance ; allez, et cela suffit. »

Ne trouvez-vous pas, mon cher Père, que les pères spirituels ne reviennent pas assez sur ce point central, d'où s'élancent les rayons de la vie de la grâce, de la sainteté chrétienne et religieuse ? Cela tient, ce me semble, à un manque d'esprit de foi en la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie, à un reste de vieilles habitudes jansénistes, et à un manque de confiance en l'efficacité de la sainte communion. Je suis bien convaincu qu'il est impossible qu'une âme bonne et droite, comme sont sans exception tous vos Pères, frères et enfants, résiste à l'action quelque peu persévérante de la communion quotidienne, à la seule condition qu'on la fasse sérieusement, humblement et de bon cœur. Il n'y a pas de légèreté ni de faiblesse qui puisse tenir devant ce flot continu de grâce sacramentelle.

Merci, mon cher Père, de votre sollicitude à l'égard de ma patraque. Il me paraît évident que je vais infiniment mieux, et qu'avec des précautions suivies, je puis encore espérer de revoir mes chers bons fils de Saint-Claude. Je vous prie de les bénir tous de grand cœur en mon nom, et de leur dire, ou plutôt de leur redire que je les aime tendrement, tous et chacun, même les trois ou quatre inconnus.

Adieu. Que la sainte Vierge, Notre-Dame de la sainte liturgie, bénisse et féconde pour le ciel vos chants et vos cérémonies incomparables! Qu'elle donne des voix angéliques à ceux qui ont des voix inhumaines au service de l'Église! Je vous embrasse pour la peine. Je vais bientôt regarder avec Méthol le fond de ma caisse, et voir s'il n'y aurait pas moyen de lui extraire une dent molaire d'une entière blancheur.

P. S. Je vous prépare une caisse assez grosse de livres de toutes sortes, qui ne trouvent plus place dans notre bibliothèque, et dont le petit Père Alexandre, avec ses fines lunettes, pourra peut-être tirer parti. Il vous suffira, mon bon Père, de construire une annexe à la bibliothèque actuelle, rejoignant par-dessus le torrent, les montagnes qui vous font vis-à-vis.

Comment vous envoyer cette caisse? Par

Lons-le-Saulnier ? ou par Champagnole ? ou par le télégraphe ?

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, mardi 16 décembre 1879.

Mon cher et excellent Père,

Je vous écris par la plume de Méthol, en l'absence du bon abbé Diringer, qui fait une petite course de famille. Je vous aurais écrit bien plus tôt, si je n'avais espéré pouvoir vous donner quelque bonne nouvelle des grosses affaires qui vous préoccupent tous à si juste titre. Je n'ai pu rien apprendre.

Dès que vous aurez des nouvelles, mandez-les-moi. Vous savez si j'y tiens.

Comment supportez-vous ces terribles froids ? Tous les jours je pense à vous ; et, si je ne savais votre tendresse paternelle, j'aurais peur pour notre cher troupeau, surtout pour les agneaux et pour quelques-uns des moutons moins solides que les autres. Comment va la poitrine de mon cher frère Paul le Grand ? et l'oreille de mon vieux fils Louis-Marie ? Avez-vous des malades ? Et comment va la pauvre sœur infirme qu'on appelle la caisse ?

Pour moi, je vais assez bien, grâces à la bonté

divine et à la protection de la sainte Vierge immaculée.

Adieu, mon très bon Père et très cher ami. Du courage et de la joie en Notre-Seigneur : *Gaudete in domino semper, iterum dico, gaudete.*

*Je vous bénis et vous embrasse tous* (propria manu).

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 2 mars 1880.

Mon cher Père,

Voici un petit billet de 500 francs pour alimenter votre maigre carême maigre, et la maigre bourse qu'entretient maigrement le pauvre, le cher, le maigre P. Gréa. Vous ne me parlez pas de cette pauvre caisse, habituée à vivre de misères ; serait-elle morte et enterrée ? Et qu'est-ce que 500 francs pour ressusciter une caisse ?

Comme vous le dites, voilà les grandes affaires de Saint-Claude terminées ! Espérons que le grand désir de bien faire, qui a été l'unique mobile des gens de bien en cette circonstance, attirera miséricorde sur les autres, et que la chère petite communauté n'aura point à en souffrir. J'ai su quelques bons et beaux mouvements d'hu-

milité de votre nouvel évêque ; ils m'ont fait plaisir: car « *Deus humilibus dat gratiam.* » Sa résistance aux instances réitérées de l'autorité supérieure a été vive et sincère, et l'ordre formel du Pape pour une acceptation immédiate, pure et simple, n'a été aucunement sollicitée par lui. Que ce soit là, mon cher Père, un adoucissement à vos peines !

Ce qui est bien assurément pour vous et pour votre sainte petite famille, la volonté expresse du bon Dieu, c'est que tous et chacun, vous vous appliquiez plus que jamais à devenir, sinon de grands saints, du moins de petits saints ; mais j'entends des saints tout de bon, et « non des fantômes de saints », comme disait un jour joyeusement le cher saint François de Sales. Le bon vieux saint Vincent de Paul, moins littérateur, disait « des carcasses de saints ». Et comme je fais un peu moi-même partie de la communauté malgré l'absence, je prends pour moi tout le premier ce que je dis à tous, en leur demandant, pour l'honneur et la consolation de celui qui vit dans nos cœurs à tous, d'être bien paisibles de cette grande et divine paix qui surpasse toute émotion, toute crainte comme toute joie terrestre, et qui garde souverainement les esprits et les cœurs en Notre-Seigneur : « *Pax Dei quæ exsu-*

*perat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu* (1)! » Quel beau sujet d'oraison que cette parole si simple ! Il y a de quoi se nourrir pendant tout un carême, *et ultra*. Quelle bonne et solide sainteté réjouirait le Cœur de Jésus en nous, si nos esprits ne contemplaient, ne jugeaient rien qu'à sa lumière, qui est la bonne lumière de la vérité, et ne goûtaient, ne cherchaient rien que dans son amour, qui est le bien pur, sans mélange ! Le bon Père saint Joseph devait être comme cela dans l'humble petit monastère de Nazareth, et l'enfant Jésus était l'âme de toute cette belle vie de Marie et de Joseph. Nous avons l'immense bonheur de posséder avec nous, par l'Eucharistie, en nous, par la grâce de l'Eucharistie, ce même trésor de Nazareth, adoré et aimé uniquement.

Adieu, mon cher Père. Adieu, mes frères et mes enfants. Je vous bénis et vous embrasse tous en l'amour de notre amour.

1. Que la paix de Dieu qui dépasse toute idée garde vos cœurs et vos intelligences dans le Christ Jésus.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Méry-sur-Oise, le 6 avril 1880.

Cher bon Père,

Quelle année laborieuse pour vous ! Une seconde épreuve, bien autrement redoutable que la première, vous est imposée, presque sans trêve ni répit... Comme j'aurais voulu pouvoir causer cœur à cœur de tout cela avec vous ! Malheureusement le détraquement de ma santé ne me permet guère de songer pour cette année à un aussi long voyage ; et, à moins que vous ne soyez obligé de venir à Paris d'ici à quelques mois, je ne vois pas la possibilité de réaliser ce cher désir. Depuis la fausse attaque qui m'a frappé, il y a neuf mois, je me sens obligé à des précautions jusqu'alors inconnues, et j'ai la conscience que, d'un moment à l'autre, je puis être frappé d'une manière tout à fait sérieuse. Je ne m'en préoccupe pas autrement, puisque rien ne peut m'arriver sans la volonté expresse de notre bon et très bon Seigneur Jésus. Mais enfin, je suis obligé d'en tenir compte. En un sens, c'est excellent ; car cela vous tient en permanence « aux écoutes » comme disait un jour saintement et finement le cher saint François de Sales. Grâces à la protection de la sainte Vierge imma-

culée et aussi à celle des bonnes prières de la chère petite famille de Saint-Claude, que j'aime tant, malgré l'absence trop prolongée, et qui veut bien aussi m'aimer un peu, j'espère que si la main de Dieu venait à me toucher à l'improviste, « *Manus Domini tetigit me* », je trouverais grandement miséricorde auprès de son Sacré-Cœur ; et c'est cela principalement, mon cher Père, et vous aussi, mes chers petits frères, que je vous supplie de demander dans vos communions pour votre vieil ami, retenu loin de vous jusqu'à nouvel ordre. Mon cher Père, tenez-moi du moins bien au courant de vos craintes, de vos espérances, de vos projets. Qu'allez-vous faire immédiatement devant ces décrets impies, arrachés par Satan à la franc-maçonnerie et par la franc-maçonnerie aux grands pécheurs à qui la pauvre France est aujourd'hui livrée ? Pensez-vous à demander asile à un autre diocèse ? Ou même à un autre pays ? Mais, mon Dieu ! où aller aujourd'hui pour fuir devant « *venturam iram* (1) » ? Dans quelles campagnes se disperser aujourd'hui que les campagnes valent les villes, les villes, Paris, et Paris rien du tout, et moins que rien ? Ces charmantes vocations religieuses si pures et

(1) La colère prochaine.

si fortes, comment les abriter et les laisser s'appuyer les unes sur les autres ?

Après Pâques, j'ai été chercher un peu de repos et surtout de grand air hors de l'infect Paris, « *ubi satanas habitat* ». S'il plaît à Dieu, j'y rentrerai demain ; et après?... A la garde de Dieu ! C'est le cas ou jamais, de pratiquer à la lettre la règle évangélique si sanctifiante : « Ne vous inquiétez pas du lendemain, le lendemain aura soin de lui-même ; à chaque jour suffit son mal. Ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps ; mais celui qui peut perdre le corps et l'âme en enfer, ah ! celui-là, craignez-le », et servez-le !

Adieu, mon très bon Père et vieil ami. Je bénis et embrasse avec une grande tendresse tous *nos* enfants et *nos* chers frères ; finissant par celui qui les a tous rassemblés et consomnés en un au pied du tabernacle.

---

Montgeron (Seine-et-Oise), le 11 juin 1880.

Mon cher Père et mon vieil ami,

Je vous envoie ci-inclus, un petit billet de cinq cents francs, que j'ai le bonheur de pouvoir vous destiner au milieu des mille embarras de la situation. Méthol et moi, nous ne

comprenons guère comment nous arrivons à toujours payer. Combien je suis heureux de vous faire du bien et du plaisir, dans un moment si critique pour vous et vos chers amis et enfants ! Je les bénis tous du fin fond du cœur, et leur recommande, avec vous, de passer fortement, dans la paix et la sainteté de l'Eucharistie, l'agitation des mauvais jours qui s'approchent. C'est dans ces moments-là surtout qu'il faut se recueillir bien saintement en Jésus-Christ, que nous portons en nous, au ciel, et qui en nous, est immuable, absolument au-dessus des ébranlements et des agitations de la terre. Nos cœurs doivent ressembler aux rayons du soleil ; par leur côté supérieur et principal, ils sont tout au soleil, tout dans le soleil, inséparablement unis au soleil ; et par l'autre bout, ils touchent à la terre, à la boue de la terre, et à toutes les saletés qui sont le *propre* de la terre, surtout en république. Or, cette merveille qui constitue la vie des saints et leur sainteté propre (et très propre), nous l'avons tous à notre disposition, au moyen de l'union à Jésus, et de la communion avec Jésus. L'union, c'est le mystère de la grâce ; la communion, le mystère de l'Eucharistie : l'une et l'autre sont le mystère de l'amour de Dieu et de la vraie vie chrétienne.

Portez, de ma part, ce petit et intarissable sujet d'oraison à la chère famille des rossignols de Saint-Claude, lesquels sont, en vérité, des merles blancs.

Je me soigne comme une vieille femme. J'ai ici une petite installation très commode, et qui a l'immense avantage d'être bon marché. Je tâcherai de me soustraire au tapage, aux odeurs et aux dérangements de Paris ; les vendredis, samedis et dimanches seuls, j'irai m'y exposer, autant que le requièrent les besoins de mes chers pénitents. Quel dommage que la cage de vos merles ne soit pas à Montgeron !

Adieu, mon cher bon Père. L'abbé Diringer et Méthol qui sont avec moi, se recommandent, comme moi, à vos saintes prières, surtout au *Salve Regina* du soir. Je vous embrasse tous et vous bénis du fond du cœur.

---

A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Montgeron (Seine-et-Oise), le 23 juin 1880.

Mes chers et très chers enfants,

Plusieurs d'entre vous ont eu à diverses reprises et tout récemment encore, l'aimable pensée de m'envoyer de leurs nouvelles et de celles de la chère famille de Saint-

Claude. Toujours j'ai voulu leur répondre en particulier, et toujours je me suis trouvé dans l'impossibilité morale de le faire, débordé que j'étais par mille dérangements et surcroîts de travail, de sorte que mes pauvres petites lettres d'amitié au bon P. Gréa ont dû leur tenir lieu de réponse.

Cette fois, je n'y tiens plus ; et aux approches du jour redouté de la persécution, je veux vous dire à tous directement combien je vous suis attaché, et combien je vous aime, combien je voudrais pouvoir être au milieu de vous dans ces temps de trouble et de bouleversement. Que va devenir la petite barque où la charité de notre cher Père supérieur vous avait recueillis. dans l'espérance de vous faire franchir à tous, dans la paix et dans le recueillement de la vie monastique, les passages souvent si difficiles, si agités, de la mer de ce monde ? Comment votre bien-aimé pilote pourra-t-il maintenant vous garantir et vous guider? J'attends avec une anxieuse impatience de ses nouvelles, et par conséquent, des vôtres, à l'occasion de ce 29 juin, où le démon veut nous empêcher de célébrer, dans la joie de leur triomphe, la belle grande fête catholique de nos Pères dans la foi, les incomparables apôtres saint Pierre et saint

Paul. De biens ferventes prières sont montées vers le ciel depuis trois mois, pour obtenir miséricorde au milieu de la tempête : de quelle manière plaira-t-il à notre bon Maître de les exaucer ? Ce qui est bien bon, c'est que nous sommes sûrs qu'elles seront toutes exaucées d'une manière souveraine, et que nous recevrons du Sacré-Cœur de Jésus une grâce spéciale et immense à cette occasion.

Quel bonheur, mes frères et mes chers enfants, si j'apprenais que l'on a trouvé le moyen de ne pas trop vous disperser, de manière à laisser subsister entre vous un lien quelconque de bon exemple, de soutien mutuel, de direction possible ! Je vous renouvelle, quoi qu'il arrive, une prière, ce n'est pas assez dire, une supplication que je vous ai adressée maintes fois, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour de votre chère vocation ; c'est, là où vous serez, de continuer, de toutes vos forces et de tout votre cœur, à vous recueillir de votre mieux dans la cellule de votre âme, d'y garder fidèlement compagnie à Notre-Seigneur, d'y prier beaucoup, d'alimenter chaque jour cette union de vie éternelle et d'amour, par une communion bien humble, bien pieuse, bien pure. Tout est là, comme le disait un jour le saint curé d'Ars,

quelques mois avant sa bienheureuse mort.

Et puis, si nous sommes plus ou moins dispersés par les violences de l'homme ennemi, gardons, le plus possible, des rapports intimes de correspondance fraternelle et religieuse les uns avec les autres. Si parfois vous en sentez le besoin ou l'attrait, écrivez-moi, mes enfants ; si je puis jamais vous aider en quelque chose, comptez toujours sur ma vieille et toute paternelle tendresse.

Je remercie le P. Lupicin et son ouaille illustrissime, le petit frère Claude-Marie, qui m'ont écrit ces jours derniers; le bon frère Augustin, le frère Paul le Grand, le bon P. Constant et les autres qui m'ont écrit précédemment. Je vous recommande tous à la bonne chère sainte Vierge, en l'amour de laquelle nous sommes et serons toujours si bien unis. Qu'elle nous accorde à tous une grande grâce de force et d'innocence, qui est la grâce spéciale du mystère de son Immaculée-Conception !

Je vous embrasse tous, mes très chers, *in osculo sancto,* le bon Père supérieur en tête, et à la queue, le petit frère Pierre le Genévois, et l'autre plus petit encore qui a pris sa place au dernier rang, m'a dit le P. Gréa. *Pax Domini sit semper vobiscum.*

*P. S.* Pour plus de sûreté, au point de vue de la police et de la poste (*manu propria*), écrivez-moi à l'adresse de mon bon serviteur : « M. J. Méthol, 39, rue du Bac, Paris. »

---

AU R. P. DOM GRÉA,

Montgeron (Seine-et-Oise) 28 juillet 1880.

Mon cher Père,

Votre dernière lettre m'a fait du bien. Elle me prouve que votre nouvel évêque aime la chère petite communauté, et par conséquent qu'il pourra au besoin s'interposer auprès du gouvernement, pour vous couvrir et obtenir qu'on vous laisse tranquille jusqu'à nouvel ordre.

Ce serait un si grand malheur que la dispersion de ce petit troupeau dont le Bon Pasteur est si bien le maître, et si totalement la lumière, la vie, la gloire et l'amour. Notre-Seigneur trouve peut-être autre part des cœurs aussi purs, aussi simples, pour s'y reposer ; mais plus purs et plus simples, plus aimants et plus dévoués, j'en doute fort. Et puis, si ces pauvres enfants venaient à être dispersés, que deviendraient-ils ? Où retrouveraient-ils la bonne nourriture que vous leur donnez ? Ne serait-ce point la perte irrépa-

rable de plusieurs d'entre eux ? Avez-vous pensé à vous réfugier en masse dans quelque coin du catholique canton de Fribourg ou du côté de la vallée d'Aoste ? ou bien enfin, dans quelqu'un de ces pieux asiles que la foi admirable de nos bons Espagnols ouvre aux pauvres religieux français persécutés ? Ce dernier parti serait peut-être le moins irréalisable. Recommandez-le donc à la protection de Notre-Dame de Lourdes.

Quelques-uns de nos petits frères m'ont écrit depuis quelque temps de bien charmantes lettres, pleines de foi et de cœur. Que je regrette d'être si loin de Saint-Claude ! Le médecin vient encore tout dernièrement de m'interdire les longs voyages. Comme nous serions bien ensemble ! Et comme nous nous animerions tristement et joyeusement à la fois à souffrir pour l'amour du Sauveur ! Nos chers rossignols et nos oiseaux de paradis chantent-ils toujours aussi bien les louanges du bon Dieu ? Nulle part la prière ne doit monter si pure et si sainte jusqu'à Dieu. Puissiez-vous continuer longtemps, continuer toujours cet office plus angélique qu'humain, et acquérir autant de mérites pour le paradis que vous lui donnez sur la terre de chants et de saintes harmonies !

Donnez-moi bientôt des nouvelles des grosses

affaires qui vous touchent tous de si près. Avez-vous encore de quoi manger?

Adieu. Je suis toujours sous les influences de ma vieille congestion cérébrale, bien que le mieux soit très sensible, et que je n'aie plus besoin que de précautions, d'hygiène et de régime. L'abbé Diringer est en vacances en Alsace depuis une quinzaine de jours et ne reviendra que du 15 au 20 août.

Continuez bien, mes bons et chers amis, à prier pour votre vieil ami de l'Ile-de France, et daignez suppléer par la richesse de vos trésors à ce qui manque à ma pauvre misère.

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Montgeron (Seine-et-Oise) le 31 août 1880.

Mon cher bon Père,

Quand vous serez délivré des soucis de l'heure présente, soyez assez bon pour me tenir au courant de ce qui vous concerne. Depuis quelque temps, je suis tout occupé et préoccupé de vous, et, comme vous l'écrivait, il y a deux ans, le bon petit frère Pierre, de Genève : « Mon cœur est toujours tourné vers Saint-Claude. »

Je bénis et embrasse toute la chère commu-

nauté, *in osculo sancto*. Que tous prennent bien garde aux ruses de l'ennemi, qui cherche au moins à troubler, à effrayer et à attrister ceux à qui il ne peut faire davantage. J'ai déjà dit la messe pour vous, et, ce matin encore, je vous mettais tous de mon mieux dans la plaie entr'ouverte du Sacré-Cœur de Jésus.

Merci au cher petit frère Louis-Marie, à qui je répondrai certainement bientôt ; et mille bonnes bénédictions à toute la sainte famille.

P.S. Pensez-vous devoir venir à Paris avant le 1er octobre ? Notre petit Montgeron est sur la ligne de Lyon ; et nous serions si heureux de vous y recevoir, ne fût-ce qu'un moment ! Ma pauvre patraque est toujours patraque : depuis huit jours, je me suis senti encore plus démoli qu'avant.

---

AU R. P. DOM GRÉA ET A TOUTE LA COMMUNAUTÉ.

Paris, le 19 novembre 1880.

Mon cher Père et mes bons petits frères,

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit. N'entendant point parler de Saint-Claude dans les célèbres expulsions de unaov spres couvents, j'attendais toujours ; je ne concevais pas votre conservation comme possible, et je ne pouvais accepter la pensée de

vous voir tous dispersés comme de pauvres agneaux livrés aux loups et aux voleurs. Une lettre de notre bon Père m'apprend que ce qui me semblait impossible est fait, et que vous demeurez unis dans la sainteté de votre belle prière, dans le lien mutuel d'une charité qui va grandir encore, je l'espère, dans une innocence que la crainte du danger vous aura appris à conserver intacte et inviolable. O mes bons frères! que la sainte Vierge Immaculée, votre grande patronne, soit mille fois bénie de cette grâce inespérée, presque miraculeuse!

Comme souvenir de cette grâce, je vous envoie, pour les petits frères du moins, une très précieuse relique de la vierge sainte Agnès; je viens de la recevoir de Rome. Je doutais de pouvoir l'obtenir; car je sais que les reliques de sainte Agnès sont extrêmement rares. Par-dessus le marché, cette relique, la *nôtre*, est relativement très belle; il faudra, mes petits frères dans votre modeste sanctuaire, en reconnaître la valeur par une grande dévotion et surtout par une pureté angélique digne de votre jeune et charmante patronne. Vous savez qu'elle n'avait que treize ans, qu'elle communiait chaque matin, à l'exemple de tous les premiers fidèles, et que c'est là, dans cette union intime et constante

avec le Dieu des anges, qu'elle a appris de Jésus la grande leçon de l'innocence parfaite et du témoignage du sang. A mesure que vous grandirez et que vous avancerez dans la hiérarchie de la vie et de la sainteté religieuses, il faudra que les agneaux de sainte Agnès deviennent des lions, aussi forts que doux, sachant mourir et souffrir, comme ils ont su vivre, obéir et aimer.

Mes enfants, quand nous sera-t-il donné de nous revoir ? Je l'espère toujours ; mais c'est toujours le secret de Dieu. Préparons-nous énergiquement, dans la paix inaltérable que donne à l'âme la vie d'oraison et la vie eucharistique, la paix et le travail, l'union intérieure avec Jésus et la pensée habituelle de l'éternité, préparons-nous aux épreuves de la persécution à venir ; et plus que jamais soyons d'une fidélité absolue et fervente à la sainte Vierge immaculée, Mère de Dieu et véritable Reine de notre pauvre France qu'elle veut sauver. Ces jours derniers, on me rapportait que dans une séance de francs-maçons le démon apparaissant et répondant à cette question : « Faut-il procéder à l'expulsion des communautés de femmes ? » a répondu « oui » ; mais faites vite ; car la Vierge (c'est ainsi qu'il appelle la sainte Vierge) intercède pour la France

auprès de son Fils, et elle est sur le point de remporter la victoire. »

Aidons-la, mes bons enfants, par la puissance ininterrompue de nos priéres, de nos mortifications, et plus encore, peut-être, de nos communions ; carla sainte communion nous inocule, pour ainsi dire, tout ce qu'a et tout ce qu'est Jésus-Christ.

Cher P. Gréa, j'espère que vous recevrez bientôt la grosse charité de mon cher enfant et ami de Saône-et-Loire. Pour moi, dès que je serai un peu moins à l'étroit, je joindrai ma petite obole à l'offrande un peu grosse, je l'espère, du sus dit.

Je bénis et embrasse paternellement *in osculo sancto* le très bon Pére et tous ses enfants, depuis le plus vieux jusqu'au plus jeune les suppliant tous de ne pas m'oublier au pied du tabernacle et devant la trés-sainte Vierge.

P. S. Comment pourrai-je vous faire parvenir sûrement la relique de sainte Agnés avec l'authentique ?

---

AU R. P. DOM GRÉA.

Paris, le 28 mai 1881.

Mon cher bon Père,

Il y a bientôt deux ou trois cents ans que je ne vous ai écrit tout de bon. Hier, par l'intermédiaire de mon fidèle Méthol, j'ai eu la joie depuis longtemps attendue, de vous envoyer quelques centaines de francs de bonne prose, qui aideront un peu, je l'espère, le bon P. Adrien à réaliser tous les petits *Dom* que la bonne Providence ne cesse de grouper autour de lui. Que ne puis-je être témoin, témoin bienheureux et bien édifié, de toutes ces réalisations qui, en transplantant ces enfants, ces jeunes âmes, élues de DIEU, les métamorphosent si promptement et si suavement en vrais serviteurs de Dieu, en vrais Porte-Dieu, en Porte-Christ, en Porte-Esprit-Saint, comme jadis le disait de tous les chrétiens notre grand martyr d'Antioche. C'est par la sainte liturgie, par la communion humble et fervente de chaque jour, que vous réalisez aujourd'hui, comme aux bons vieux temps d'autrefois, ce saint problème, proposé à tous par le céleste mathématicien ; et je vous avoue que rien ne pourrait autant me réjouir et me faire du bien à l'âme que de voir et de constater, sinon *de vius*

du moins *de tactu, aure et corde*, ce beau miracle de la déification de vos chers enfants. Hélas ! rien ne me fait prévoir le bienheureux moment où je pourrai accomplir ce vœu de mon cœur. Ma pauvre santé me permet à peine de toutes petites choses ; je ne puis plus prêcher, même un peu ; à peine puis-je donner JÉSUS, tout bas, presque à demi-voix, aux chères âmes que j'aime tant, et que j'aimerais bien plus tendrement encore, s'il s'agissait de nos bons petits fidèles, qui l'aiment de si grand cœur, si pleinement, si apostoliquement.

Vous savez, cher Père, de qui je veux parler. Tout noirs qu'ils sont devenus (1) *propter metum Judæorum*, ils sont toujours plus blancs que la neige *ad exemplar angelorum*. Je les bénis et les embrasse tous, comme mes chers enfants, surtout ceux que le bon Jésus semblait m'avoir donnés plus intimement, et qui me demeurent plus unis *in Christo Jesu Domino Nostro*.

Je prie tout spécialement la sainte Vierge immaculée et les bons anges de toute la communauté pour ceux de vos frères et de vos fils dont vous m'avez donné les noms dans votre dernière lettre, à l'occasion des ordinations prochaines. Je leur recommande très particulière-

(2) Il avait fallu quitter l'habit religieux.

ment d'abonder et de surabonder en énergie de foi et de prière, en dévotion humble et affectueuse envers la très sainte Eucharistie, en amour envers la bonne sainte Vierge, en dévouement inaltérable envers Rome et le Saint-Siège, en parfaite innocence, et en horreur des moindres péchés.

J'espère que n'étant plus absorbé par vos anciens devoirs de vicaire général, vous pouvez les confesser tous, avec cette bonne joie et cette paternelle liberté qui vous ont si bien gagné leurs cœurs. Ce point me semble essentiel, eu égard surtout aux questions intimes de direction et en ce qui concerne la très sainte communion. Personne, sauf ceux que vous aurez pu former de longue main, ne peut vous remplacer sûrement.

Adieu, mon cher Père, mon cher et digne ami. Tenez-moi toujours bien au courant de tout ce qui vous touche. Je ne saurais vous dire à quel point cela m'intéresse.

Je vous embrasse du fin fond du cœur.

*P. S.* C'est dans la nuit même qui suivit que Mgr de Ségur fut frappé de la congestion cérébrale dont il mourut dix jours après, le 9 juin.

---

EXTRAITS DE LETTRES NOMBREUSES, MAIS TROP INTIME POUR ÊTRE PUBLIÉES, ADRESSÉES A UNE RELIGIEUSE DE LA COMMUNAUTÉ DE L'ASSOMPTION A LAQUELLE MONSEIGNEUR DE SÉGUR ÉTAIT UNI PAR LES LIENS D'UNE CONFIANCE ET D'UNE AFFECTION TOUTES DIVINES. 1876 A 1880.

12 juin 1876.

Ma bonne et chère Sœur,

Vous savez peut-être déjà que je ne pourrai, à mon très vif regret, remplir cette année mon beau ministère traditionnel de porte-Dieu jeudi prochain, à la procession de l'Assomption. J'espère que vous voudrez bien y prier pour votre pauvre aveugle. comme s'il y était présent. Demandez pour moi au Sacré-Cœur de Jésus, centre royal et partie principale du *Corpus Domini*, tout ce que vous lui demandez pour vous-même, assuré que je suis que vous ne lui demandez rien de terrestre ni de frivole.

Daignez implorer pour moi la grâce des grâces, dont il me sait si réellement indigne, celle de vivre tout pour lui et tout en lui, de bien travailler

pour lui et avec lui, de souffrir beaucoup, et de mourir pour lui, avec lui et en lui. Telles sont mes commissions de Fête-Dieu.

Si ce bon Seigneur laissait tomber quelques petites gouttes de direction à mon adresse, je compte sur votre charité et sur votre fidélité, ma chère et très chère *Sœur*, pour me les mettre de côté, comme des gouttes de rosée du paradis.

Jusqu'à présent, mon été se passe assez bien ; je me ménage de mon mieux, afin de ne pas gaspiller les restes d'une santé qui n'est pas à moi et dont le propriétaire peut encore tirer parti pour le salut et la sanctification de quelques-unes de ses chères âmes. Elles sont à lui seul, en effet, et non à nous, et c'est pour lui qu'il faut les vouloir bonnes, pures et saintes.

Adieu, ma chère sœur. Je ferai le possible et l'impossible pour vous aller voir avant mes vacances proprement dites. Je compte rentrer à Paris jeudi soir. Mille bonnes bénédictions.

---

15 août 1876.

Ma chère sœur,

Bonne et sainte fête ! Que la bienheureuse Vierge, notre Mère, nous prenne et nous garde tout à elle, en ce monde d'abord, puis dans la belle éternité, où elle règne

dans la gloire et la béatitude de son Époux divin, de son Fils et de son sanctificateur !

Je viens recommander à la protection toute spéciale de vos prières et de vos communions, ainsi que des communions et des prières de toute la communauté, le grand Congrès des œuvres ouvrières qui va s'ouvrir à Bordeaux lundi prochain, et dont je dirigerai les importants travaux, s'il plaît à Notre-Seigneur.

Pendant toute cette semaine du 20 au 27, je vous demande d'appeler sur nous tous, et sur moi en particulier, les grâces, bénédictions et lumières du Sacré-Cœur de notre Jésus, ainsi que la protection la plus efficace de la bonne Vierge et de saint Joseph.

Daignez parler de ma pauvre âme et de ses besoins à Jésus très saint et très miséricordieux, en l'amour duquel je suis et espère demeurer toujours votre frère, ami et serviteur bien cordialement dévoué.

---

18 janvier 1877.

Ma très bonne et très chère sœur,

J'accepte bien volontiers en principe, quoique ce soit contre mes principes, ce bon sermon de charité. Quand il s'agit de faire des prêtres, et plus encore

des prêtres-religieux, il n'y a plus de règle.

Néanmoins cela ne pourra être un dimanche ; pendant le carême, tous mes dimanches sont pris, d'abord par la conférences de notre Société de jeunes ouvriers de la rue de Grenelle, puis par les six conférence que je prêche, chaque année, après les vêpres, au collège Stanislas.

Si le bon Père Bailly peut placer la réunion un jeudi vers deux ou trois heures, ou bien encore à cinq heures, je serai tout à lui, et tout à vous, ma chère sœur, en l'amour de Notre-Dame des vocations et des vocations de Notre-Dame.

---

28 mai 1878.

Ma chère et très chère Sœur,

Je commence à croire tout de bon que je suis, depuis cinq ou six mois, sous l'influence de quelque esprit malin, très habile, qui ne veut pas que j'aille à l'Assomption. Quinze, vingt fois, j'ai formé le projet très nettement arrêté d'aller enfin vous voir et vous parler un peu de notre cher Seigneur Jésus, et de notre autre cher seigneur d'Anthédon (1) ; et chaque fois j'en ai été empêché.

(1) Mgr Gay.

le veut pas, puisque je ne puis trouver moyen de réaliser ce bon désir. Daignez au moins lui parler quelquefois de votre pauvre vieil ami, lorsque vous êtes à ses pieds ; demandez-lui pour moi ce que vous lui demandez pour vous-même, en particulier la vraie humilité, l'esprit de foi, le détachement de tout ce qui n'est pas lui. Je sens ma santé vieillissante qui commence à se délabrer : « *ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat.* »

O ma chère Sœur, demandez-lui de me préparer tout de bon à ce temps-là, par les moyens qu'il sait être les plus efficaces. Je le supplie de me faire grandement miséricorde, et je vous confie ma pauvre cause, qui n'est ni plus ni moins que celle de mon éternité.

Adieu ; et que l'amour de Jésus et de Marie remplisse totalement votre excellent cœur et le mien qui ne vaut pas grand'chose !

---

Samedi, 12 juillet 1879.

Ma bonne chère Sœur,

Puisque Notre-Seigneur a bien voulu m'unir à vous par des liens de charité qui ne profitent guère qu'à moi, laissez-moi vous demander l'assistance de vos bonnes

et affectueuses prières. Depuis hier, je ne suis pas brillant ; sans aucune souffrance et sans cause apparente, j'ai été pris tout à coup, vers une heure, d'un assez fort embarras de langue, tel qu'on en a souvent après les attaques. On a pris la chose énergiquement: sangsues, purgatif, repos absolu, etc.; et, ce soir, cela va notablement mieux.

C'est un petit avertissement, probablement sans frais, que me donne le bon saint Pierre, portier du paradis, m'invitant à apprêter mes malles et colis. En bonne sœur de charité, vous m'aiderez certainement à bien faire mes malles : les femmes, et surtout les sœurs, s'y entendent mieux que les hommes. Donc, je vous confie tout cela, chère Sœur, et par conséquent aux saintes âmes qui vous entourent.

Je suis tout vôtre, en l'amour du Saint-Sacrement et du Cœur miséricordieux de Jésus.

---

18 juillet 1879.

Ma bonne chère Sœur,

Je vais de mieux en mieux. J'ai pu monter à l'autel ce matin, et l'on me dit que *l'affaire est manquée*. Nous partons pour la Bretagne mardi prochain. Je ne vous oublierai

Quant au jour de la procession, j'y pense depuis longtemps, et je voulais également aller vous en parler, lorsque j'ai reçu votre premier billet, puis celui d'aujourd'hui. Votre bonne lettre d'il y a dix jours attendait patiemment son tour de réponse sur mon bureau, lorsque votre cri de détresse est venu me saisir, au retour d'une journée de confessions au collège Stanislas (où nous célébrons demain la première communion) et m'a obligé de tout laisser pour vous répondre enfin. Dieu sait cependant, ma pauvre Sœur et ma très chère Mère, si j'aime votre âme !

Donc, si Notre-Seigneur le permet, je serai à l'Assomption le jeudi de la Fête-Dieu, à l'heure que vous m'indiquerez. Je voudrais bien que ce pût être une petite demi-heure plus tôt que d'habitude. Je dois ouvrir, à Saint-Thomas-d'Aquin, la retraite de l'Adoration nocturne à 8 *heures*.

Quant à l'Ascension, j'aurais accepté avec bonheur ; malheureusement je suis retenu, depuis plusieurs semaines, à la nouvelle paroisse de l'Immaculée-Conception, tout près de Montreuil, c'est-à-dire derrière la barrière du Trône, chemin de Vincennes.

Je ferai le possible et l'impossible pour aller vous voir avant la Fête-Dieu. En attendant, je recommande à votre souvenir miséricordieux, aux

pieds de Jésus et de Marie, votre misérable ami, frère et serviteur.

---

Dimanche soir 2 juin 1879.

Ma chère Mère,

La prédication d'une retraite de première communion à Montmorency, promise depuis plusieurs années à d'excellents parents qui demeurent là, m'empêchera le jeudi de la Fête-Dieu, 12 juin, de me rendre à mon poste d'honneur et d'amour au milieu de la chère communauté de l'Assomption. J'ai essayé de combiner les choses de manière à rentrer à Paris dans l'après-midi. pour pouvoir être à Auteuil à quatre heures et demie, mais le bon curé de Montmorency a poussé de tels gémissements de désespoir, alléguant que tout serait perdu, qu'il m'a fallu, bon gré malgré, sacrifier notre chère procession traditionnelle. Si, par hasard, vous en faites une seconde, le jeudi de l'octave ou le dimanche de l'octave, 22 juin, je serai tout entier à votre disposition.

Vous ne sauriez croire combien souvent je pense à vous, ma chère Mère et ma chère Sœur, et comme je serais heureux de vivre un peu plus auprès de vous ; il paraît que Notre-Seigneur ne

de filet providentiellement préparé au-dessus de ces dix enfants, pour enrichir l'Assomption d'abord, puis le ciel !

---

Paris, 28 mai 1880.

Chère bonne Sœur,

Je rentre à Paris, et m'empresse de vous répondre.

Désormais je serai hors Paris, les quatre premiers jours de chaque semaine, et j'y rentrerai le jeudi soir, pour repartir le dimanche soir. Par exception, je reviens mardi prochain, pour bénir un mariage à Saint-Sulpice, à midi. Si vous pouviez être en mesure de faire la petite représentation (1) dans l'après-midi, à partir de deux heures, je serais enchanté. Sinon, nous verrions pour une autre semaine, où je rentrerais à Paris le jeudi vers midi, au lieu du soir.

Quant à la procession pour cette année, je n'ose pas en affronter les fatigues. Vous m'y représenterez, et Notre-Seigneur n'y perdra rien : une perle au lieu d'un caillou.

Adieu. Tout Poitiers était dans la douleur et

(1) C'était une représentation de *Sainte-Cécile*, au pensionnat de l'Assomption.

est maintenant dans la crainte et dans l'espérance. Prions bien pour le successeur.

---

Paris, le 20 décembre 1880.

Ma chère Sœur,

J'ai célébré, ce matin, le trente-troisième anniversaire de ma première messe, et ça été, ce me semble, avec plus de bonheur que jamais. En vieillissant, cependant, et en sentant bien plus qu'avant le poids de l'infirmité et de l'âge, le sentiment de la dévotion s'affaisse, devient pénible et lourd. Cet état, que je ne connaissais pour ainsi dire pas avant ma petite attaque de l'année dernière, est fort attristant et désagréable. Demandez, je vous prie, à notre cher Seigneur de daigner me faire tirer bon parti de cette parcelle de la grâce du commencement de son agonie : « *Et cœpit contristari, et tædere, et pavere, et mæstus esse.* » Cela me rappelle une douloureuse et, tout ensemble, aimable plaisanterie du bon pape Pie IX, dans les derniers temps de sa vie : il disait en essayant de se lever de son fauteuil, riant et geignant tout à la fois : « *Eh, povero vecchio!... non ne puo più !* Pauvre vieux ! je n'en peux plus! — Moi aussi, je n'en peux plus guère ! et, par moments,

pas à la messe ; vous non plus, n'est-il pas vrai ? surtout dans vos communions et adorations.

P. S. Comment vont vos pauvres yeux ? Y a-t-il espoir d'une bonne croix de ce côté-là ? Ou bien pourrez-vous bientôt me dire que, là aussi, l'affaire est manquée ?

---

Auray, 15 septembre 1879.

Ma chère Mère et ma chère Sœur,

Voici une lettre qui peint une position bien intéressante, à laquelle notre chère famille de l'Assomption pourra peut-être apporter quelque soulagement. Comme vous le voyez, je ne connais pas personnellement ni cette famille, ni la jeune personne ; seulement il me semble que cela *sent bon* Jésus-Christ. A mon prochain retour à Paris, au commencement d'octobre, je profiterai du besoin que j'aurai de vous voir, ma chère Mère, pour m'informer du résultat de vos charitables investigations.

Je vais bien mieux, si les apparences ne me trompent pas ; et, en me remettant tout doucement au cher travail des âmes, je verrai bientôt si notre bon Seigneur et Maître a résolu de me mettre à la retraite, comme un vieil invalide qui a fini son temps de service, ou bien s'il veut en-

core, dans sa bonté,. se servir de moi comme balayeur de consciences, ou comme blanchisseur de gros et de fin, ou comme racommodeur de pots cassés, ou comme jardinier, ou comme serviteur n'importe à quel titre et à quels gages.

Je n'ose pas formuler à cet égard un désir proprement dit, ni rien demander, de peur de faire des brioches et de ne pouvoir les manger. Je me rappelle sans cesse la grande et toute céleste maxime de notre bon saint François de Sales : ne rien refuser, ne rien demander, ne rien désirer. Quelle source de paix et quels trésors de divine sagesse il y a dans ces trois mots ! Seulement cela se dit plus aisément que cela ne se fait.

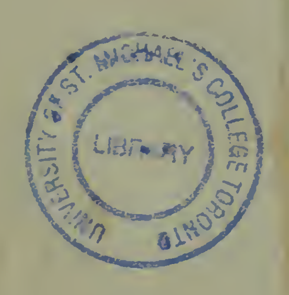
Je vous supplie, ma chère Sœur, de prier *tout de bon*, afin que notre Sauveur très bon et très aimé m'accorde, avec une certaine abondance, d'abord de bien connaître sa chère volonté, puis de la mettre en pratique courageusement, joyeusement, humblement, jusqu'au bout.

Adieu. Que le Sacré-Cœur de Jésus vous comble de ses bénédictions les plus douces et les plus précieuses ! Mes affectueux respects à la bonne Mère supérieure, à qui je recommande ma pauvre tête d'abord, puis la protégée ci-incluse. Qui sait s'il n'y aurait pas là un bon coup

je sens mes jambes qui tremblent, mes reins qui ne veulent plus se redresser, ma pauvre tête qui penche en avant, qui va de travers, etc.

Priez donc bien ferme pour moi, ma très bonne et très chère sœur (propriâ manu). Vive Jésus dans nos cœurs !

FIN.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

